

L'ordinateur des pompes funèbres

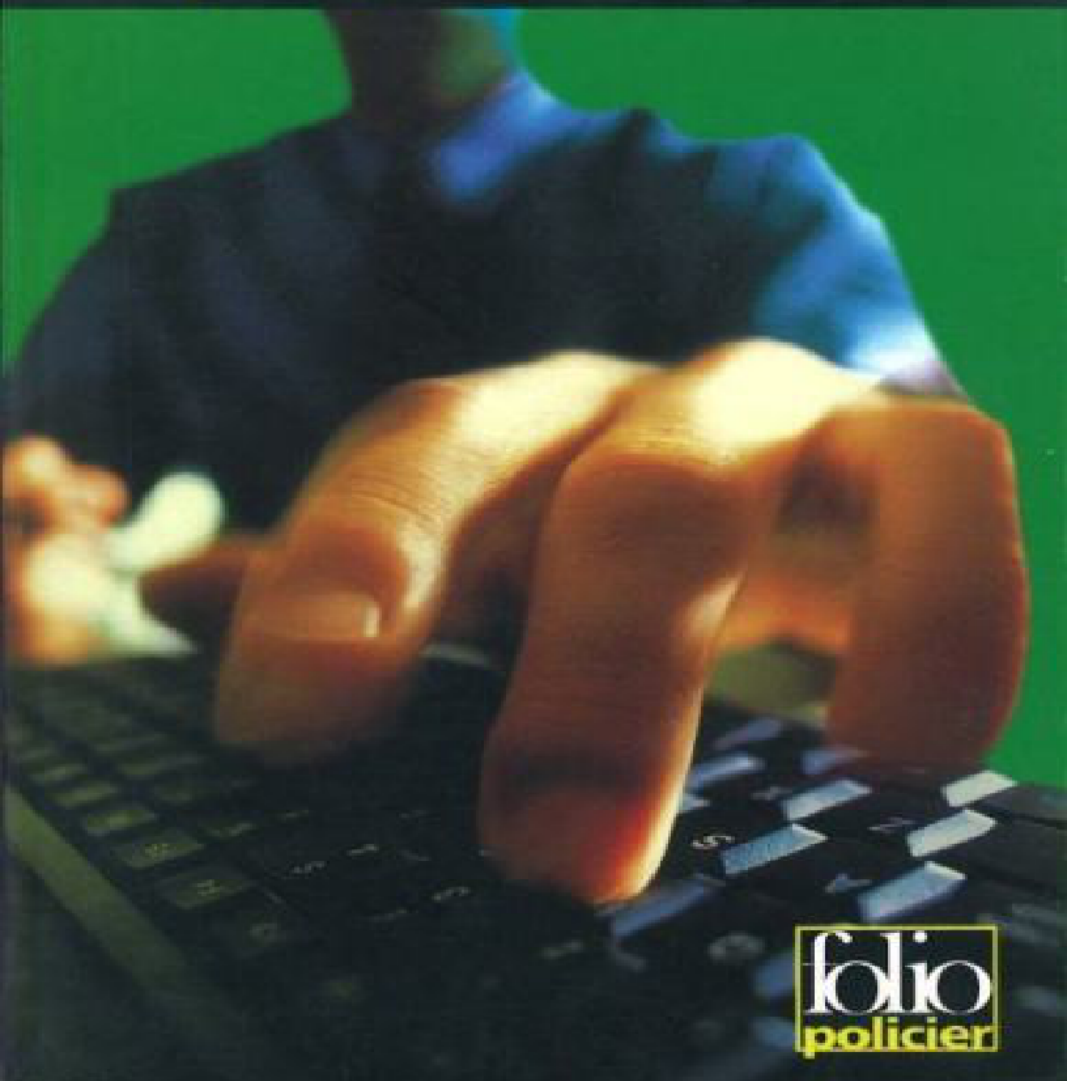
Kempley, Walter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Walter Kempley

L'ordinateur
des pompes funèbres



folio
policier

Walter Kempley

L'ordinateur
des pompes
funèbres

*Traduit de l'anglais
par F.M. Watkins*

Gallimard

Titre original :
THE PROBABILITY FACTOR

© *Walter Kempley, 1972.*
© *Éditions Gallimard, 1973, pour la traduction française.*

Né aux États-Unis, dans l'Iowa, Walter Kempley est rédacteur sportif dans un journal du Middle West, avant de s'orienter vers le monde du spectacle. Scénariste pour des shows à la télévision, consultant pour le feuilleton télévisé *Happy Days*, il publie alors des articles dans divers magazines.

Il a écrit de nombreux ouvrages sur des personnalités du show-business.

Il avait demandé à sa femme ce qu'il y aurait à dîner, et elle avait répondu : « Du foie. » Ce fut à cet instant précis qu'il la vit soudain morte, qu'il imagina sa vie sans elle. Et, après avoir surmonté le premier moment de honte, il caressa cette idée, il l'approfondit, il s'en servit pour se donner des forces. C'est ainsi que Frederick Benson allait devenir un assassin.

C'était un matin de février, qui avait commencé pour Fred comme tous les autres matins de sa vie. Il se réveilla à six heures trente, tiré de son sommeil par la sonnerie stridente de son réveil. Le bruit fracassant déchira l'air limpide et calme du Nebraska. Au-dehors, il faisait encore nuit, et l'hiver semblait s'incruster et repousser le printemps.

Fred tendit une main vers le réveil et pressa le petit bouton, pour le faire taire. Puis il alluma sa lampe de chevet. Il se glissa vers le bord du lit, en prenant soin de ne pas toucher sa femme qui s'était également réveillée.

— C'est l'heure de se lever, dit-il.

— Je sais bien que c'est l'heure, répliqua-t-elle.

Il balançait ses jambes hors du lit et le mouvement de pendule l'aida à se dresser sur son séant. Il s'était entraîné à se lever de cette façon. Il s'était entraîné à un tas de choses idiotes qui ne servaient à rien, sinon à lui permettre d'affronter une nouvelle journée.

— Je devrais faire un peu de gymnastique, le matin, dit-il.

— De la gymnastique ! Et puis quoi encore ? Ne sois pas grotesque.

Sa femme, Gloria, se leva d'un bond, comme si le sommeil était un vêtement qu'elle pouvait rejeter à sa guise. Elle ne se grattait pas, elle ne s'étirait pas, elle ne bâillait pas, elle ne passait pas sa langue sur ses dents. Ses yeux n'étaient jamais ensommeillés. Non. Elle se réveillait et elle se levait d'un bond. Sa robe de chambre fanée, rouge et grise, était étalée au pied du lit, où elle l'avait mise la veille pour avoir plus chaud. Elle l'enfila et glissa ses pieds dans de vieilles pantoufles. Dès qu'elle fut debout, elle se mit à traîner la savate. Comme toujours. Elle traînait les pieds dans la salle de bains, en revenant dans la chambre, en descendant à la cuisine. Fred n'avait jamais compris comment on pouvait traîner les pieds dans un escalier.

Il s'assit au bord du lit, en essayant de se persuader que ça valait la peine de respirer.

— Qu'est-ce qu'il y a pour le petit déjeuner, Gloria ?
— Des flocons d'avoine.
— J'ai bien envie de ne pas déjeuner ce matin.
— Il faut que tu prennes quelque chose de chaud.
— Écoute, Gloria, j'aimerais bien perdre deux ou trois kilos. Tu comprends. Pour me remettre en forme.

Elle passa dans la salle de bains sans répondre. Il entendit claquer le verrou. Elle s'enfermait toujours. La salle de bains, c'était son royaume. Fred se rallongea sur son lit. Il savoura l'un des meilleurs moments de sa journée, des minutes volées, quelques instants loin de sa femme, de son travail. Parfois, pendant que Gloria était dans la salle de bains, il se rappelait ses rêves de la nuit, ou bien il pensait à une foule de choses ; il laissait vagabonder son esprit, il rassemblait des souvenirs... la fois où il avait dragué trois filles, quand il était en permission à Milwaukee en 1944. Bon Dieu, il avait tout fait avec elles, cette nuit-là. Enfin, presque.

Le claquement du verrou le tira brusquement de sa rêverie. Il se leva en hâte et, quand Gloria ouvrit la porte de la salle de bains, elle le trouva debout, prêt à affronter sa journée.

— Tu sais, dit-il, ça ne serait pas mal d'avoir de temps en temps du bacon canadien, pour le petit déjeuner.

— C'est trop cher.

— Ma foi, je n'ai vraiment pas envie de flocons d'avoine, aujourd'hui.

— C'est tout ce que j'ai.

— On pourrait quand même se payer un peu de bacon canadien. Après tout, nous avons les moyens.

— C'est du gaspillage. Tout cet argent. C'est trop cher.

— Au moins quelque chose qui change un peu des flocons d'avoine.

— Si je vais en ville aujourd'hui, je t'achèterai de la Crème de Blé.

— C'est tout aussi dégueulasse.

Elle sortit de la chambre en traînant la savate. « Tout aussi dégueulasse, Gloria », marmonna-t-il. Mais pourquoi diable était-il obligé de manger des flocons d'avoine ? Il n'y avait qu'une seule chose au monde qu'il détestait davantage. Le foie. D'ailleurs, le bacon canadien ne devait pas être si cher que ça. Et quand bien même. C'était délicieux, ça valait bien son prix.

Au moins, pensait Fred, elle aurait pu en discuter, franchement. Trop cher, je vous demande un peu ! Depuis des années, il essayait de communiquer avec Gloria, mais elle avait autant de conversation qu'une borne kilométrique. Alors, il ne parlait que du petit déjeuner, du temps qu'il faisait ou de la télévision. Au début, il avait fait des efforts, parce qu'il aimait bien parler. N'importe quel sujet de

conversation lui paraissait intéressant. Mais depuis quelques années, il ne parlait que pour agacer Gloria. C'était sa seule arme, et il s'en servait.

Gloria était maigre, pâle, asexuée. Les rides de son visage avaient l'air de marques faites par une fourchette sur de la pâte molle. Elle ne souriait jamais.

Fred entendit l'eau couler dans l'évier de la cuisine. Il ôta son pyjama et, tout nu, il passa dans la salle de bains. Là, il rentra son ventre et s'examina de profil dans la glace de l'armoire de toilette. Il soupira. Une lampe à bronzer, peut-être, se dit-il. Un peu de sport. Du grand air. Un petit déjeuner solide et sain. Non, ça c'était le slogan publicitaire d'une quelconque marque de flocons d'avoine. Il roula un peu des épaules, banda ses muscles, puis il se laissa aller et tapota son début de brioche. Il était temps de commencer la journée.

Gloria ignorait tout des habitudes matinales de Fred et d'ailleurs, ça ne lui aurait fait ni chaud ni froid. Le devoir. Pour Gloria, rien ne comptait que le devoir. Le devoir d'une bonne épouse. Naturellement, le devoir conjugal c'était différent, elle s'y pliait mal parce qu'elle trouvait la chose dégoûtante, inconvenante et certainement pas chrétienne. Mais le petit déjeuner était un devoir, et la cuisson des flocons d'avoine était en quelque sorte sa joie. Gloria estimait que rien ne valait une bonne plâtrée de flocons d'avoine pour commencer la journée et, comme elle-même n'en mangeait jamais, elle les faisait cuire jusqu'à ce qu'ils se transforment en une colle sans goût qui s'agglutinait sur la cuillère.

Fred se rase, s'habilla, et descendit à la cuisine.

— Il y a des toasts ?

— Sur la table, répliqua Gloria.

— Ils sont froids. Et qu'est-ce qu'on a comme confiture ?

— De la fraise.

— Comme hier.

— Voilà tes flocons d'avoine.

Elle flanqua l'assiette creuse devant Fred. Il prit sa cuillère, l'enfonça sans enthousiasme dans la plâtrée ; les flocons d'avoine résistèrent. Il posa la cuillère à côté de l'assiette, prit un toast et y étala de la confiture de fraises. Il mordit dedans.

— Si on allait prendre le petit déjeuner dehors un matin, Gloria. Non ?

Pour une fois, elle changea d'expression.

— Dehors ? Au restaurant ? Tu deviens fou, ou quoi ?

— Non. Ça serait amusant.

— Tu deviens sénile, ma parole.

Fred mordit encore dans son toast.

— Tu sais, Gloria, si je deviens sénile, c'est à cause de ta cuisine.

Elle prit la mouche.

— Je passe pour ainsi dire toutes mes journées dans cette cuisine, Fred Benson. Tu crois que c'est par plaisir ? Tu te figures que ça m'amuse ? Eh bien non !

— C'est bon, c'est bon.

Fred avala une troisième bouchée de son toast à la confiture, puis il le reposa sur son assiette.

— Il faut que je file, c'est l'heure, dit-il.

— Tu n'as pas mangé tes flocons d'avoine !

Fred eut envie de lui dire où elle pouvait se les mettre, ses flocons d'avoine, mais il se retint.

— Pas le temps. Il y a une circulation terrible, le matin.

— Et qu'est-ce que je dois en faire, de ces flocons d'avoine ?

Pour la deuxième fois, Fred laissa passer l'occasion et se maîtrisa.

— Tu pourrais peut-être les manger.

— Tu sais bien que je ne déjeune jamais.

— Tu vois, Gloria. C'est ça, le drame. Tu ne prends pas de petit déjeuner, alors tu te fous éperdument de ce que tu prépares. Moi, j'aime bien le petit déjeuner. Tu sais, comme on voit dans ces films anglais... les gens descendent à la salle à manger et un maître d'hôtel est là avec tout un tas de plats. Voilà comment j'aimerais déjeuner.

— Va donc travailler.

Il enfila son pardessus, effleura de sa joue celle de Gloria et embrassa le vide. Elle sentait la poudre de riz.

— À ce soir, dit-elle.

— À ce soir. Qu'est-ce qu'il y a pour dîner ?

— Du foie, répondit Gloria.

À ce moment, il se produisit comme une éruption dans le cerveau de Fred ; il eut une vision.

Gloria était couchée dans un cercueil, les mains croisées, avec un cierge allumé de chaque côté. Fred considérait la scène en spectateur et se voyait lui-même, penché sur la bière, en train de regarder Gloria. Cela ne dura qu'une fraction de seconde. La honte chassa la vision.

— Et si nous allions au restaurant ce soir, chérie ?

— Va-t'en travailler, dit-elle en lui tournant le dos.

Fred obéit. Il monta dans sa Chevrolet et démarra. Au travail. C'était parfois moins ennuyeux que la vie conjugale. Il y avait certaines compensations.

II

— Une note de service, Miss Howell, dit Fred. À l'intention de Simpson, Arnold, Freeman et West.

Fred se renversa dans son fauteuil et se pinça le nez entre le pouce et l'index, comme pour s'assurer qu'il était bien ancré au milieu de sa figure. Puis il pivota pour regarder, par la grande baie, l'immense panneau dressé à l'entrée du parking. Compagnie d'Assurances Great Plains, Omaha, Nebraska, pouvait-on y lire et dessous, en plus petit : Great Plains couvre tous les risques.

Derrière lui, Nancy Howell, sa secrétaire, attendait, les jambes croisées, le bloc posé sur un genou dévoilé. Âgée de vingt-quatre ans, elle était assez jolie, et elle avait une sacrée réputation. Le feu aux fesses, à ce qu'on disait. Elle n'était pas mal roulée mais Fred la trouvait un peu trop maigre, et ses lèvres minces lui rappelaient Gloria. Il pivota de nouveau dans son fauteuil, pour lui faire face.

— Vous n'ignorez pas, dicta-t-il, que notre formulaire 6621 doit être entièrement rempli si nous voulons que le système de classement de notre ordinateur soit efficace.

Le crayon de Miss Howell volait sur le bloc. Elle avait été la première de sa classe, en sténo.

Le regard de Fred effleura son visage, puis se posa distraitemment sur une petite boucle de cheveux au-dessus de son oreille. Apparemment, il était plongé dans ses pensées. Ce qui était vrai, d'ailleurs. Avec le temps, Fred s'était entraîné à voir plusieurs choses à la fois, un peu comme un musicien qui doit lire sa partition et observer en même temps le chef d'orchestre. Fred pouvait très bien regarder le visage d'une fille sans perdre de vue ses genoux. Pour le moment, il songeait à tout ce qu'il avait entendu dire à propos de Miss Howell et, si l'on en croyait la rumeur publique, elle avait plus de succès que la pause-café. Tout portait à croire que Fred avait une nymphomane pour secrétaire, mais avec lui, elle s'était toujours conduite comme une vierge aztèque. Bon, se dit-il, je ferais mieux de m'occuper de cette note.

— Dernièrement, reprit-il, plusieurs formulaires 6621 sont revenus incomplets.

Miss Howell avait du mal à se concentrer sur son travail. Elle écrivait machinalement, sa main guidée par l'expérience. Elle revivait en pensée la soirée précédente, qu'elle avait passée avec M. Simpson, un des noms figurant sur la note de service. Ils avaient dîné au

restaurant, puis il l'avait invitée à prendre un dernier verre chez lui. Là, ils avaient beaucoup bu. M. Simpson voyageait énormément et il avait préparé des margaritas, une boisson mexicaine que Miss Howell goûtait pour la première fois. Et c'est alors que ce pauvre M. Simpson avait évoqué ses malheurs. Les hommes parlaient toujours de leurs malheurs à Miss Howell. Il lui dit que sa femme était malade, qu'elle était hospitalisée à la clinique Mayo à la suite de... M. Simpson hésita... de troubles féminins, sur quoi ils rougirent tous les deux. Ensuite, il confia qu'il n'était pas heureux en ménage, parce que sa femme ne parvenait plus à accomplir le devoir conjugal ; depuis la Toussaint de 1968, pour être précis. (En réalité, Mme Simpson était allée à Des Moines voir son vieux père malade.)

— Je dois insister une fois de plus, dicta Fred, pour que tous les représentants de la clientèle remplissent entièrement le formulaire. Cela dans l'intérêt de tous, et surtout du client.

Fred n'avait jamais trompé sa femme. Pendant des années, il avait pensé que c'était parce qu'il l'aimait et qu'il était un honnête homme. Cependant, Fred ne trompait pas sa femme un peu pour la même raison qu'il n'escaladait pas l'Everest : l'Everest se trouvait à des milliers de kilomètres. En somme, il n'avait pas le choix.

Il se détendit soudain et sourit à Miss Howell. Le mont Everest était peut-être à sa portée, après tout.

— Où en étais-je ?

— Cela dans l'intérêt de tous, et surtout du client, relut Miss Howell.

— Oui... Si les formulaires sont incomplets, notre service se voit contraint de téléphoner au client, ce qui représente une perte de temps.

Miss Howell, tout en écrivant, songeait à Mme Simpson, hospitalisée à la clinique Mayo. Elle se demandait ce que penserait Mme Simpson si elle savait que Miss Howell avait accompli à sa place son devoir conjugal. La veille au soir, le troisième verre de margarita l'avait emplie de compassion pour M. Simpson. Et ce matin-là, elle avait trouvé sur son bureau un collant fantaisie dans un paquet cadeau, accompagné d'une petite carte. «De la part de Margarita.» Elle avait trouvé l'idée charmante. Et ça l'avait aidée à surmonter sa honte de petite-bourgeoise qui, de toute façon, l'abandonnait toujours entre la première pause-café et le déjeuner de midi.

— Non seulement cela irrite le client et les employés de nos services, mais de surcroît, la procédure est coûteuse, dicta Fred. Voilà. C'est tout.

Miss Howell écrivit rapidement les derniers mots et mit un point final. Elle leva les yeux.

— Qu'est-ce que vous prenez pour votre petit déjeuner, Miss

Howell ? demanda Fred. En général ?

— En général ? Ma foi, du café. Je prends toujours du café. Avec une brioche, un truc sucré. Vous savez, enrobé de sucre glace.

— Ça doit être délicieux.

— Mais je ne devrais pas. C'est plein de calories.

— Ça a plutôt l'air de vous réussir.

— Ah ?

— Ma foi oui... Regardez-vous. Je ne voudrais pas vous offenser, Miss Howell, mais si nous pouvions trouver ce qu'il y a dans ces brioches qui vous rendent aussi jolie, notre fortune serait faite.

— Voyons, monsieur Benson !

— Moi, je prends des flocons d'avoine.

— Pardon ?

— Au petit déjeuner. Tous les matins. Des flocons d'avoine.

— C'est excellent pour la santé.

— On croirait manger du carton bouilli.

Elle gloussa discrètement.

— Mais ça vous fait du bien.

— Vous en mangez ?

— Oh non, répliqua-t-elle en riant. J'ai horreur de ça. On dirait vraiment du carton bouilli.

Fred rit aussi.

— On devrait prendre notre petit déjeuner ensemble, un de ces jours. Du café et des brioches.

— Oh...

— Ma femme me fait des flocons d'avoine tous les matins. Ça me rend malade.

— Vous ne lui avez pas dit que vous n'aimiez pas ça ?

— Si. Souvent.

— Et elle vous en fait quand même ?

— Qu'il pleuve ou qu'il vente. Rien au monde n'empêchera jamais ma femme d'être fidèle au poste des flocons d'avoine. Alors c'est dit, un jour nous déjeunerons tous les deux. Je parle sérieusement. Même si ça vous oblige à apporter une de vos brioches au bureau.

Elle baissa les yeux sur ses souliers.

— D'accord.

Comme un éclair, la vision repassa devant les yeux de Fred ; Gloria dans son cercueil, aussi inanimée que ses flocons d'avoine. Il cligna des yeux, et l'image se dissipa.

— Alors c'est décidé. Petit déjeuner pour deux, dit Fred avec entrain. (Et une petite voix lui souffla : « vas-y donc », mais il n'osa pas.) Bon. Vous feriez bien de taper cette note, et de la faire passer immédiatement, Miss Howell.

— Oui, monsieur.

Elle se leva et sortit du bureau en tortillant des fesses. Fred pivota dans son fauteuil pour se tourner vers la vue du parking. Bon Dieu, songeait-il, qu'est-ce que j'ai donc ? Il ne fallait pas me dégonfler. Me faire inviter chez elle pour le petit déjeuner. Mais je n'ai rien dit. Comment doit-on s'y prendre ? On dit ce qu'on veut, tout simplement. Incapable de contrôler une situation, Benson. Mais je ne contrôle même pas ma vie, pensa-t-il. Je suis comme un pneu qui dévale une côte, qui rebondit au hasard. Un jour, j'arriverai au bas de la côte et je tournerai en rond au même endroit, jusqu'à ce que je retombe, plop. Fin du parcours. Plus rien.

Elle avait des jambes formidables, quand même. Peut-être que je devrais tout simplement lui sauter dessus un jour, se dit-il. Je l'appelle dans mon bureau, je ferme la porte à clef et je lui saute dessus.

Fred n'eut pas l'occasion de reparler à Miss Howell de la journée. Ils se retrouvèrent seuls à quatre heures, après la réunion hebdomadaire. Miss Howell y avait assisté, pour prendre des notes.

— On dirait qu'il va neiger, dit Fred.

— Oui, en effet.

— Depuis combien de temps travaillons-nous ensemble ?

— Ça doit faire plus d'un an, répondit-elle.

— Oui. Et c'est curieux, mais je ne sais rien de vous. Personnellement, je veux dire. Tout ce que je sais, c'est que vous êtes une excellente secrétaire.

— Merci, monsieur Benson.

— Mais à part ça, je ne vous connais pas du tout.

— Eh bien, je suis née à Corning, dans l'Iowa. Et c'est là que j'ai fait mes études. Je suis venue à Omaha à dix-sept ans. Et c'est à peu près tout.

— Vous sortez beaucoup ? Vous avez des amis ? Des amis garçons ?

— Non.

— Vous m'étonnez. Une jolie fille comme vous. J'aurais pensé que des tas de garçons vous couraient après.

— Que voulez-vous dire, monsieur Benson ?

Ce sale vieux Simpson, pensait Miss Howell, il a été jaser sur moi. Elle devint écarlate.

— Mais... Tout simplement que vous êtes séduisante. Et charmante. Et je parie que vous êtes bonne... cuisinière, acheva Fred après une brève hésitation.

— Ah, bon.

Tout en parlant, Fred essayait de la déshabiller en pensée. En vain.

— Vous devez beaucoup sortir, je suppose, dit-il. Danser, aller au cinéma. Tout ça.

— Un peu, bien sûr.

— Vous sortez, ce soir ? Simple curiosité de ma part.

— En effet, oui.

— Eh bien, j'espère que vous passerez une bonne soirée.

— Merci. Moi aussi.

Pour une fois, Fred était bien résolu à aller jusqu'au bout.

— Et demain ? Vous sortez, demain soir ?

— Je ne sais pas. Je veux dire... il faudrait que je consulte mon agenda. Pourquoi ?

— Pourquoi ? Eh bien, il est possible qu'on ait à travailler assez tard, demain. Oui, j'en ai bien l'impression.

— Travailler tard ? Demain ? Ah oui, bien sûr.

— Bon. Très bien. Allez taper les notes de la réunion, maintenant. Et merci, Miss Howell.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur Benson. Elle sortit du bureau en tortillant des fesses et, durant un bref instant, Fred revit sa femme morte, allongée dans un cercueil.

III

Fred passa le reste de la journée à préparer du travail pour le lendemain soir. Il s'attarda à son bureau jusqu'à six heures passées. Tout le monde partait à cinq heures, mais Fred travaillait une demi-heure de plus ou davantage, pour la bonne raison qu'il était chef de service et qu'il estimait de son devoir de faire des heures supplémentaires. En général, il n'avait rien de précis à faire.

Tous les soirs, il rentrait chez lui en une demi-heure. Quel que soit le temps ou la circulation, il ne mettait jamais plus de trente minutes. Il empruntait toujours le même chemin, parce que c'était le plus court. Arrivé chez lui, il rentrait sa voiture au garage, prenait sa serviette, fermait la voiture à clef, puis le garage. Parfois, Fred donnait quelques coups de pied dans ses pneus, comme pour gagner du temps, profiter de ces derniers instants de liberté avant d'entrer dans la maison. Il passait directement du garage dans la cuisine et lançait :

— Je suis là !

Il s'annonçait toujours parce qu'une fois il avait effrayé sa femme. Elle n'avait pas entendu la voiture et, quand elle était entrée dans la cuisine, elle avait surpris Fred. Elle avait poussé un petit cri. Après quoi, elle avait fait toute une histoire, exigeant des excuses parce qu'il s'était « introduit en douce ». Il avait répliqué qu'il ne s'était pas introduit en douce et qu'il n'avait pas à s'excuser d'entrer dans sa propre maison. Mais malgré tout, désormais, il ne manqua jamais de crier dès son arrivée : « Je suis là. »

Ce soir-là, sa femme était dans la cuisine. Il s'approcha d'elle, l'embrassa vaguement sur l'oreille et demanda :

— Qu'est-ce qu'on mange ?

— Du foie, répliqua-t-elle.

Il l'avait oublié.

— Je n'ai pas très faim ce soir, Gloria.

Tout lui revint en une seconde, la vision, le cercueil. Bon vieux cercueil.

— Peu m'importe que tu manges ton foie ou non, Fred. Je peux aussi bien te faire autre chose. Mais tout ce que je sais, c'est que le foie est bon pour la santé, c'est plein de vitamines et de fer. Tu devrais en manger régulièrement. Ma mère nous en servait une fois par semaine, sans exception.

C'était le plus long discours qu'elle ait prononcé depuis huit jours.

— Toi aussi, tu en sers une fois par semaine, observa Fred.

La vision du cercueil était revenue. Cette fois, Fred s'approchait pour s'assurer qu'elle était bien morte. Un beau cercueil, en acajou bien ciré.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse de deux dollars de foie ?

Fred regarda Fred s'avancer de plus en plus près. Comme Fred est calme, pensa Fred. Et il sourit. Oui, il y a comme un sourire sur son visage. Calme et paisible.

— Gloria, dit-il, j'ai eu une sale journée au bureau.

— Et tu crois que je me suis amusée ? Ton foie est déjà cuit, d'ailleurs.

La lueur des cierges dansait sur les traits de Gloria, les adoucissait, les rendait supportables à Fred. Il se pencha. Lentement, elle ouvrit les yeux et le regarda fixement. Fred, horrifié, chassa la vision.

Il mangea son foie.

Cuit par Gloria, le foie se transformait en cuir bouilli, on avait l'impression de manger une vieille chaussure, semelle et lacets compris. Même la sauce contribuait à renforcer l'illusion ; elle avait un goût de cirage. Ce soir-là, cependant, Fred eut une surprise. Le foie avait plutôt la saveur du caoutchouc.

Gloria lavait la vaisselle, et Fred l'essuyait. Cette corvée était devenue, au fil des ans, une espèce de compétition. Fred s'appliquait à chercher sur les assiettes une tache que Gloria avait oubliée, une trace d'œuf, un peu de gras. De son côté, Gloria relevait le défi et lavait avec un soin particulier. Ce soir-là, Fred marqua un point.

— Ah, fit-il. Il y a encore un peu de saleté là-dessus.

Pour mieux savourer son triomphe, il s'appliquait à parler d'un ton indifférent, comme si ça n'avait pas d'importance.

— Je ne crois pas, dit-elle.

— Oh mais si. Là. Ça doit être un peu de sauce.

— Fais voir ?

Elle laissa tomber sa lavette dans l'évier débordant de mousse.

— Là, dit Fred. Je le sens.

Il gratta la tache avec l'ongle de l'index et amassa la sauce figée en un tas minuscule mais que Gloria put voir. Elle prit l'assiette et la laissa choir dans la mousse sans dire un mot.

Fred se sentait presque vengé. Il aurait voulu haïr Gloria, pour son foie et ses flocons d'avoine et leur vie stupide, mais Fred n'avait jamais osé haïr une femme. Seuls les pères étaient haïssables. Les pères ivrognes qui abandonnaient les mères, pour s'enfuir avec des femmes de mauvaise vie.

Savourant sa victoire dans le match de la vaisselle, Fred vit reparaitre le cercueil. Cette fois, le cadavre ne bougeait pas. Et puis... était-ce de la musique ? Oui. Des orgues. Une musique paisible. Est-ce que les paupières frémissaient ? Non. Et elle ne respirait même pas.

Parfait.

Fred acheva d'essuyer la vaisselle sans chercher de nouvelles traces de saleté.

Quand il eut fini, il prit un dossier dans sa serviette de plastique noir portant la marque de « Great Plains ». Ce n'était que les doubles des notes de service qu'il avait dictées dans la journée. Il passa sur la véranda qui avait été transformée jadis en une espèce de salon d'été. C'était une pièce dépourvue de confort et assez laide dont l'ancien mur extérieur était recouvert de plâtre. Il n'avait aucune raison de relire ces notes. Il n'avait aucune raison de les apporter à la maison ; mais Gloria ne viendrait pas l'embêter s'il s'asseyait là pour faire semblant de travailler. Elle était déjà devant sa télévision. Il commença à lire un mémoire mais les mots eurent vite fait de se brouiller devant ses yeux. Le cadavre de sa femme reparut et s'imposa. L'image était nette.

Fred n'était plus un spectateur, il prenait part à la scène, et le cercueil se trouvait devant lui, à trois ou quatre pas.

Il examina rapidement la pièce, et constata qu'elle était vaste, entourée de murs couverts de céramique. Puis il fut surpris de découvrir qu'il avait un public, assis sur des gradins. Et alors, Fred s'aperçut que le cercueil de sa femme était exposé au milieu de la salle de basket-ball, dans le gymnase de son ancien lycée.

Le public paraissait sincèrement heureux de le voir là. Les gens l'acclamaient, agitaient des fanions, mais aucun son ne sortait de leurs lèvres. Il se retourna vers le cercueil. Oui, elle était là. Et elle ne bougeait pas. Il s'approcha, se pencha sur le visage cireux. Il avança les lèvres et souffla. Rien. Il souffla plus fort et une mèche de cheveux se souleva. Jusque-là, tout allait bien. Il recula et un jeune homme en survêtement de sport arriva en courant. Il brandissait un morceau de foie cru.

Fred prit le foie et le garçon repartit. Fred leva la main et gifla violemment sa femme avec le foie. Il recula d'un bond. Elle ne bougea pas. Il recommença. Rien. Fred lança le foie en l'air et leva les deux bras comme un boxeur victorieux. À ce moment, le son revint, la foule poussa des hurlements, applaudit, l'acclama.

La serviette glissa de ses genoux et le fit retomber sur terre. Il sourit. Il songea alors à son train-train quotidien et compara sa vie d'à présent à une vie sans Gloria. Il imagina son réveil, tout seul, il se vit étalé paresseusement dans le lit, il se vit bondir vers la salle de bains désormais toute à lui. Parfait. Et la journée continuait, il était libre. Il eut beau réfléchir, il ne trouva pas un instant de son existence qui fût enrichi par Gloria.

Il se leva, monta dans sa chambre, enfila son pyjama, se coucha et s'endormit promptement, ahuri par sa merveilleuse découverte.

IV

Fred Benson avait une quarantaine d'années, plutôt plus que moins, tout bien pesé. Il avait la pâleur d'un Pierrot lunaire. Ses muscles semblaient mal adaptés à sa carcasse, comme s'il les avait achetés par correspondance et qu'on lui eût livré la taille au-dessus. Habillé, Fred avait l'air d'un mannequin de cire resté trop longtemps exposé en vitrine. Tout nu, il ressemblait aussi à un mannequin de cire, mais qui avait passé la nuit près d'un radiateur.

La couleur de ses cheveux se confondait avec celle de la peau de son crâne qu'on voyait presque entièrement. Il ne devenait pas chauve comme tout le monde, il n'avait pas de tonsure ni le front dégarni. Ses cheveux étaient simplement clairsemés, comme une forêt atteinte par la maladie ou ravagée par des bûcherons sans scrupule.

Fred avait tout espéré de la vie, la liberté et le bonheur. Et ses espérances avaient été déçues. Dans tous les domaines.

Son travail, par exemple. Trois fois de suite, son nom avait été oublié sur les listes de promotion. Le plus grave, c'était la manière. Est-ce que H. R. Droit, le P.-D. G. de Great Plains, convoquait Fred dans son bureau, lui donnait une tape affectueuse sur l'épaule et lui disait : « Je suis navré, Fred, j'ai de mauvaises nouvelles pour vous » ? Oh non. Fred apprenait la décision par une note de service. Un camouflet. Ainsi, tous les chefs et sous-chefs de service, toutes les dactylos, tous les employés étaient témoins de son humiliation. Oui, bien sûr, il était chef de service, mais il n'était pas cadre supérieur. Il devait encore se contenter des lavabos du personnel. Il ne bénéficiait d'aucun privilège. Il n'avait pas de plaque sur sa porte avec un titre, pas de moquette dans son bureau.

Cependant, lorsque Fred arriva le lendemain matin, il ne pensait pas à obtenir de l'avancement, sauf avec Miss Howell. Ce soir-là, ils travailleraient tard. Fred avait mis sa chemise neuve, la première chemise de couleur qu'il ait jamais osé acheter. Elle était bleu pâle, et Fred trouvait qu'elle allait bien avec ses yeux.

Gloria ne fut pas du tout contente quand Fred lui annonça qu'il rentrerait tard.

— Ton dîner sera froid.

— Je mangerai un morceau au bureau.

— Tu ne veux pas dîner ?

— Si Gloria, mais pas si tard que ça. Alors, ne te donne pas la peine de me préparer quelque chose.

— Je n'aime pas rester seule à la maison. Je n'aime pas ça du tout.

— Le travail passe avant le plaisir, répliqua Fred en partant.

Dès qu'il fut sorti de la maison, il se permit de sourire. Ce soir, pensait-il, mon travail sera un plaisir. Si seulement je peux gagner la partie.

Il passa la journée à faire semblant de travailler tout en coulant des regards gourmands vers Miss Howell. Quant à elle, elle passa le plus clair de sa journée à essayer d'oublier la soirée de la veille, parce que le représentant avec qui elle était sortie s'était montré déplaisant, impoli et cruel. Fred prépara le travail du soir avec le même soin qu'il apportait à l'élaboration d'un programme d'ordinateur. Il passa en revue jusqu'au moindre détail, car cette fois, il était résolu à aller jusqu'au bout.

À cinq heures, Fred fit venir Miss Howell dans son bureau. Il avait été quelque peu troublé par sa mine maussade et avait failli renoncer aux fameuses heures supplémentaires. Puis il s'était ravisé.

— Vous êtes en forme, Miss Howell ?

— Mais oui, monsieur. Un peu fatiguée, c'est tout.

— Je suis désolé de vous faire travailler ce soir.

— Oh non, monsieur, au contraire, je suis ravie de rester. Je ne demande pas mieux que de travailler ce soir.

— Parfait. Alors, allons-y. D'accord ?

Fred étala les papiers qu'il avait laissés de côté depuis deux jours. Ils travaillèrent pendant deux heures ; le silence des bureaux désertés semblait les rapprocher. À sept heures et quart, Fred se redressa enfin.

— Et voilà, dit-il.

— J'ai encore deux ou trois choses à taper.

— Vous ferez ça demain matin. Rien ne presse. Le plus gros est fait, c'est l'essentiel.

— Si vous voulez, monsieur, fit-elle d'une voix hésitante.

— Maintenant, vous seriez gentille de demander ma femme au téléphone.

Miss Howell composa le numéro du domicile de Fred.

— Allô ? Madame Benson ? C'est Miss Howell. M. Benson voudrait vous parler.

Elle tendit le combiné à Fred. Il la regarda dans les yeux, aussi chaleureusement que possible vu qu'il n'avait pas du tout l'habitude de ce genre de choses.

— Gloria ?... Oui, je suis toujours au bureau... Oui. J'ai peur d'en avoir encore pour deux heures au moins. (Pendant ce temps, Miss Howell rassemblait des papiers et feignait de ne pas écouter.) Je n'y peux rien, tu sais... Oui, c'est ça, couche-toi et laisse la lumière allumée dehors. Bonne nuit.

Fred raccrocha et sourit à Miss Howell.

— Et voilà. J'ai donc deux heures devant moi, on dirait.

— Oui.

— Et comme tous les bons employés ont droit à une prime quand ils ont bien travaillé, je crois que nous avons mérité tous les deux un bon gros steak. Qu'en dites-vous ?

— J'avoue que j'ai faim.

— Alors c'est décidé. Fermons la boutique et allons dîner.

En venant au bureau, Fred avait repéré une rôtisserie et il dit à Miss Howell qu'il l'y conduirait et qu'il la ramènerait au parking après dîner. Ils partirent donc dans la voiture de Fred, et roulèrent en silence. Il essaya désespérément de parler de choses et d'autres, mais Fred n'était vraiment pas doué pour la conversation à bâtons rompus.

Cependant, une fois à table, la langue de Fred se délia un peu. Et après le premier verre, il devint carrément bavard.

— Je vous admire, Miss Howell. Très sincèrement. Vous êtes jeune, vous ne gagnez pas des sommes folles, et pourtant vous êtes toujours élégante et ravissante.

— Merci, monsieur Benson.

— À vrai dire, vous êtes très jolie. Je ne sais pas comment vous faites. Toujours souriante. Vous n'avez donc jamais de mauvais jours ?

— Mon Dieu si ! J'en ai eu un aujourd'hui !

— Vraiment ? Que vous est-il arrivé ?

Miss Howell but une gorgée de son Bloody Mary.

— Dites-moi. Avant d'être marié, vous sortiez beaucoup ?

— Un peu seulement. Je n'ai jamais été ce qu'on appelle un bambocheur.

— Je voudrais vous poser une question. Quand vous sortiez avec une fille, est-ce que vous estimiez... comment dirais-je... est-ce que vous pensiez que la fille vous devait quelque chose ?

— Comme si ce soir, par exemple, au lieu d'être venus dîner ici après avoir travaillé tard, nous avions eu rendez-vous ? En somme, vous voulez savoir si, après vous avoir invitée, j'attendrais certains remerciements de votre part ?

— C'est ça.

— Miss Howell. Vous allez me trouver naïf, mais je dois vous dire ceci, qui est la vérité pure. Le simple fait de boire un verre et de dîner avec vous me suffit. Le plaisir de votre compagnie vaut quinze dollars. C'est la vérité.

— Vraiment ! Vous savez faire rougir une jeune fille, vous !

— J'en rougis moi-même, dit Fred. (Et c'était vrai.) Mais je crois que nous ne sommes pas comme tout le monde, vous et moi. Nous avons travaillé, nous avons besoin de nous détendre un peu et nous avons certainement bien mérité un bon dîner. Or, vous êtes absolument charmante ; c'est une joie de vous regarder. Que pourrais-

je désirer de plus ?

— Un autre verre ? murmura-t-elle en posant une main sur celle de Fred.

— Précisément.

Il fit signe au garçon et commanda deux autres cocktails. Il sentait sa paume devenir toute moite. La main de Miss Howell était douce, adorable, chaude. Et si sa main était si plaisante, imaginez ce que devait être le reste !

— Si vous me promettez de ne pas vous moquer, dit-elle, je vais vous faire un aveu.

— Dites toujours.

— Vous savez ce qui me plaît en vous ?

Fred vida son verre au moment où les deux autres arrivaient. Il saisit le sien.

— Quoi donc ?

— Vous êtes un gentilhomme. Un homme gentil. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Pas très bien.

— Eh bien, nous sommes ici tous les deux, en train de boire un verre. Deux adultes. Mais la plupart des hommes qui m'invitent à prendre un verre ont toujours une idée derrière la tête.

— Vraiment ?

— Oh oui. Or, vous êtes un homme. Un homme normal, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

— Et pourtant vous ne me faites pas d'avances. Et vous dites que vous êtes heureux d'être là avec moi. C'est vrai, hein ?

Fred profita de l'occasion pour lui tapoter la main. Puis la presser légèrement.

— Je suis aux anges.

Ils se turent quelques minutes. Puis Fred proposa :

— Vous voulez commander, maintenant ?

— Non. Je... Je crois que j'ai un peu trop bu.

J'ai la tête qui me tourne. Monsieur Benson, ça vous ennuerait beaucoup de me suivre jusque chez moi ? Vous comprenez, si je risquais un accident...

Fred la regarda dans les yeux et se tourna vers le maître d'hôtel.

— L'addition, s'il vous plaît, fit-il d'une voix mal assurée.

En retournant au parking pour reprendre la voiture de Miss Howell, Fred battit certainement le record de vitesse des Chevrolet d'âge mûr. Assise à côté de lui, Miss Howell avait murmuré : « Je ne sais plus où j'en suis », et elle avait laissé tomber sa tête sur l'épaule de Fred.

Il l'aida à monter dans sa voiture et elle démarra, suivie de près

par Fred. Il consulta sa montre. Une heure et quart, depuis qu'il avait téléphoné à sa femme. Son cœur battait. Qu'allait-il se passer ? Il ne lui restait plus que quarante-cinq minutes. Est-ce que ça serait suffisant ? Trois quarts d'heure, est-ce que ça serait assez pour lui ? Il se le demandait.

Miss Howell s'arrêta enfin devant un grand immeuble de rapport, pas très loin du bureau. Fred se gara derrière elle. Elle attendit dans sa voiture qu'il vienne lui ouvrir la portière et lui offrir son bras. Elle était douce, légère. Elle trébucha, et Fred craignit de ne pouvoir la soutenir jusqu'à son appartement. Mais tout se passa bien ; elle ouvrit sa porte elle-même, alluma et le fit entrer.

— Préparez-nous à boire, monsieur Benson, dit-elle. Vous trouverez tout ce qu'il faut dans la cuisine, sous l'évier.

— D'accord.

— Je reviens tout de suite.

Fred gagna la cuisine d'un pas mal assuré et trouva une bouteille de bourbon sous l'évier. Il sortit un bac à glace du réfrigérateur, fit couler de l'eau chaude dessus ; puis il chercha de l'eau gazeuse mais ne trouva que de la bière. Il décida de boire le whisky sec. Il jeta deux glaçons dans les verres, ajouta le bourbon et retourna dans le minuscule living-room, à l'instant même où Miss Howell sortait de la chambre en pyjama.

— Voilà votre verre, dit Fred.

Elle le prit et le posa sur la table basse.

— Mon appartement vous plaît ? minauda-t-elle.

— Formidable.

— Vous avez vu la cuisine. Ici, c'est le living-salle à manger. Et là, c'est la chambre.

Elle le prit par la main et le conduisit à la porte de la chambre. Fred sentit une de ses paupières se mettre à battre, agitée par un tic nerveux.

— Très gentil, dit-il.

— Attendez que j'allume.

Elle se pencha devant Fred pour atteindre le commutateur. Leurs corps se frôlèrent et Fred sentit la chaleur de Miss Howell, à travers son costume, sa chemise, son maillot de corps. Il fonda. Et ils s'embrassèrent furieusement. Le sang lui battait aux tempes, son col le serrait. Embrasse-la, Bogart, se dit-il. Mords-la, fais-la saigner. Pas de pitié.

Il se sentit entraîné vers le lit et faillit tomber. Bon Dieu, pensa-t-il, voilà que je perds le contrôle.

Une respiration oppressée emplissait la chambre et Fred reconnut la sienne. Continue de l'embrasser, s'ordonna-t-il. Et pour l'amour du ciel, ne tourne pas de l'œil.

Ils étaient à présent sur le lit, côte à côte. Laisse-toi aller, se dit-il. Vas-y. Écrase-la. Viole-la. Sois un animal, une bête sauvage.

Il sentit une main défaire sa braguette. Le tic de la paupière s'étendit à sa joue.

Puis la main se glissa entre ses jambes. Oh bon Dieu, pensa Fred. Bon Dieu de bon Dieu !

— Ne soyez pas trop brutal, souffla Miss Howell.

Cette nuit-là, Fred rentra chez lui avec quatre minutes de battement. Il contempla longuement sa femme endormie, et songea à plonger un couteau dans sa poitrine maigre. Et puis, le souvenir de sa soirée chassa toute espèce de violence de son esprit et il s'endormit à son tour, un sourire aux lèvres.

V

Le lendemain matin, Gloria n'adressa pas la parole à Fred. Il essaya sans succès d'engager la conversation mais y renonça bien vite. Il mangea ses flocons d'avoine, presque avec plaisir car il avait un solide appétit. Tout en mangeant, il imagina une petite séquence de cinéma.

— Voilà tes flocons d'avoine, Fred, disait sa femme.

— Ferme ta grande gueule, Gloria, répondait Fred. Fous-moi la paix et passe-moi cette poêle à frire. L'instrument contondant. Merci.

Pan et vlan et pan et vlan.

Puis Miss Howell surgissait.

— Vous voulez que je vous fasse cuire des œufs avec du bacon canadien, monsieur Benson ? disait-elle.

— Avec plaisir, Miss Howell.

— Comment aimez-vous vos œufs, monsieur Benson ?

— Au plat, je crois.

— D'accord.

— Dites-moi, Miss Howell, pourquoi êtes-vous toute nue ?

— Pour vous, Fred.

— Ah. Ça, c'est une bonne idée.

— Mais comme la poêle de votre femme est toute couverte de sang, je préfère m'en aller.

Sur quoi, elle disparaissait.

Dans la voiture, en allant à son travail, il rêva.

— Ainsi, voilà le grand Canyon du Colorado, disait Gloria.

— Oui. Avance un peu, ma chérie, jusqu'au bord. Penche-toi, pour voir le Colorado qui passe tout en bas.

— Je ne vais pas tomber, dis ?

— Non, Gloria. Tu ne tomberas pas. Mais tu seras poussée.

Poussée. C'était bien, ça. Elle hurlait tout au long de sa chute au fond de l'abîme. Et les échos renvoyaient ses cris.

Il arriva au parking.

— Regarde, Gloria, là-bas c'est le Chrysler Building.

— J'ai le vertige si je m'approche trop près de...

Parfait. Il la voyait s'écraser sur le toit d'un taxi et rebondir sur la chaussée devant un autobus qui l'écrasait.

À son bureau.

— Nous sommes terriblement loin de la côte, Fred.

— Tout juste assez loin, je pense.

Plouf, gloup.

Sur ces entrefaites, Miss Howell arriva. Elle dit bonjour à Fred sans le regarder. Fred leva les yeux. Elle était tournée vers la fenêtre et il la voyait de profil. Est-ce que ça s'était réellement passé ? Miss Howell et ce vieux Fred Benson ? Attention.

— Pouvez-vous prendre une note de service, Miss Howell ?

— Certainement, monsieur Benson.

Elle s'assit et ouvrit son bloc.

— À l'intention du chef du personnel, dicta Fred. Une augmentation de sept dollars cinquante par semaine, applicable immédiatement, est accordée à Miss Nancy Howell.

Le crayon s'arrêta net, Miss Howell leva les yeux.

— Oh, monsieur Benson. Vous n'êtes pas obligé de faire ça.

— Si je ne le faisais pas, je manquerais à mon devoir, Miss Howell. Vous êtes une secrétaire de premier ordre et il est grand temps que vous soyez payée selon vos mérites. Je vous augmenterais davantage, mais je n'ai pas le droit d'aller plus loin.

— Merci, monsieur, murmura-t-elle en souriant.

— Vous avez une robe neuve, il me semble ?

Du dos de la main, elle lissa le tissu sur sa cuisse.

— Rien qu'une jupe, monsieur Benson.

— Elle est très jolie. J'aime les couleurs vives.

— Oh, ce n'est pas grand-chose. Je l'ai achetée en solde chez Penney.

— Vous avez eu tort de me le dire. J'aurais pu croire que vous l'aviez payée très cher.

Le compliment la troubla et elle balbutia un vague remerciement.

— Ne dites à personne que vous l'avez achetée en solde. Au fait, tout bien réfléchi, dites-le, au contraire. Sinon, on pensera que je vous ai donné une augmentation et tout le monde en réclamera autant.

Elle pouffa.

— Ce sera tout, monsieur Benson ?

— Oui. Allez vite taper cette note.

Elle se leva et partit, suivie des yeux par Fred que le balancement rythmé des hanches émerveillait. Il essaya de l'imaginer toute nue, mais n'y parvint pas. La veille, il ne l'avait pas vue, il faisait noir dans la chambre. Mais il avait senti son corps, si chaud, si doux. Le corps de Gloria ne l'avait jamais été, jamais. Elle avait des omoplates saillantes qui auraient pu servir de lames de rasoir.

Il vit alors le corps nu de sa femme, mais heureusement, il gisait au fond d'une tombe. Elle hurlait :

— Ne me laisse pas là, Fred !

Il prenait la pelle et, tout en chantant « Siffler en travaillant », il recouvrait de terre ce corps et ce visage. Des mottes de terre

tombaient sur la bouche, étouffant ses cris. Au fur et à mesure qu'elle repoussait la terre, Fred en jetait de nouvelles pelletées, de plus en plus vite. Puis il entendait un bruit. C'était Miss Howell qui arrivait au volant d'un bulldozer. D'un seul coup, elle comblait la tombe. Mais quand il montait sur le bulldozer pour la rejoindre, elle disparaissait.

Toute cette semaine-là, Fred se laissa aller à ses rêves. C'était comme un nouveau programme de télévision merveilleux, qu'il pouvait suivre comme il le voulait et quand il le désirait, et qu'il dirigeait lui-même.

Ses pensées étaient comme des taches d'encre sur un buvard. À chaque rêve, à chaque goutte, la noirceur s'étalait, elle recouvrait tout, elle saturait son esprit par osmose. Bientôt, son âme fut toute noircie par les fantasmes.

Mais l'intérêt des meurtres de Fred commença à s'émousser. Tuer sa femme en rêve ne l'amuse plus. Dans chaque épisode, Miss Howell apparaissait toute nue, mais elle renâclait à flirter avec lui sur le cadavre de Gloria. Et la mise au point était mauvaise, le corps nu de Miss Howell restait flou. Plus d'une fois, en la regardant de près, Fred s'aperçut que ce n'était que la tête de Miss Howell sur le corps de sa femme.

Alors, Fred décida de passer à l'action. Il avait envie de refaire des heures supplémentaires, mais cette fois avec la lumière allumée. Et comme dans ses rêves le meurtre de sa femme était une seconde nature, Fred n'eut bientôt plus de difficultés à songer à cette mort dans la réalité. Il se répétait que sa femme était assommante, d'une laideur incroyable, et qu'elle se trouverait bien mieux d'être morte. Il fallait qu'elle meure. C'était un fait. Et lui, Fred, devait la tuer. Autre fait. Il envisagea le problème sous l'angle statistique, en classant soigneusement toutes les données dans des cases séparées.

Fred savait cependant qu'il était incapable de l'assommer avec une poêle à frire. Non seulement il se ferait probablement pincer et n'aurait donc jamais l'occasion de découvrir le corps de Miss Howell, mais rien que l'idée de frapper sa femme le rendait malade. D'abord, il risquait de la rater. Il n'avait jamais été très adroit. Et avec quelle force faut-il frapper un crâne ? Est-ce qu'on doit y aller franchement ? Ou bien vaut-il mieux flanquer plusieurs coups ? Non, ce n'était pas dans les cordes de Fred. Et il n'avait aucune statistique pour l'aider.

Néanmoins, il se remit à amasser des dossiers pour une autre soirée de travail. Il n'osait pas inviter carrément Miss Howell à dîner. Les heures supplémentaires au bureau, c'était plus facile. Malgré tout, il avait peur que sa femme découvre le pot aux roses. Il ne savait pas très bien pourquoi, mais il le craignait. Toutes ces manigances paraissaient un peu ridicules à Fred, mais il se savait trop vieux pour changer, pour aborder Miss Howell en conquérant. À un moment

donné, il s'était demandé si elle se laissait embrasser au premier rendez-vous. On apprend à tout âge.

VI

Fred avait mangé ses flocons d'avoine, sans discuter ; il ne tenait pas à déclencher une scène.

— J'ai bien peur d'être obligé de travailler tard, ce soir, dit-il.

— Et je dois encore passer la soirée toute seule ?

— Écoute, Gloria, ça n'arrive pas si souvent. Et ça ne me nuit pas de faire des heures supplémentaires. Je n'ai pas envie de rester un sous-fifre dans la compagnie.

— Et ton dîner ?

— Ne me prépare rien.

— Oui, eh bien moi, je refuse de rester seule le soir, un point c'est tout. Tu n'auras qu'à te lever plus tôt. Ou apporter ton travail à la maison. Je refuse de rester seule le soir.

— Je ne peux quand même pas apporter l'ordinateur chez nous, voyons !

— Je ne veux pas rester toute seule le soir, s'entêta Gloria.

— Mais comment veux-tu que je fasse mon travail ?

Fred pensait qu'elle n'aurait rien à répliquer. Il se trompait.

— Tu n'as qu'à sauter ton déjeuner. Et travailler à midi.

Fred sourit. Bien sûr.

— Excellente idée. Je me mettrai à jour pendant l'heure du déjeuner. Tu as parfaitement raison. Et on y voit clair, au moins !

Fred sortit de la maison en courant. Il ne prit pas son chemin habituel. Il se dirigea vers le centre d'Omaha, s'arrêta devant l'hôtel Cornhusker et se rendit à la réception.

— J'aurais besoin d'une chambre pour une réunion d'affaires. Vers midi.

Fred observait l'employé, mais l'homme ne parut pas du tout surpris.

— La chambre 620, monsieur. Si vous voulez bien remplir la fiche.

Fred la remplit sans mentir, à cela près qu'au lieu de donner l'adresse de son domicile il inscrivit celle de la compagnie. Il prit la clef et monta. La chambre n'était pas grande, mais elle suffirait bien ; il y avait un lit. Devait-il commander une bouteille de champagne ? Non, la chambre lui coûtait déjà quatorze dollars. Il n'avait pas d'argent à gaspiller. Il empocha la clef et se rendit à son bureau.

Vers dix heures et demie, il lança sa proposition.

— Miss Howell, quels sont vos projets pour le déjeuner ?

— Le déjeuner ? Rien de particulier. J'allais descendre à la cafétéria, c'est tout.

— Parfait. J'aurais besoin de revoir quelques dossiers, assez rapidement. Pouvez-vous déjeuner avec moi ?

— Ici ?

— Ma foi, non, pas la peine. On peut très bien aller déjeuner dehors et emporter les dossiers. Qu'en dites-vous ?

— Entendu, monsieur Benson. À quelle heure ?

— Tout de suite après la réunion de onze heures.

— D'accord.

Fred se rendit à la réunion quotidienne des cadres supérieurs et chefs de service de la compagnie, durant laquelle on étudiait les divers projets en cours. Fred ouvrait rarement la bouche, ne parlait que lorsqu'on l'interrogeait, et encore, fort brièvement. Il se sentait d'ordinaire assez mal à l'aise dans la salle de conférences, mais ce jour-là, il était en pleine forme.

À la réunion, on évoqua les statistiques fournies par Fred, qui révélaient que cinquante pour cent des assurés sur la vie de sexe masculin décédés au cours des deux dernières années avaient succombé à des crises cardiaques.

— Messieurs, demanda Droit, le P.-D. G. de la compagnie, pensez-vous que nos examens médicaux devraient être plus poussés, plus sévères ?

— Si nous nous montrons trop exigeants, observa quelqu'un, les clients s'adresseront à d'autres compagnies.

— Ça ne serait peut-être pas un mal.

— Peut-être..., hasarda Fred.

— Oui, Benson ? dit Droit.

— Peut-être pourrions-nous découvrir la cause de ces accidents cardiaques. Et trier les clients avant qu'ils signent leur police d'assurance. Je pourrais étudier les statistiques et voir s'il n'existe pas deux ou trois faits constants, communs à tous ces décès. Et quand il se présenterait un client éventuel révélant les mêmes problèmes, on refuserait de l'assurer.

— Vous pouvez faire ça, avec votre ordinateur ?

— C'est une chose possible. Nous savons tous que certaines personnes sont sujettes aux accidents. Certains hommes peuvent être prédisposés aux affections cardiaques. Si nous préparons un questionnaire suffisamment complet, qui sait ?

— Tout ça, déclara Wilson Turner, le troisième vice-président, c'est de la science-fiction. Essayer de deviner qui va mourir ou non, je vous demande un peu !

Normalement, à ce moment-là, Fred se serait tu. Mais ce n'était pas un jour comme les autres.

— C'est peut-être de la science-fiction, rétorqua-t-il, mais c'est quand même possible. Supposons que nous apprenions ainsi que ces assurés qui sont morts subitement depuis deux ans jouaient tous au golf, ou étaient tous divorcés, ou avaient tous une préférence pour les aliments frits. Si un nouveau client présente les mêmes particularités, nous saurons qu'il a une chance sur deux de mourir d'une crise cardiaque. Et nous refusons de l'assurer.

— Grotesque ! s'exclama Turner. Nous ne pouvons quand même pas repérer tous les joueurs de golf divorcés amateurs de frites, et leur dire que Great Plains ne peut pas les assurer.

— Eh bien alors, on augmente la prime d'assurance, dit Fred.

Turner renifla avec mépris. Droit, cependant, parut intéressé.

— Écoutez, Turner. Je crois que Benson a une idée. Elle vaut la peine d'être étudiée. Combien de temps cela prendrait-il, Benson ?

— Pas longtemps. Cet ordinateur est rapide, c'est le moins qu'on puisse dire. Je suis à même de vous donner un rapport dans quelques jours.

— Parfait, allez-y, déclara Droit. Et maintenant, voyons un peu le chiffre d'affaires.

Fred était d'excellente humeur quand il retrouva Miss Howell dans le couloir.

— Prenons ma voiture, voulez-vous ? proposa-t-il.

Elle accepta, et l'accompagna au parking. En chemin, Fred ne cessa de bavarder.

— Dès que nous serons rentrés de déjeuner, Miss Howell, je voudrais que vous vous atteliez à un projet spécial. Rassemblez tous les dossiers des assurés récents qui sont morts depuis deux ans.

— Bien, monsieur, dit-elle en griffonnant à toute vitesse sur son bloc.

— Je veux que nous programmions pour l'ordinateur tout ce que nous savons d'eux, leur fiche médicale au moment où ils se sont assurés, leur fiche médicale à leur mort, tout ce qui figure dans leur dossier. Faites-vous aider, parce que c'est très urgent.

— Je vais m'y mettre tout de suite.

— Croyez-vous possible de prédire un décès en utilisant notre ordinateur ? À la réunion, j'ai assuré que c'était faisable.

— Je ne comprends pas.

— Supposons que nous découvrions que tous ces hommes qui sont morts au cours de ces deux dernières années avaient quelque chose en commun. Alors, le prochain client qui se pointe pour prendre une assurance et qui présente les mêmes caractéristiques a de grandes chances de mourir de la même façon. Pensez à ce que cela représenterait pour nous.

— Vous voulez dire que vous pourriez vraiment prédire leur

mort ?

— On pourrait prédire au moins leurs risques. Nous savons par exemple que, pour un fumeur, le risque est plus grand. Mais il doit y avoir un tas de choses comme ça. Des centaines, des milliers de choses. Il nous suffit de les découvrir.

Fred ne s'était jamais autant excité sur un projet. Il gara fébrilement sa voiture dans le parking de l'hôtel, plus heureux qu'il ne l'avait été de sa vie. Subitement, il avait un avenir. Pour la première fois, il s'inquiétait du lendemain.

— J'ai pensé que nous pourrions déjeuner ici, Miss Howell.

— Oh oui, avec plaisir.

— Euh... J'ai pris une chambre, au cas où vous voudriez vous rafraîchir.

— Oui, en effet, j'ai vraiment besoin de me repoudrer, dit-elle en souriant. Venez vite.

Ils prirent l'ascenseur jusqu'au sixième. Fred glissa sa clef dans la serrure et poussa la porte. Miss Howell passa devant lui.

— Mettez un peu de musique, monsieur Benson, pendant que je vais faire un brin de toilette.

D'une main tremblante, Fred brancha la radio. Miss Howell disparut dans la salle de bains. Fred ôta sa veste et l'accrocha sur le dossier d'un fauteuil. Il s'épongea le front. Il faisait très chaud dans cette chambre.

— Il fait chaud, ici ! cria-t-il.

— Mettez-vous donc à l'aise, répliqua-t-elle.

— À l'aise ?

— Mais oui, monsieur Benson.

La porte de la salle de bains s'ouvrit. Fred n'aurait plus jamais besoin d'imaginer son corps. Il eut soudain la gorge sèche ; tant de beauté lui coupait le souffle.

— Si vous avez trop chaud, monsieur Benson, déshabillez-vous donc. Comme moi.

Fébrilement, Fred tira sur sa cravate.

— Ne vous énervez pas comme ça, monsieur Benson. Et pliez bien votre pantalon, sinon il sera tout froissé quand vous retournerez au bureau.

Elle avait déjà rabattu la couverture, et s'était mise au lit, le drap remonté jusqu'à la taille.

Fred secoua son pantalon, le plia soigneusement, fit de même avec sa chemise, et ôta son caleçon. Il se fichait que le caleçon soit froissé ou non. Il se glissa sous le drap ; ses paupières battaient aussi vite que son cœur. Elle se tourna vers lui et l'enlaça.

— C'est un déjeuner marrant, monsieur Benson.

— Appelez-moi Fred, bafouilla-t-il.

— Oui, Fred. Et en plus, c'est intéressant.

— Pardon ?

— Pas de calories.

Ils retournèrent au bureau deux heures plus tard et il fallut six heures à Fred pour effacer complètement son sourire.

VII

Sur le plan émotionnel, la vie de Fred était scindée en deux. Plus il était enchanté de son travail et de Miss Howell – son nouvel arrangement, comme il l'appelait –, plus il était malheureux chez lui. Pour chaque éclair de joie, sa femme apportait un coup d'éteignoir. Il la haïssait, à présent, il ne pouvait plus supporter sa voix geignarde, son univers mesquin. Miss Howell – Nancy – avait fait l'effet d'une transfusion sanguine. Tous les deux, ils avaient travaillé avec ferveur au projet de Fred. Ils se pelotaient dans le bureau, s'embrassaient parfois. Un soir, après avoir fini de taper le nouveau rapport statistique de Fred, elle ferma la porte du bureau à clef en déclarant qu'il fallait fêter ça. Fred rentra chez lui en retard, mais heureux.

— Tu arrives bien tard, grogna Gloria. Où as-tu été ?

— Au bureau, Gloria. J'ai terminé un rapport important ce soir. Très important.

— Ça ne me plaît pas. Pas de coup de téléphone, rien. Le dîner est complètement desséché.

— Ta cuisine ne vaut jamais rien, poupée, répliqua Fred, et il passa dans le living-room pour s'installer devant la télévision.

Gloria fulmina toute la soirée. Elle finit par pousser Fred au lit et, tandis qu'il attendait le sommeil, l'idée du crime se cristallisa dans son esprit. Il tenait tous les éléments à présent, sauf le cadavre de sa femme.

Et puis la lumière se fit. Comme toutes les idées de génie, ce fut un éclair, une seconde de vérité. Fred avait découvert que tous les assurés morts d'une crise cardiaque depuis deux ans avaient effectivement des points communs. Pourquoi, raisonna Fred, ne pas donner ces mêmes points communs à Gloria ? Elle mourrait ainsi d'une crise cardiaque. Simple. Parfait. Sans risque. Mais les femmes ne meurent pas d'infarctus. Pas assez, en tout cas. Cependant, elles meurent pour d'autres raisons. Par millions. Demain. Un nouveau rapport. Une enquête privée.

— Voilà les chiffres concernant la mortalité chez les femmes, entre quarante et quarante-cinq ans, dit Miss Howell en posant un dossier sur le bureau de Fred.

— Très bien. Merci, Nancy. Vous êtes parfaite.

Il tendit une main et tapota les hanches de Miss Howell. Elle sourit et s'en alla. En tortillant des fesses. Fred dut faire un effort pour étudier ses statistiques.

Il ouvrit le dossier placé devant lui et posa les deux coudes sur son bureau. Il y avait d'innombrables colonnes de chiffres, ceux de tous les décès enregistrés par Great Plains depuis la fondation de la société. Le tout soigneusement noté, les cadavres étant remplacés par des numéros. Des tas de morts, songea Fred. Un seul chiffre de plus sur la liste, le bon numéro, et je serai libre. Nancy et moi, nous serons libres. Qu'éprouverait Gloria si elle savait qu'elle fera bientôt partie de ce dossier ? Fred se mit à rire tout seul. Il était d'excellente humeur.

Et maintenant, l'assassinat. Fred plaça sa règle sous la ligne consacrée au crime. Très peu de femmes entre quarante et quarante-cinq ans étaient assassinées. Relativement peu. Bizarre, se dit Fred. Non, pas tellement, après tout. L'idée met sans doute un peu plus longtemps à venir aux maris. Vers la cinquantaine. Est-ce qu'il pourrait demander à l'ordinateur de lui organiser un bon crime ? D'après ces statistiques, non. Il ne semblait même pas y avoir une méthode suivie. Ce grand cerveau électronique bafouillerait, si on lui demandait comment commettre un crime. Pas de pot.

Donc le crime était exclu. Alors quoi ? Serait-il possible de pousser cette vieille mégère à se suicider ? Peu probable.

Les accidents. Ils étaient nombreux et convenaient bien mieux au projet de Fred. Il avait vu suffisamment de feuillets télévisés pour savoir qu'un assassin qui se respecte s'arrange toujours pour camoufler son crime en accident. Du moins, il essaye. Mais ces tueurs ne sont pas aussi bien renseignés que Fred, ils ignorent la variété. Fred, lui, avait à sa disposition toutes les possibilités d'accidents connues du monde moderne.

Il se carra dans son fauteuil. Un accident. Qu'est-ce que c'était ? Une méprise. Un faux pas. Une erreur de jugement. Une fraction de seconde, au cours de laquelle le corps ou l'esprit se fourvoyait. Quelles étaient les causes d'accidents les plus courantes ? L'ordinateur devait le savoir.

Il sonna Miss Howell.

— Oui ? fit-elle en entrant dans le bureau.

— Nancy, j'ai un nouveau projet.

— Oui ?

— Les accidents. Ce qui cause le plus souvent la mort accidentelle. Voilà ce que j'ai besoin de savoir. Et je ne veux pas seulement parler des gros accidents. Les automobiles sont dangereuses, je le sais. Mais pourquoi ? Alors, je veux savoir ce qui provoque l'accident de la route, et tous les autres accidents. Avec autant de détails que possible.

— Je vais m'y mettre immédiatement.

— Merci, Nancy. Je savais que je pouvais compter sur vous. Vous êtes libre à déjeuner, demain ?

— Chez moi ?

— Avec plaisir.

Après s'être abandonné à ses rêves, Fred se consacrait maintenant à son plan. L'accident d'auto était ce qu'il y avait de mieux, sans aucun doute. Malheureusement, Gloria ne se servait que rarement de la voiture et, quand ça lui arrivait, elle conduisait lentement, avec une grande prudence. Par conséquent, la voiture en tant qu'arme du crime devait être écartée.

Fred réfléchit. Où Gloria passait-elle son temps ? A la maison. Fred parcourut alors la liste des accidents survenant dans la maison. Et son cœur bondit de joie. C'était la solution. Il n'y avait pas de lieu plus dangereux qu'une maison. On tombait, on avalait du poison par inadvertance, on s'électrocutait.

Il avait découvert le dénominateur commun.

Est-ce qu'il pourrait obliger Gloria à avaler du poison ? Non. Il n'avait même jamais pu lui faire boire de l'alcool. Pourrait-il empoisonner ses aliments ? Difficile. Et puis, le poison laisse des traces, et il fallait s'y connaître pour l'employer. D'ailleurs, à force de manger sa propre cuisine, elle devait être immunisée contre tous les poisons. Et, tout bien réfléchi, il n'y avait pas le moindre poison dans la maison. Il renonça à cette idée.

L'électrocution ? L'électricité, il l'avait. Une bonne catégorie, les morts étaient plus fréquentes que par le poison. Mais Fred avait peur de l'électricité. Et s'il s'électrocutait lui-même ? Non, l'électrocution : éliminée.

Les chutes ? Ça, c'était une catégorie vraiment mortelle. Courante, efficace. Comment pourrait-il faire tomber Gloria ? En déclouant la moquette de l'escalier ? Mais il devrait peut-être attendre des années que sa femme se prenne le pied dans le tapis et dégringole l'escalier, tête la première. Pendant quelques instants, Fred imagina la chute de sa femme. Puis il secoua la tête et se replongea dans le dossier.

Ils n'avaient pas de jeunes enfants. Un jouet abandonné causait fréquemment des chutes mortelles, mais, en apportant un jouet dans un foyer sans enfants, on donnait un indice aux autorités. Et puis, si Gloria avait l'esprit lent, elle n'était pas idiote.

Il fallait chercher autre chose.

Il se pencha sur les chiffres et, pour la première fois depuis des années, il ne pensa pas à aller déjeuner. Il s'en aperçut à trois heures, quand une crampe d'estomac le rappela à l'ordre. Cela ne lui plut pas. C'était une erreur, le genre de faute qui fait la joie de la police. Il se dit qu'il devrait faire attention, et ne plus se permettre la moindre maladresse. Pour cette fois, ça n'avait pas d'importance, mais c'était une bonne leçon. Rester fidèle à la routine, ne jamais changer d'habitudes. Si on doit assassiner, il ne faut pas se faire remarquer.

A la fin de la journée, il était sûr de deux choses. Premièrement,

son plan était bon. Les statistiques prouvaient qu'il était possible de provoquer un accident mortel. Deuxièmement, il savait qu'il était capable de tuer sa femme sans aucun scrupule.

Avant de rentrer chez lui, Fred s'arrêta à une papeterie et acheta un petit cahier à couverture bleue. Sur la première page, il inscrivit un G, pour Gloria. Il devait avant tout connaître les habitudes de sa femme pour interroger l'ordinateur. S'il devait rompre cette routine, définitivement, il lui fallait découvrir le point faible dans la vie quotidienne de Gloria.

— Qu'est-ce que ça peut te faire, à quelle heure j'ai fini ma vaisselle ? demanda Gloria ce soir-là, en jetant un coup d'œil torve à Fred.

— Simple curiosité. Histoire de dire quelque chose.

— Allez, va plutôt regarder la télé.

Fred se dit qu'il ne devait surtout pas inquiéter Gloria. Ne pas poser de question, mais se contenter d'observer. Il fallait que tout marche sans accroc, qu'elle respecte son train-train habituel. Il passa dans le living-room et brancha la télévision. Moi aussi, pensa-t-il, je dois me conduire normalement.

Quand Gloria eut fini de ranger la vaisselle, elle le rejoignit. Fred nota l'heure. Elle se laissa tomber dans un fauteuil et prit sa corbeille à ouvrage. Subrepticement, Fred écrivit : « Dix-neuf heures douze. Couture. Elle reprise mes chaussettes. »

— Qu'est-ce qu'il y a d'autre ? demanda Gloria.

— Je vais voir.

Fred se leva et alla changer de chaîne.

— Tiens, on va regarder ça, dit sa femme.

— D'accord.

Fred se rassit et nota : « Changé de chaîne. À sa demande. »

Ce soir-là, Fred remplit une page entière. Il nota tout, les moindres détails. Gloria éternua, et il en prit note. Avec l'habitude, cela allait plus vite qu'il ne l'aurait cru. Il mit au point une espèce de sténo personnelle. Et tout en observant ce qui se passait ce soir-là, il se rappelait sur sa femme d'autres détails qui pouvaient être utiles. Il les consigna sur la dernière page de son cahier.

Une fois couché, Fred attendit sans bouger que Gloria soit endormie ; puis il se leva avec précaution et descendit dans la cuisine pour relire ses notes. Il n'était pas mécontent du tout. Et il inscrivit d'autres détails qui lui revenaient en foule à la mémoire dans le calme de la nuit. Puis il referma son cahier et remonta se coucher après avoir caché ses notes dans la poche de sa veste. Il s'endormit aussitôt, heureux et satisfait.

Le lendemain matin, Fred fit taire le réveil et, l'espace d'une seconde, il ne put se rappeler sa joie de la veille. Puis tout lui revint à

l'esprit, et il se retourna paresseusement dans son lit. Il regarda sa femme se lever et gagner la salle de bains en traînant les pieds. Jamais je ne la suivrai là-dedans, pensa-t-il. Il se leva, alla prendre son cahier dans la penderie et nota sur la deuxième page : « Sept heures, lever. Elle va dans la salle de bains. S'enferme à clef. »

Quand Gloria sortit de la salle de bains, il était revenu près du lit. Elle descendit à la cuisine et Fred se dit qu'il devrait trouver un prétexte pour y être un matin avant sa femme, afin de voir exactement ce qu'elle fabriquait dans sa cuisine. Une seule matinée suffirait. Sa routine devait être bien établie.

Plus tard, à son bureau, Fred décida de se faire porter malade au moins deux fois, et de rester toute la journée à la maison pour savoir ce que Gloria faisait. Elle ne changerait rien à ses habitudes sous prétexte qu'il était là. Il lui était déjà arrivé d'être malade et elle n'avait absolument pas modifié son emploi du temps.

Ce jour-là, Fred se prépara en vue du déjeuner. Lorsqu'ils arrivèrent chez Miss Howell, il sortit une bouteille de champagne de sa poche de pardessus.

— Oh Fred ! s'exclama-t-elle. Je vais la mettre au frais !

Elle prit la bouteille et disparut dans la cuisine.

— Un peu de musique ? proposa Fred quand elle revint.

— Oh oui !

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? fit-il.

Fred avait posé un paquet sur la table. C'était une surprise, un cadeau pour elle. Jamais encore il n'avait fait de cadeau rien que pour le plaisir.

— Un paquet, reprit-il. Au nom de Miss Howell.

— Pour moi ? s'écria-t-elle joyeusement.

— On le dirait. Je me demande d'où ça vient. Mais attendez. Il y a une carte. Tenez.

Elle ouvrit la petite enveloppe et lut tout haut :

— «Une surprise. Puisque vous aimez la musique. »

Elle regarda Fred en souriant, et ouvrit le paquet, qui contenait un petit transistor toutes ondes et modulation de fréquence. Miss Howell poussa un petit cri de joie.

— Oh Fred ! Merci ! C'est merveilleux !

— Tout le plaisir est pour moi, répliqua galamment Fred.

Elle tourna un bouton et le rythme d'un orchestre de rock emplît l'appartement. Elle se mit alors à danser, en tenant le poste dans ses bras. Fred sentit la sueur perler à son front.

— Allons chercher le champagne, dit-il.

Elle hocha la tête, et Fred courut à la cuisine, trouva deux verres à moutarde qui feraient l'affaire, prit la bouteille de champagne tiède et se battit un moment avec le bouchon qui sauta soudain dans sa main

et la mousse jaillit dans l'évier. Il emplit les deux verres, remit la bouteille au réfrigérateur, et revint précipitamment dans le living-room.

Miss Howell dansait toujours. Il lui tendit un verre, puis se mit à exécuter une espèce de danse de Sioux. Sa chemise sortit de son pantalon et il se déboutonna tout en se trémoussant. Deux boutons. Il tendit la main et défit deux boutons du corsage de Miss Howell. Elle n'y prit pas garde.

Fred commençait à haleter mais c'est tout juste s'il s'en aperçut. Un bouton de la chemise, un bouton du corsage. Puis il envoya valser sa chemise et elle ôta sa blouse.

La musique se tut et fut remplacée par un flash publicitaire.

— Alors ! La musique ! cria Fred.

Mais l'animateur continuait de vanter les mérites d'un dentifrice. Fred saisit le verre vide de Miss Howell et alla le remplir à la cuisine, pendant qu'elle attendait, en ondulant sur place.

Il entendit la musique repartir. Une chanson vulgaire. Il revint au galop, tout en buvant. Miss Howell prit le verre qu'il lui tendait, le vida d'un trait et le lui rendit. Il posa les deux verres vides sur la table et se remit à danser.

Miss Howell ondulait des hanches, pivotait, agitait les bras. Fred ôta son pantalon. Il s'approcha d'elle, défit la fermeture à glissière de sa jupe, et la jupe tomba en trois secousses. Puis il la dépouilla de son soutien-gorge. Pas très facile quand on a les mains qui tremblent. Oh bon Dieu, pensa Fred. Un strip-tease pour moi tout seul !

Elle fit glisser sur ses hanches son bikini, puis, sans cesser de danser, elle arracha le caleçon de Fred.

Enfin, tout en se tortillant en cadence, elle se laissa tomber sur le tapis. Fred envisagea une seconde un atterrissage en droite ligne, mais il se ravisa. Il s'allongea à côté d'elle, et il tint le coup pendant les Rolling Stones, les Beatles, Diana Ross et huit mesures d'il ne savait pas quoi, parce qu'il n'écoutait plus le présentateur.

Ils finirent le champagne là, par terre. Au grand soulagement de Fred, car il ne pensait pas pouvoir se tenir debout d'ici un moment.

VIII

Fred nota ses observations sur Gloria pendant quinze jours, pour être sûr de ne rien laisser passer. Et comme il l'avait espéré, la deuxième semaine fut semblable en tout point à la première. Durant ces quinze jours, il était resté chez lui, au lit, deux fois ; un mardi et un vendredi. Ce qu'il y avait de merveilleux chez Gloria, c'était sa fadeur, son ennui. Elle était toujours la même, toujours aussi terne.

Au milieu de la deuxième semaine, son projet avait fini par exercer une telle fascination sur Fred qu'il cessa de le considérer en tant que meurtre. Gloria était devenue une statistique.

Le seul problème qui se posait, c'était de trouver l'arme du crime. La cuisinière, l'escalier, un fil électrique dénudé. Dans l'univers de Gloria, il devait bien y avoir un lieu ou une chose susceptibles de la tuer. Et ce lieu ou cette chose devaient être bricolés pour devenir dangereux, doublement dangereux, de la façon la plus innocente. Et devenir dangereux au point d'être mortels.

Il fallut quatre soirées pour programmer la bande de Gloria. Fred voulait que l'ordinateur lui indique, à partir des faits, l'endroit ou la besogne les plus dangereux pour Gloria. Le quatrième soir, il posa la question à l'ordinateur. Et la réponse fut si rapide que Fred en fut presque déçu. L'ordinateur donnait des pourcentages, et mieux encore, l'arme du crime. La baignoire.

La première fois qu'il était resté «malade » à la maison, Fred avait observé que Gloria prenait deux bains par jour. Le matin, après le départ de Fred pour le bureau, une fois la vaisselle du petit déjeuner terminée. Et un autre le soir, juste avant de se coucher. Fred s'étonna ; il ne l'avait encore jamais remarqué. Gloria semblait éprouver un besoin morbide de propreté.

Pour tout le monde, la baignoire est un objet dangereux. Pour elle, il l'était doublement, puisqu'elle s'y plongeait deux fois par jour. C'était donc là qu'elle risquait le plus d'avoir un accident, dans cette ravissante baignoire de porcelaine, affreusement dure.

Fred ôta ses bandes de l'ordinateur et les enferma dans un tiroir de son bureau. Puis il rentra chez lui, en réfléchissant sérieusement. Certaines situations, dans une baignoire, étaient plus dangereuses que d'autres. Donc, il lui faudrait introduire ces situations, ces variantes, dans la vie de Gloria. Son ami l'ordinateur lui révélerait ces variantes, il examinerait des milliers d'accidents survenus dans une baignoire pour trouver ce qui les provoquait. Et alors, Fred s'arrangerait pour

rendre mortels les bains de sa femme. Il commençait à s'amuser comme un fou. À l'école, il avait toujours su résoudre les problèmes de ce genre. Il établit les données et les reporta dans un cahier.

Gloria prend deux bains par jour pendant un mois. En supposant que X représente les accidents mortels et Y la cause de ces accidents, combien de bains Gloria devra-t-elle prendre pour que $X + Y = \text{la mort}$?

Ce soir-là, une fois Gloria endormie, Fred examina la salle de bains. Au bureau, il avait essayé de se la rappeler, mais des détails lui échappaient. Les murs étaient recouverts à mi-hauteur de carrelage blanc, si jauni qu'il ne serait plus jamais blanc. La porte s'ouvrait vers l'intérieur et il y avait un verrou juste au-dessus de la poignée. Fred l'avait posé lui-même, il y avait longtemps. Le lavabo de porcelaine sur pied était désuet, et les robinets oxydés portaient respectivement les initiales C et F, pour chaud et froid. À côté, il y avait le W.-C., démodé lui aussi, tout à fait ordinaire. Et enfin la baignoire. Elle se trouvait à gauche, contre le mur, dressée sur des griffes de lion, et ses robinets étaient les mêmes que ceux du lavabo. Derrière s'ouvrait une fenêtre ; le bas était en verre dépoli et le haut en vitre normale. Gloria avait accroché un épais rideau de mousseline de coton, qui masquait la fenêtre du haut en bas. L'armoire à pharmacie était en métal émaillé blanc, surmontée d'une applique. Une salle de bains tout à fait banale, pensa Fred.

Le savon était placé dans un porte-savon en filet métallique, accroché au rebord de la baignoire. Il y avait un porte-serviettes à côté, et un autre près du lavabo. Et derrière la porte, une patère où Gloria suspendait sa robe de chambre, dans la journée.

Dans le porte-savon, il y avait un pain de savon de ménage ordinaire. Il ne vit pas de sels de bain, pas d'huile parfumée, rien de féminin. Rien que du savon de ménage. L'armoire à pharmacie contenait du déodorant, le nécessaire à raser de Fred, du dentifrice et trois brosses à dents. Il y avait également un crayon hémostatique, de vieux flacons de médicaments, dont un révulsif et un grand pot de cold-cream.

Pas d'arme du crime là-dedans, pensa Fred. Aucun appareil électrique à brancher pendant qu'on est dans l'eau, rien de glissant ni de gluant. Il était inconcevable que sa femme puisse glisser sur du cold-cream. Donc, zéro. Le gros morceau de savon était sec. Il y avait un tapis de bain, étendu sur le rebord de la baignoire, bien sec aussi. Le sol était carrelé comme les murs. Fred le tâta de son pied nu. Non seulement le carrelage n'était pas glissant, mais il accrochait comme des pneus antidérapants. Fred ouvrit le robinet, recueillit un peu d'eau dans le creux de sa main et la jeta par terre. Et il repassa son pied, sur le carreau mouillé, mais il n'y avait rien à faire, le pied ne glissait pas.

Fred fut déçu, mais pas découragé pour autant. Il prit note de tout, avec le plus grand soin, et dessina même un petit plan de la salle de bains. Il éteignit la lumière, attendit de s'être habitué à l'obscurité, puis il rentra sans bruit dans la chambre, fourra son plan dans une poche de sa veste et se coucha.

Le lendemain, Fred interrogea l'ordinateur et, quand il revint chez lui dans la soirée, il portait un paquet.

— Je suis là ! lança-t-il presque joyeusement en entrant dans la cuisine.

Gloria arriva et lui tendit sa joue. Pour une fois, il l'embrassa. Un baiser d'adieu, pensa-t-il.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle.

— Ça ? C'est un cadeau pour toi.

— Pour quoi faire ?

— Ça ne m'a rien coûté, Gloria. Un de nos représentants a fait signer une police importante à une firme de produits de beauté. Il m'a donné cette bouteille d'huile pour le bain.

Fred savait qu'il devait trouver un prétexte pour faire un cadeau à sa femme.

— Je ne me sers pas d'huile de bain.

— D'après notre représentant, le directeur de leur laboratoire affirme que c'est excellent pour la peau. C'est une huile rajeunissante. Elle rend la peau douce, parfumée et... lisse.

Fred avait failli dire « glissante ».

— Je ne cherche pas à rajeunir, merci bien. Et ma peau est en bon état. Mon savon me suffit.

— Eh bien, je m'en servirai peut-être. Ma peau n'est plus ce qu'elle était.

Gloria haussa les épaules et renifla bruyamment. Fred défit le papier et déboucha le flacon.

— Mmm, ça sent bon ! Tiens. Sens.

Il fourra le goulot sous le nez de Gloria. Elle se détourna.

— Du lilas, on dirait. Non ?

— Je n'en sais rien.

— Sur l'étiquette, insista Fred, c'est marqué lilas. Je pensais que tu pourrais reconnaître l'odeur.

— Non.

Fred emporta le flacon d'huile de bain et alla le poser sur le rebord de la baignoire. Il fit couler un peu d'eau et versa une dose d'huile. Il agita l'eau, puis il passa sa main sur les flancs de la baignoire. Formidable, se dit Fred. Il vida l'eau, se versa une goutte d'huile dans la paume et se frotta les mains avec ravissement.

Tous les jours, Fred vérifiait le niveau du flacon et constatait que Gloria ne s'était pas servie de l'huile parfumée. Elle était comme ça.

Une fois, il lui avait offert du parfum pour son anniversaire et elle ne s'en était jamais mis sous prétexte que ça coûtait trop cher. Le flacon était resté des années sur sa coiffeuse, et elle avait fini par le jeter parce que le parfum avait ranci.

Fred se dit qu'il avait eu tort de n'apporter qu'un seul flacon. Aussi, ce soir-là, il prit un autre itinéraire et s'arrêta à un centre commercial. Dans un drugstore à prix réduits, il acheta un carton de six flacons de la même huile.

— Je suis là ! cria Fred.

Gloria était dans la cuisine, devant son fourneau.

— Qu'est-ce que tu trimbales encore ?

— Le représentant m'a demandé si l'huile de bain t'avait plu, alors j'ai dit que tu en étais enchantée.

— Je m'en sers pas.

— Écoute, il fallait bien que je dise quelque chose. Après tout, c'était un cadeau, pas vrai ? Alors là-dessus il m'en a donné tout un carton. Six bouteilles.

— Une caisse d'huile de bain ?

— Je ne pouvais pas refuser. Après lui avoir dit que tu étais ravie. Alors voilà. Maintenant nous avons toute une caisse d'huile de bain.

— On pourrait la revendre.

— Voyons, Gloria, tu n'y penses pas. C'est un cadeau !

Le lendemain matin, Fred remarqua que le niveau du premier flacon avait baissé. Quelqu'un se servait de l'huile de bain et il savait bien que ce n'était pas lui.

Ainsi, le meurtre était en route. La cote de Gloria sur la mort commençait à baisser.

Le lendemain, Fred passa par le même centre commercial en rentrant chez lui et il acheta un grand carton de sels moussants et un autre de savonnettes à la glycérine, de la même marque que l'huile de bain. Vas-y, mon vieux, pensait-il, il ne s'agit pas de mollir. Fais baisser sa cote. Les risques augmentent de plus en plus. Lave-toi bien, Gloria, mon chou.

L'ordinateur lui avait confié que les accidents étaient plus fréquents lorsqu'on employait des savons à la glycérine et de l'huile de bain. Ça n'avait peut-être pas une importance capitale, mais il ne fallait rien négliger.

Un matin, Fred escamota le tapis de bain et l'emporta dans sa serviette. Gloria en fit tout un drame. Elle savait bien qu'elle ne l'avait pas perdu et elle ne comprenait pas comment ce tapis avait pu disparaître. Fred l'avait jeté dans une poubelle, non loin de son bureau. Il assura à Gloria qu'elle avait dû le ranger ailleurs en lavant le linge. Et il finit par la convaincre. L'ordinateur avait déclaré à Fred que 13,6 % des accidents mortels dans les salles de bains surviennent

lorsqu'il n'y a pas de tapis.

Un jour que Gloria faisait des courses, Fred remplaça l'ampoule de cent watts par une de soixante-quinze watts. Au bout de huit jours, il la changea encore, et en mit une de soixante watts. À présent, la salle de bains était faiblement éclairée et il avait du mal à se raser, mais un mauvais éclairage était souvent responsable d'accidents graves.

Puis l'anniversaire de Gloria arriva et Fred lui offrit un grand miroir qu'il installa sur la face intérieure de la porte de la salle de bains. Il avait appris que plusieurs personnes avaient trouvé la mort dans leur salle de bains parce que «le sujet s'est apparemment penché pour se regarder dans la glace et a glissé». Comme le miroir était derrière la porte, il se trouvait assez loin de la baignoire, de sorte que si jamais Gloria avait envie de se regarder en prenant son bain – encore que Fred se demandait bien pourquoi elle aurait cette idée – elle devrait se pencher. Se pencher des quelques centimètres qui suffiraient à lui faire perdre l'équilibre.

Le miroir occupant tout le battant de la porte, Fred dut déplacer la patère à laquelle Gloria accrochait sa robe de chambre, et il la cloua de l'autre côté. Si elle tendait la main vers le peignoir alors qu'elle était dans l'eau... vlan.

La cote de Gloria baissait sérieusement. Fred découvrit l'arme finale après plusieurs heures de recherches. Il avait remarqué que, dans de nombreux rapports de police, il était question de poignée de sécurité qui s'était détachée du mur. Comme il n'y en avait pas chez lui, Fred n'y avait pas prêté grande attention. Cependant, en étudiant plus attentivement ces rapports, il apprit que la poignée en question n'était pas encastrée dans le mur ; il s'agissait d'une simple barre de porcelaine de fabrication japonaise, que l'on collait au carrelage et qui avait une fâcheuse tendance à se détacher du mur.

Lorsque Fred eut découvert que dans un fort pourcentage d'accidents cette fameuse poignée était en cause, il ne se sentit plus de joie. Il s'agissait d'un article qui recelait un petit défaut de fabrication, peut-être une colle de mauvaise qualité. Ou alors, la poignée était trop longue. Ou trop courte. Ou un peu tordue. Peu important, c'était une arme redoutable, et Fred était sans doute la seule personne au monde à le savoir. Fait numéro un : la poignée de sécurité tenait mal. Fait numéro deux : une personne qui se baigne a tendance à oublier la prudence si elle compte sur la solidité de la poignée.

Le premier grand magasin où se rendit Fred vendait des carreaux de céramique et des robinets mais pas de poignées de sécurité. Le deuxième en vendait mais elles n'étaient pas de la marque voulue. Dans le troisième, il trouva son bonheur. L'objet s'appelait Tient-Bon et, quand Fred se présenta à la caisse pour payer, sa main tremblait. Pendant le trajet, il repassa dans sa tête ce qu'il dirait. Il ne fallait

surtout pas raconter qu'il avait failli glisser. Inutile de lui donner des inquiétudes, ni même de lui faire penser à une glissade possible. Je lui dirai simplement, pensa-t-il, que je n'ai plus vingt ans, que j'ai du mal à m'extirper de la baignoire. Et je dirai ça négligemment, comme si de rien n'était.

Ce qu'il fit.

Fred installa la poignée en suivant à la lettre les instructions de la notice. Puis il rentra dans sa coquille, et attendit l'effet. Tous les matins, il tendait l'oreille, il guettait une chute, un hurlement. Il essayait d'imaginer le bruit que ferait la tête de sa femme en cognant le carrelage. Un jour, il laissa tomber un pamplemousse dans la cuisine et sourit. Ça devait ressembler à ça. Il s'efforça de garder ce bruit à l'oreille pour lui servir de comparaison. Le soir, il baissait le son de la télévision et levait le nez. Est-ce que c'était l'eau qui s'écoulait, ou bien un râle d'agonie ? Il entendait alors grincer la porte de la salle de bains. C'était l'eau. Une semaine se passa ainsi. Puis deux.

Gloria acheta un nouveau tapis de bain et Fred se dit qu'il ne pouvait guère voler celui-là. Quant à la poignée, elle s'accrochait au mur comme un arapède. Fred révisa ses notes. Il questionna de nouveau l'ordinateur. Il faisait tout pour que Gloria ait un accident, mais apparemment, cela ne suffisait pas.

Et puis, il trouva.

IX

Il manquait l'élément catalyseur dans la machination montée par Fred : l'émotion. Fred avait été si occupé à étudier des faits précis qu'il avait négligé un facteur présent dans pratiquement tout accident. La victime était toujours énervée, ou crispée, ou tendue. Naturellement, pensa Fred. On pense à autre chose, à ses soucis, ou bien on est angoissé. Alors on s'appuie trop lourdement sur la poignée de sécurité. Ou encore, on sort trop vite de sa baignoire glissante. Et c'est la catastrophe.

Il savait ce qui lui restait à faire. Ce serait difficile mais nécessaire.

Ce soir-là, il ouvrit sans bruit la porte du garage donnant dans la cuisine, et risqua un coup d'œil. Gloria n'était pas là.

— Gloria, souffla-t-il.

Pas de réponse. Elle ne l'avait pas entendu arriver. Sur la pointe des pieds, il entra dans la cuisine et se posta derrière la porte du couloir. Quand sa femme entrerait, ce qui ne tarderait pas, il resterait caché, derrière elle. Le cœur de Fred battait, il avait la gorge sèche.

Il attendit deux minutes, en changeant une fois de position pour soulager une crampe dans sa jambe droite. Enfin, il entendit le pas de Gloria. Fred se raidit. Elle entra.

— Bonsoir, chérie !

Gloria sursauta violemment. Elle se retourna d'un bloc et aperçut Fred. Pendant une fraction de seconde, il fut pris de panique. Mais en voyant le visage de sa femme changer de couleur, rougir et pâlir, il se ressaisit.

— Qu'est-ce que tu fabriques derrière cette porte ? grinça-t-elle.

— Derrière la porte ?

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Mais rien. Je voulais prendre un verre dans le placard.

— Ne recommence jamais, tu entends ? Jamais !

— Je ne dois pas prendre un verre ?

— N'entre pas furtivement.

— Furtivement ?

Gloria devint blême. Elle pinça les lèvres.

— Fais du bruit quand tu entres dans ma maison, Fred. Je ne supporterai pas que tu te glisses sournoisement dans ma cuisine !

Elle criait, ce qui ne lui arrivait jamais.

— C'est aussi ma cuisine, tu sais, dit Fred, et il se mit à siffloter.

Gloria flanqua bruyamment une casserole sur le fourneau et

alluma le gaz.

— Qu'est-ce qu'on mange ce soir, ma chérie ?

Elle ne répondit pas.

— Chérie ? Qu'est-ce qu'on...

— Du foie, cracha-t-elle entre ses dents serrées, apparemment avec une certaine satisfaction.

En temps ordinaire, Fred aurait battu en retraite. Mais ce soir il était prêt.

— Ah, du foie. Tu sais, je lisais l'autre jour dans le *Reader's Digest* que le foie est excellent pour la virilité. Tu ne trouves pas que c'est intéressant ?

Elle pinça encore les lèvres et un faisceau de rides se creusèrent autour de sa bouche, mais elle ne dit rien.

Ça marche, pensa Fred. Je l'énerve ! Il n'avait encore jamais remarqué qu'elle semblait lui en vouloir quand il était heureux. Et en ce moment, il l'était.

— Dans cet article, reprit Fred, on parlait d'un village, en Sibérie, je crois, où les hommes ne mangent que du foie. Et d'un couple qui avait eu un enfant alors que la femme avait soixante-deux ans. Et l'homme soixante et onze. Tu te rends compte ? Et tout ça, grâce au foie.

— Tu es dégoûtant.

— Dégoûtant ? Mais c'est dans le *Reader's Digest*, ma chérie, assura Fred en s'émerveillant de son aisance à mentir. Il est question également d'une tribu indienne primitive, qui donnait du foie aux guerriers avant une bataille. Du foie de bison, bien sûr, mais je ne pense pas que ça change grand-chose. Ils le mangeaient cru, à ce qu'il paraît. Ils tuaient un bison, ils l'éventraient, ils arrachaient ce bon vieux foie et ils l'avalèrent tel quel. Ils croyaient que ça les rendait très puissants.

— Tais-toi. Je n'ai pas envie d'entendre ça.

— Oh si, rien qu'un truc, chérie. Ils se gavaient de foie le jour de leur mariage, avant la nuit de noces. Les jeunes mariés allaient tuer un bison et ils mangeaient le foie tous les deux. Je ne me rappelle pas le nom de cette tribu.

— Mange. C'est prêt.

— D'accord. J'ai hâte de me remonter.

Gloria le servit en silence. Lui seul.

— Tu ne manges pas, Gloria ?

— Je n'ai pas faim.

— Voyons, mange. Ça te fera du bien. Tu sais que le foie est excellent pour la santé, tu me l'as assez dit. Ta mère en faisait une fois par semaine, non ? Depuis des années que tu me sers du foie, tu m'affirmes que c'est très bon. Et le *Reader's Digest* est d'accord avec

toi.

Fred observait Gloria du coin de l'œil, tout en coupant de grands morceaux de foie qu'il fourrait dans sa bouche. Elle le regardait fixement.

— Mmmm. C'est bon.

— Tu as fini de dire des cochonneries sur ce foie ? glapit-elle, furieuse.

— Je croyais que ça te ferait plaisir d'apprendre tout ça. C'est quand même intéressant. Allez, mange donc.

Elle s'approcha et se pencha sur la table.

— Je ne veux pas de cette saloperie, c'est compris ? lui cracha-t-elle au visage.

Fred la regarda d'un air parfaitement innocent.

— Tu m'as l'air bien nerveuse, ma chérie. Un peu de fatigue, peut-être ? Écoute, tu sais ce que tu vas faire ? Pendant que je finis mon foie, tu vas monter prendre un bon bain chaud. Ça te détendra.

Elle l'examina un instant, puis elle tourna les talons et sortit. Fred lui cria :

— J'ai besoin de lames de rasoir. Je vais faire un saut au drugstore, dès que j'aurai fini mon foie.

Elle était déjà loin. Fred entendit son pas lourd dans l'escalier. Elle était pourtant maigre, mais elle faisait un bruit terrible en marchant. Comme si elle avait des semelles de plomb. Puis la porte de la salle de bains claqua, l'eau gargouilla dans les canalisations. Fred posa son assiette dans l'évier, prit le restant de foie entre le pouce et l'index d'un air dégoûté, et alla le jeter dans la poubelle derrière le garage. Puis il monta en voiture et se rendit au drugstore.

La routine avait ses avantages. En se garant le long du trottoir, Fred savait que Gloria attendait devant sa baignoire, prête à se plonger dans cette eau chaude qui la soulageait de tous ses maux habituels. Mais ce soir, s'y ajoutait la colère. Elle est furieuse, songea Fred, alors elle ne s'allongera pas tranquillement dans son bain. Elle enjambrera brusquement le rebord. Est-ce que son pied fera tomber le savon à la glycérine ? Est-ce que l'huile de bain la fera glisser ? Comme elle est en rogne, peut-être se penchera-t-elle pour se regarder dans la glace et voir si une nouvelle ride s'est creusée sur son visage. Qu'est-ce qui provoquera la catastrophe ?

Fred consulta sa montre. Il était parti depuis dix minutes. Si tout s'était bien passé, Gloria devait se trouver plongée dans l'eau chaude et commencer à se détendre.

C'était le moment.

Fred entra dans la cabine téléphonique du drugstore, glissa un jeton dans la fente et forma rapidement son propre numéro. Puis il ferma les yeux et tenta d'imaginer la salle de bains.

Elle devait être mollement allongée, la tête reposant sur le rebord de la baignoire. Elle me crierait de répondre au téléphone. Puis elle se rappellerait que je suis allé au drugstore et qu'elle doit répondre elle-même. La colère. La rage. Des émotions incontrôlables. Elle frapperait peut-être du pied en se redressant. Pour la dernière fois.

Première sonnerie.

Elle se met à crier. *Fred, le téléphone !*

Deuxième sonnerie.

Elle glapit, à présent. Fred ! *Tu vas répondre, oui ou non ?* Elle se souvient que je suis sorti. Est-ce qu'elle a un geste de colère ? Est-ce qu'elle jure ? La colère. L'huile de bain. Visqueuse, glissante. Brave huile de bain ! Vas-y !

Troisième sonnerie.

Elle ne va pas se regarder dans la glace. Mais il faut qu'elle prenne une serviette. Qu'elle se penche. Vas-y, Gloria, penche-toi. Le savon ? Bien gras, bien huileux, bien glissant. Glisse-toi sous son pied. Rien qu'une fois.

Quatrième sonnerie.

L'appareil se trouve dans le couloir. Combien de pas, depuis la salle de bains ? Quinze ? Vingt ? Et si elle est tombée ? Si elle se traîne vers le téléphone pour appeler au secours ?

Cinquième sonnerie.

Cinq sonneries et pas de réponse ? Le pouls de Fred s'accéléra. Allez, salope, glisse. Glisse.

Sixième sonnerie.

— Allô ? fit Gloria.

Fred soupira. Puis il sourit : il aurait plus de chance la prochaine fois. Car il y aurait une prochaine fois.

— Allô ? répéta-t-elle.

— C'est moi, dit Fred. Je suis au drugstore et je voulais te demander si tu n'avais besoin de rien... Gloria ?... Tu m'entends ?

Elle parla enfin, rageusement, en espaçant les syllabes.

— J'étais dans mon bain.

— Oh, pas possible ? Je suis navré. Alors tu n'as besoin de rien ?... Hein... Bon, à tout de suite.

Fred raccrocha et s'adossa à la paroi vitrée de la cabine. Elle était folle de rage. Hors d'elle, pas de doute. Brusquement, Fred eut peur. Et si elle me tue ? Non. Elle peut souhaiter ma mort. Mais elle ne fera rien. Les désirs ne sont pas des réalités. Sauf pour moi.

Il se frotta les yeux. Elle s'était tirée d'affaire. Il l'avait poussée et elle avait échappé à l'accident mortel. Une bonne chose, tout de même. Il avait craint qu'elle ait un accident bénin, qui la cloue simplement au lit pendant une quinzaine de jours. Ou, pis encore, qu'elle reste infirme. Fred serait alors obligé de la pousser dans une

petite voiture et de la soigner. Cependant, après avoir tout envisagé, il avait décidé que l'enjeu valait la peine de courir des risques. Et si elle passait quinze jours au lit, il considérerait cette période comme des vacances. Si elle restait infirme, il recommencerait à zéro sur les bases d'un nouveau programme fourni à l'ordinateur.

Fred alla acheter ses lames de rasoir, et reconsidéra son plan. Il le trouva fondamentalement excellent. Bon, cette fois-ci, elle n'avait pas glissé. Mais une autre fois...

Il n'était pas très pressé de rentrer. Il savait qu'il aurait à s'excuser et cette perspective ne lui souriait guère. Mais il fallait garder Gloria de tout soupçon. Il reprit sa voiture, en se demandant si elle l'attendrait dans la cuisine.

Elle n'y était pas.

— Je suis là ! cria-t-il.

Pas de réponse. Elle est vraiment furax, pensa-t-il. Il gagna le pied de l'escalier :

— Je suis là, Gloria !

Le silence. Soudain, le cœur de Fred se mit à battre follement. Il s'engagea dans l'escalier, en se contraignant à ne pas grimper quatre à quatre. Du calme. Il devait rester calme. Il arriva devant la porte de la salle de bains. Tendit l'oreille. Rien.

— Gloria ? Je suis là, Gloria.

Il frappa. Il frappa plus fort. Tout son corps était tendu. Il tambourina du poing.

— Gloria !

Il tourna la poignée. La porte était fermée au verrou. Alors il pesa de tout son poids sur le battant. Le verrou sauta.

Elle était pliée en deux, la tête dans la baignoire, une jambe en l'air, une de ses mains crispée sur la poignée de sécurité arrachée du mur. L'eau du bain se teintait de rose.

Il la contempla avec stupéfaction.

— Je suis là, répéta-t-il machinalement.

Puis il s'approcha de la baignoire et, de l'index, il appuya sur la tête qui plongeait et rebondit comme une pomme. Il se retourna vivement, comme s'il craignait que quelqu'un surprenne le sourire qu'il ne pouvait réprimer.

Il saisit une poignée de cheveux et souleva la tête. Il tourna le visage vers lui et les yeux grands ouverts le regardèrent fixement, sans le voir. Du sang coulait d'une blessure en forme de triangle, sur la tempe. Il lâcha les cheveux et la tête retomba dans l'eau. Il contempla le reste du corps, en se demandant ce que sa femme penserait si elle savait que ce corps qu'elle cachait toujours si bien allait bientôt être exposé à la vue d'un groupe de policiers. Soudain, il sentit ses jambes flageoler. Il s'assit sur le siège des W.-C.

— Je crois bien que te voilà morte, ma salope, dit-il à voix haute.

Gloria ne bougeait pas. Et son sang rougissait de plus en plus l'eau du bain. Combien de temps peut-on retenir sa respiration ? Sûrement pas aussi longtemps. Et elle a la figure plongée dans l'eau. Elle est morte. Pas de doute. Elle est morte. C'est fini.

Cependant, Fred avait besoin d'une preuve supplémentaire. Il tendit une main, gauchement, et lui toucha la plante du pied. Il la gratta légèrement... elle était là sous son nez, au bout de la jambe dressée. Il fit courir deux doigts, puis tous les cinq.

— Guili guili, fit-il.

La seule réaction de Gloria fut de saigner encore un peu. Fred laissa retomber sa main. Je me demande ce que fait Nancy en ce moment, songea-t-il. Je pourrais peut-être lui téléphoner ? Non, ça ferait sans doute mauvais effet. Mais elle pourrait passer la nuit avec moi, me réconforter, comme elle s'y entend si bien. Non. Il y avait des dispositions à prendre.

— Au secours ! se mit à hurler Fred. Au secours ! Ma femme est morte !... et c'est pas trop tôt, ajouta-t-il tout bas.

Il sortit de la salle de bains, dévala l'escalier, se précipita dans la cuisine, sans cesser de crier :

— Au secours ! À l'aide ! Ma femme a eu un accident !... Il est arrivé malheur à ma femme ! glapit-il en ouvrant la porte de la cuisine. (Puis il la referma et murmura :) Youpi.

Il alla enfin au téléphone et appela la police.

— Vite ! Ma femme ! Venez vite ! Elle a eu un accident !

Une heure plus tard, tout était fini. La police était arrivée rapidement. Fred conduisit les agents à la salle de bains, mais cette fois, il n'avait plus envie de voir sa femme, morte ou vive. Un des agents entra. Il ressortit presque aussitôt. Il y avait assez longtemps qu'il était dans la police pour savoir reconnaître un cadavre quand il en voyait un. Il regarda son collègue en secouant la tête et retourna à l'intérieur. Avec sollicitude, le collègue prit Fred par le bras, l'aida à descendre l'escalier et le conduisit dans le living-room. Fred lui raconta tout. Qu'il était allé au drugstore, qu'il avait téléphoné pour savoir si sa femme n'avait besoin de rien. Puis il était rentré et avait appelé sa femme, n'avait pas obtenu de réponse, était monté... et l'avait trouvée comme ça.

Le premier agent descendit au milieu du récit de Fred et appela une ambulance par téléphone. Il questionna Fred à propos de la porte

et Fred lui expliqua comment et pourquoi il l'avait enfoncée. L'ambulance arriva sur ces entrefaites. Fred ne dit rien quand les infirmiers descendirent le cadavre de Gloria sur un brancard.

Les policiers partirent peu après, en lui demandant s'il n'avait besoin de rien. Fred secoua la tête et les remercia.

— Pauvre petit vieux, fit l'un des flics à son collègue en franchissant le seuil.

Cependant, Fred avait fort à faire. Tout d'abord, il coupa en petits morceaux le foie que Gloria n'avait pas mangé. Il en jeta quelques-uns par terre, les écrasa avec son talon, de toutes ses forces. Il aurait voulu le faire disparaître dans le linoléum. Adieu foie, adieu pour toujours. Enfin, il rassembla tous les morceaux, les fourra dans un sac en plastique avec la poêle dont se servait toujours Gloria et alla jeter le tout à la poubelle. Il enfonça même le sac avec le pied, au plus profond des ordures. Puis il remplaça le couvercle avec soin.

Le foie était enterré.

Quoi encore ? Son sang. Fred prit une boîte d'Ajux sous l'évier et monta à la salle de bains. Il y avait quelques éclaboussures d'eau rougie, mais pas trop. Il frotta la baignoire et le carrelage jusqu'à ce que tout soit bien propre. Il regarda la boîte d'Ajux avec satisfaction. Un bon produit, l'Ajux. Il se promit de n'en jamais employer d'autre.

La robe de chambre de Gloria était accrochée à la patère. Il la rangea dans la penderie, et y mit aussi ses pantoufles. Et il fourra sa chemise de nuit dans un tiroir de la commode.

Il plaça les deux oreillers l'un sur l'autre, au milieu du lit. Son lit. Cela fait, il prit sur la commode un petit plateau d'ivoire rempli d'épingles à cheveux et le glissa dans le tiroir. La brosse et la glace à main allèrent échouer sur l'étagère de la penderie.

Il regarda autour de lui. Plus la moindre trace. Alors, Fred sourit. Plus la moindre trace, et en... (il consulta sa montre) deux heures. Pas plus de deux heures. Oui, deux heures avaient suffi pour faire disparaître cette garce.

Fred ouvrit la boîte en fer étiquetée « Papiers importants ». La police d'assurance de sa femme s'y trouvait, sous un tas d'autres documents. Il la relut, bien qu'il sût très bien ce qu'elle contenait. Il était chef de service dans une compagnie d'assurances, après tout. Dix mille dollars. Non seulement, Fred s'était bien marré, mais en plus, il serait payé. Il y aurait les frais d'enterrement, bien sûr. Malgré tout, il resterait quand même un bon petit magot. De quoi s'offrir un voyage, peut-être.

Il remit la police sous les autres papiers, et le coffret dans le placard.

XI

Les jours qui suivirent furent pénibles pour Fred : il avait beaucoup de mal à dissimuler sa joie. Il y eut bien entendu une enquête, mais qui se réduisit à une simple formalité. La mort accidentelle ne faisait de doute pour personne. L'agent qui avait répondu à l'appel de Fred expliqua comment la porte avait été enfoncée, et le juge d'instruction se montra très compatissant.

Le lendemain, Fred résilia son bail, fit cadeau de ses meubles à l'Armée du Salut, et loua un petit appartement meublé en ville, à dix minutes de son bureau. C'était loin d'être luxueux, mais les pièces étaient claires, aérées, et pour Fred, tout valait mieux que la maison où il avait vécu si longtemps. Il ne comprenait pas comment il avait pu supporter cette existence pendant des années. Le samedi matin, il s'installa enfin chez lui. Il lui restait six mille deux cents dollars des dix mille de l'assurance-vie de sa femme.

Naturellement, au bureau, tout le monde lui présenta les condoléances de rigueur. Fred les accepta comme il convient, mais au bout de deux jours il en eut vraiment assez. Il se mit à répondre avec nonchalance aux témoignages de sympathie, pour en finir une bonne fois. Ses collègues se méprirent, et cette nouvelle attitude lui valut une réputation d'homme courageux, qui ne se laisse jamais abattre et sur qui l'on pouvait certainement compter en cas de malheur.

Miss Howell était particulièrement prévenante et l'entourait des soins les plus doux. L'idée vint à Fred d'en profiter mais il chassa vite cette pensée. Il aurait tout le temps de se consacrer à Miss Howell plus tard. Elle comprendrait certainement assez mal qu'il lui fît des avances alors que sa femme venait à peine de mourir. Alors Fred souriait bravement. Deux ou trois fois, il prit la main de Miss Howell entre les siennes, et murmura d'humbles remerciements.

— Vous êtes pour moi un grand réconfort, Nancy, dit un jour Fred en la prenant par la taille. Un immense réconfort.

Un petit pincement. Une caresse. La main baladeuse. Une caresse.

Elle caressa sa main. Il caressa la sienne. Et ainsi de suite. Et merde, pensa Fred.

— Vous savez, Nancy, le chagrin est une chose étrange. Au début, on a envie de mourir aussi. Et puis, soudain, on sent monter en soi le désir de vivre. De vivre, Nancy.

— Oui, Fred.

Petite caresse et re-caresse.

— Et maintenant, plus que tout au monde, j'ai envie de vivre. Pouvez-vous m'aider ?

Ils passèrent la nuit ensemble dans le nouvel appartement de Fred. Et ils reconnurent tous deux que la vie avait du bon.

Fred était enfin libre. Il savourait cette liberté toute neuve, il s'y vautrait. Il allait au cinéma, il mangeait ce qu'il voulait, il buvait du vin et de la bière, parfois même les deux au même repas. Il ne prenait plus de petit déjeuner, il se promenait tout nu dans son appartement, avec ou sans Nancy. Il acheta une lampe à bronzer et le dernier numéro de *Play boy*. En un mot, Fred se mit à mener une joyeuse vie de garçon.

XII

Grâce à son profond bonheur, tout neuf (Fred eut du mal à conserver une mine grave pendant les premières semaines de son deuil), il se fit des amis. Pour lui, c'était tout nouveau. Un ami, aux yeux de Fred, c'était un camarade d'enfance, un copain avec qui on jouait quand on avait dix ans. Mais à présent, il s'étonnait de pouvoir bavarder avec quelqu'un, et d'apprécier ces moments-là. Un des employés de son service, un nommé West, était tout à fait charmant, amical et jovial. Dans sa jeunesse, West avait été représentant, il avait beaucoup voyagé pour placer les polices de Great Plains, et il savait des tas de choses. Il connaissait surtout les femmes. Depuis cinq ans, West avait abandonné les voyages pour un travail de bureau, son état de santé ne lui permettant plus de prendre la route.

Fred se lia avec lui. Il écouta avec délices le récit des conquêtes féminines de West. Il rit à ses plaisanteries, souvent lourdes. West trouvait Fred un tantinet bizarre, mais il l'attribuait au mal qu'avait Fred à se remettre de la mort de sa femme.

Un soir, à la fermeture des bureaux, Fred céda à une impulsion et invita West à dîner. West accepta sans la moindre hésitation et ils se rendirent tous deux au restaurant.

— Vous feriez bien d'avertir votre femme, dit Fred. Elle risque de s'inquiéter.

— Non, répliqua simplement West.

Fred fut éberlué.

— Ça lui est égal, à votre femme, si vous ne rentrez pas dîner ?

— Bien sûr que non. Du moins, ça l'ennuie d'avoir des restes. Mais ça ne change rien à sa vie. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Non, avoua Fred.

— Je ne rentre pas dîner. Ou j'arrive en retard. Ou bien je rentre à l'heure. Ça ne change rien, ça n'a pas d'importance. Elle est là, quoi qu'il arrive. C'est toujours pareil.

— Elle ne se fâche pas ?

— Qu'elle se fâche ou non, ça ne change rien. Tout est toujours pareil, Fred. Toujours pareil.

— Vous... vous ne vous entendez pas avec elle ?

— Voyons, Fred, est-ce que Sadate s'entend avec Israël ?

Fred se frotta le menton. Ça le choquait d'apprendre qu'il n'avait pas été le seul à souffrir d'un mariage raté.

— Pourquoi ne... ne pas vous débarrasser d'elle ?

Fred réprima un sursaut. Qu'est-ce qu'il racontait ? Mais West n'avait pas tiqué.

— Moi ? Divorcer ? Bon Dieu, Fred, c'est impossible. D'abord, je n'ai pas de motifs. On ne peut pas se débarrasser de sa femme sous prétexte qu'elle est assommante. Et deuxièmement, avec ce que je gagne, je n'en ai pas les moyens.

— Oui, bien sûr, murmura Fred en souriant.

Et il se promit de surveiller plus attentivement ses paroles, à l'avenir.

— Écoutez, Fred, entre nous, je rigole bien, dit West en clignant de l'œil. Alors pourquoi chercher midi à quatorze heures ?

— Est-ce qu'elle se doute... ?

— Mon vieux, elle ne s'occupe que de deux choses : son ménage et la cuisine. C'est la seule personne de ma connaissance qui se soucie vraiment que les chemises de son mari soient plus blanches que celles du voisin.

— Ce n'est quand même pas trop grave, ça.

— Ce ne serait pas grave si elle faisait tout ça pour moi, si vous voyez ce que je veux dire. Mais c'est uniquement pour que personne ne puisse venir lui dire que les chemises de son mari ne sont pas du blanc le plus blanc.

Le garçon vint leur présenter le menu. Fred et West commandèrent d'abord à boire, une bière pour West, un Bloody Mary pour Fred.

— Il y a longtemps que vous êtes marié ?

— Seize ans.

— Pas d'enfants ?

— Non.

Les consommations arrivèrent. Fred leva son verre.

— À la vôtre.

— Voyez-vous, reprit West, nous appartenons à deux mondes différents, ma femme et moi. Le mien est humain. C'est tout.

À mesure que leur amitié se développait, Fred se mit peu à peu à détester Mme West. Il était toujours incapable de haïr une femme, et cela le troublait. Mais il détestait franchement Mme West, et ce qu'elle faisait subir à son ami.

Fred n'avait d'ailleurs qu'une idée très confuse de ce qu'elle lui faisait. Mme West lui semblait très différente de Gloria. Il y réfléchit longuement et finit par conclure que les femmes n'avaient pas forcément besoin de ressembler à Gloria pour être odieuses.

Fred et West scellèrent leur amitié le plus traditionnellement du monde, en se soûlant ensemble. On préparait le bilan, et West, Fred et Miss Howell devaient faire des heures supplémentaires.

Le dernier jour, Fred avait projeté de passer la soirée avec Miss

Howell, mais West s'attarda pour les aider. La présence de West contraignit Fred à continuer à travailler. Finalement, il en eut quand même assez.

— Ça va pour aujourd'hui, dit-il. Je suis vanné.

— Il reste deux dossiers à revoir, observa Miss Howell.

— Demain, il fera jour. En attendant, le moins que je puisse faire est de vous inviter à dîner tous les deux.

— Ce n'est pas la peine, monsieur Benson, protesta Miss Howell. Mais j'avoue que je prendrais volontiers un café.

— Pas de café, déclara Fred. J'ai dit un dîner, et j'entends que nous dînions bien.

— D'ac, Fred ! s'exclama West. Nous vous prenons au mot. Mais je vous préviens, j'ai des goûts de luxe.

— Moi aussi, pépia Miss Howell.

— C'est moi qui régale, assura généreusement Fred.

Et ils partirent en éteignant toutes les lumières.

Ils allèrent aux Trois Chênes, un restaurant sombre et prétentieux réputé pour ses grillades et son homard. West se révéla un convive remarquable et, aux autres tables, toutes les têtes se tournaient en entendant les rires du trio.

Ils mangèrent et burent plus que de raison. Pendant le repas, Miss Howell et Fred se firent du genou. La main de Fred glissait négligemment vers celle de Nancy, ils se regardaient dans les yeux, et Fred s'efforçait de prendre un air gamin.

Après le repas, West tint à leur offrir un verre, et commanda trois whiskies.

— Oh là là, je ne pourrai jamais, protesta Miss Howell.

Mais West insista et commanda ensuite une deuxième tournée. Fred se sentait un peu parti. Il savait qu'il avait tort de boire autant, surtout si Miss Howell devait venir partager son lit. Il allait suggérer le départ quand, soudain, West poussa un gémissement. Son visage avait pris la teinte verdâtre d'une huître.

— West, dit Fred. Qu'est-ce qui vous arrive ?

— J'ai dû manger quelque chose qui ne passe pas. Je ne me sens pas bien du tout. Il faut que je rentre.

— Je vais vous raccompagner chez vous. Miss Howell pourra nous suivre.

— Ce n'est pas la peine. Ça va aller.

— Mais si. Venez.

Fred soutint West jusqu'à sa voiture et le fit asseoir sur le siège avant.

— Nancy, prenez ma voiture et suivez-nous.

— Oh, Fred, vous croyez qu'il va aller ? Il a une mine épouvantable.

Fred n'était pas complètement dégrisé. Il la pinça sournement.

— Je crois qu'il est soûl, rien de plus, chuchota-t-il.

Ils pouffèrent tous les deux.

Fred prit le volant et West lui indiqua le chemin. Ils arrivèrent dans un quartier résidentiel assez élégant. Les maisons étaient un peu trop rapprochées mais possédaient toutes un petit jardin. Les rues étaient bordées de grands arbres. La maison de West était un bungalow de style 1930 doté d'une véranda sur toute la longueur de la façade. Une faible ampoule était allumée. Fred se demanda s'il devait entrer et faire la connaissance de Mme West, mais il ne s'interrogea pas longtemps, car au moment où il s'engageait dans l'allée, la porte de service s'ouvrit et une femme apparut.

— Verna ! lança West.

— Oui. Je suis là. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Fred ne s'attendait pas du tout à cette Verna-là. D'après la description de West, il avait imaginé une autre Gloria. Mais Verna était toute rose et potelée, aimable, souriante.

— Bonsoir, dit Fred. Je suis Fred Benson et je crains bien d'être le seul responsable. Mon ami West est un peu dérangé.

— J'ai mangé quelque chose qui n'est pas passé, marmonna West.

— Oh mon Dieu, s'écria Verna. Attendez, je vais vous aider. J'ai beaucoup entendu parler de vous, monsieur Benson.

— Nous avons travaillé très tard, et nous avons dîné au restaurant.

— Je vais vous faire du café, déclara Verna en soutenant son mari par la taille pour l'aider à gravir les marches de la véranda.

— Non, dit Fred, je vous remercie, mais on m'attend. Voulez-vous que je vous aide à le mettre au lit ?

— Oh non, ce n'est pas la peine. Je me débrouillerai très bien. C'est certainement une chose qu'il aura mangé.

— Eh bien, il ne me reste qu'à vous dire bonsoir, et encore toutes mes excuses. J'espère que ça ira mieux demain, West. Nous sommes vendredi, vous aurez tout le week-end pour récupérer.

— Ne vous en faites pas, Fred. Et merci pour le dîner.

West disparut dans la maison. Fred tourna les talons et alla rejoindre Miss Howell qui s'était garée au coin de la rue.

La femme de West déroutait un peu Fred. Elle paraissait charmante, mais on ne peut pas juger les gens à la première entrevue. Pauvre West. Il était si pâle.

— Comment va-t-il ? demanda Miss Howell en se glissant sur le siège pour laisser le volant à Fred.

— Ma foi, il est chez lui et je suppose que sa femme peut s'occuper de lui. Une bonne nuit de sommeil va sans doute le remettre d'aplomb.

— Oui.

— Et il a deux jours pour récupérer. Ça ira.

— C'est vrai, nous avons tout le week-end devant nous.

Elle posa sa tête sur l'épaule de Fred.

— Allons chercher ta voiture, dit Fred. Tu pourras me suivre jusque chez moi. Comme tu dis, nous avons le week-end devant nous.

Quand ils arrivèrent chez lui, Fred découvrit qu'il n'avait pas encore la désinvolture d'un don Juan, qu'il n'était pas tout à fait mûr pour tirer un coup sans préliminaires. Il avait besoin de faire sa cour à Miss Howell, ne fût-ce que quelques minutes.

— Un verre ? proposa-t-il.

— Tout petit.

Fred versa deux doigts de bourbon dans deux verres jet lui en offrit un.

— À nous, dit-il en trinquant. Et au week-end.

Elle sourit, but une gorgée, puis elle commença à se déshabiller.

— Viens, Fred, murmura-t-elle.

Ils restèrent au lit jusqu'à trois heures de l'après-midi, mis à part deux ou trois incursions dans la cuisine et la salle de bains. À midi, Fred était d'ailleurs si épuisé qu'il se sentait incapable de se lever. À trois heures, elle alla prendre un long bain. Puis Fred prit une douche et ils s'habillèrent. Mais il était déjà quatre heures et demie.

— Je ne sais pas si nous trouverons un restaurant ouvert à cette heure-ci, dit Fred. Qu'est-ce que tu as envie de manger ?

— Et si on se faisait livrer quelque chose par un traiteur ? Ça ne serait pas plus simple ?

Fred téléphona et commanda un poulet rôti et divers amuse-gueules. Il ouvrit deux boîtes de bière et se déshabilla. En attendant le livreur, ils regardèrent un match de hockey à la télévision, allongés tout nus sur le canapé. Quand la sonnette retentit, Fred enfila son pantalon et alla ouvrir. Ils dévorèrent le poulet à belles dents et ce repas parut donner à Fred son second souffle.

Le dimanche matin, Fred trouva son troisième souffle, mais à midi il était lessivé. Il était heureux, tout de même. Miss Howell s'habilla et le quitta, après lui avoir adressé un dernier signe de la main du seuil de la porte. Fred s'endormit aussitôt. Pendant ce week-end il avait singulièrement amélioré ses performances. Oui. Il avait battu tous ses records.

XIII

Le lundi matin, Fred se fit un devoir d'aller prendre des nouvelles de West. Il le trouva à son bureau, le visage congestionné et les yeux soulignés de valises gonflées comme des outres.

— Vous avez une gueule épouvantable, ne put-il s'empêcher de dire.

— Ça doit être le steak, marmonna West. Il est passé du mauvais côté.

— Il y a deux jours de ça. Vous savez, vous feriez mieux de rentrer chez vous et de vous coucher.

— Mais non, ça va aller.

— Rentrez chez vous, je vous dis.

— Écoutez, j'aime autant pas. Ma femme. Elle fait des tas d'histoires quand j'ai la moindre indisposition. Je vous assure, je préfère rester ici. Ce sera plus facile de récupérer.

— Il me semble qu'à votre place, j'aimerais qu'on s'occupe de moi.

— S'occuper des gens, c'est une chose, les étouffer, c'en est une autre, Fred. Je suis peut-être malade, mais pas à crever.

— C'est si moche que ça ?

— Oui.

— Bon, alors enfermez-vous dans votre bureau, décrochez le téléphone et faites un petit somme.

— Bon. Si vous croyez que je peux.

— Mais enfin, bon Dieu, bien sûr que vous le pouvez ! Voyons, soyez raisonnable.

— Merci. Et merci encore pour l'autre soir. C'était un dîner épatant. Miss Howell est rentrée chez elle sans encombre, j'espère ?

— Certainement, certainement. Et maintenant, mon vieux, allongez-vous sur ce canapé. Fred sortit et referma la porte sans bruit. À son avis, il ne s'agissait pas d'une gueule de bois. Et ce n'était pas le steak non plus. Est-ce que cette femme, l'épouse de West, sa compagne, le déprimait vraiment à ce point ? C'était quand même inouï, qu'un homme ne puisse pas être malade chez lui. C'était quelque chose ! Et puis, il se rappela Gloria et toutes les journées qu'il avait passées au bureau avec une fièvre de cheval, plutôt que de rester avec elle à la maison. Il savait très bien ce que ressentait West.

Fred avait du mal à imaginer que Verna était une autre Gloria, mais après tout, que savait-il d'elle ? Rien, sinon que, physiquement, elles étaient très différentes. Mais les assassins ne sortent pas tous du

même moule. Et il était parfaitement évident que Verna tuait West à petit feu. Ça n'était pas juste.

Fred se mit alors à réfléchir sérieusement. Avait-il le droit de se mêler de ça ? Était-il capable d'organiser un autre accident, est-ce que sa conscience le lui permettrait ? Tous les matins, Fred passait voir West. Et, apparemment, West allait de mal en pis.

Le troisième jour, il téléphona à Verna.

— Allô ? fit-elle.

— Fred Benson à l'appareil. Madame West ?

— Oui. Bonjour, monsieur Benson. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Eh bien... Votre mari n'a pas l'air en forme et je n'arrive pas à le convaincre de rester se reposer chez lui.

— Je sais, murmura-t-elle.

— Je crains qu'il ne réussisse pas à récupérer convenablement au bureau et j'ai pensé que je pourrais faire quelque chose. Je sais que cela ne me regarde pas, mais West est un de mes employés et un ami, et ça me fait mal au cœur de le voir dans cet état.

— Vous êtes très gentil, monsieur Benson. Et je vais vous parler franchement. Henry, mon mari, n'a pas envie de rester chez nous. Il prétend que je fais des tas d'histoires et que je m'occupe trop de lui. Mais je ne cherche qu'à l'aider, à le soigner. Je vous assure, je ne sais plus quoi faire. Vous ne pourriez pas lui parler ?

— Certainement. Nous verrons ce que nous pouvons faire.

— Oh merci. Et merci de m'avoir prévenue.

— Je vous en prie. Au revoir, madame.

— Au revoir.

Fred resta un moment les yeux fixés sur son téléphone. Étouffement. West s'était plaint qu'elle l'étouffait. Soudain, la solution lui parut relativement simple : c'était West ou elle.

Fred appela son ami par l'interphone.

— Ça va, West ? Comment vous sentez-vous ?

— Pas mal.

— Si vous montiez à mon bureau prendre les clefs de mon appartement ? Vous pourriez aller vous y reposer. Il n'y a personne de toute la journée... West ? Vous m'entendez ?

— Oui. Je peux vraiment ?

— Mais bien sûr.

— Merci. J'accepte avec joie.

West passa donc la journée chez Fred et, quand il revint rapporter les clefs au bureau à cinq heures, il paraissait reposé.

Ce soir-là, en rentrant chez lui, Fred s'arrêta dans un drugstore et acheta un nouveau cahier. Sur la première page, il inscrivit les initiales V.W. Verna West.

Il essaya de se rappeler ses conversations avec son ami, pour y

puiser certains détails susceptibles de l'aider à se faire une idée générale pour le cahier «V.W. ». Mais en vain. Il savait d'expérience qu'il avait besoin de faits précis. Il lui fallait connaître le mode de vie de Verna, son emploi du temps quotidien pour établir un schéma valable. À ce stade, le contact personnel et l'observation directe étaient absolument indispensables.

Il se sentait excité, presque passionné par son projet. Il s'émerveillait des progrès de sa nouvelle existence, de la stimulation que lui apportait son travail. Et les joies éblouissantes qui meublaient ses heures de loisir dépassaient ses rêves les plus fous. Il se sentait rajeuni, et paraissait même plus jeune. Est-ce que sa vie nouvelle avait un pouvoir rajeunissant ? Une ride n'avait-elle pas disparu ? Il avait déjà constaté, en serrant la ceinture de son pantalon, qu'il perdait du ventre. Il imagina de fonder une maison de santé où les messieurs d'un certain âge suivraient des cures de jouvence, perdraient leur brioche sans avoir à faire de gymnastique. Un simple week-end au lit avec Miss Howell suffirait. La Cure de Jouvence de Miss Howell ! Quelle excellente affaire !

Avant tout, il se promit de rétablir la santé de West. Il ouvrirait à son ami les portes d'un nouvel avenir. Mais comme toujours, il y avait un obstacle. Une femme, l'éternelle épouse. Éliminer le négatif, affirmer le positif, voilà ce qu'il faut, Miss Howell. Et c'était ce qu'il allait faire pour West, par solidarité masculine. Si seulement il pouvait parler à quelqu'un de sa générosité, de son habileté. Il mourait d'envie de se vanter de sa première réussite et de son nouveau projet. Peut-être, quelques mois après la mort inévitable de Verna, aborderait-il le sujet.

Il dirait, au hasard d'une conversation et sans avoir l'air d'y toucher, que des accidents arrivent, surtout quand on les aide. Alors, West lui arracherait la vérité ; il le remercierait chaleureusement et ils pourraient rire tous les deux de cette histoire en buvant un bon cognac. Mais ça, c'était l'avenir. Il fallait d'abord s'occuper du présent.

XIV

Fred n'eut aucun mal à se faire inviter chez les West. Il retéléphona à Mme West pour lui demander des nouvelles de son mari, en laissant entendre discrètement qu'il aimerait faire plus ample connaissance avec elle. Sans hésiter, elle l'invita à dîner pour le vendredi suivant.

En se rendant chez les West, Fred s'arrêta en chemin pour acheter une bouteille de chianti. Les publicités lui avaient assuré que c'était un vin qui faisait toujours plaisir.

Il reconnut tout de suite la maison, se gara devant et gravit les marches de la véranda. La sonnette paraissait rouillée mais Fred pressa quand même le bouton. Comme il n'entendait aucun son, il frappa à la porte. Aussitôt, West vint lui ouvrir.

— Ah, Fred, entrez donc. Je suis ravi de vous voir.

La maison était avenante, visiblement très bien tenue. Deux petites bibliothèques bourrées de livres jaunis encadraient la porte du living-room.

— Verna ! appela West.

Fred se sentit tout excité. Il allait se trouver devant sa seconde victime. Victime ? Non, ce mot ne lui plaisait pas. Cliente ? Encore moins. Sujet ? Oui. C'était mieux. Il attendit donc son deuxième sujet et dut se retenir de se frotter les mains.

Elle entra, en essuyant les siennes sur son tablier.

— Je suis si heureuse de vous revoir, dit-elle.

— Moi de même. Tenez, dit Fred, je vous ai apporté du vin.

— Il ne fallait pas, voyons ! C'est trop gentil. Quelle jolie bouteille ! Je vais la mettre au frais. Et maintenant, entrez dans ma maison.

Ma maison, songea Fred. Possessive.

— C'est charmant, chez vous, dit-il.

— Venez vous asseoir, l'invita Verna. Tenez, sur ce fauteuil.

Elle désignait un siège, un peu avachi mais manifestement confortable. Fred s'y laissa choir, et regarda autour de lui. Il lui fallait des faits. Tout savoir.

— Je parie que c'est le premier repas préparé à la maison que vous prenez depuis longtemps, dit Verna.

— Oui, en effet.

Et Dieu soit loué, songea Fred.

— J'espère que vous aimez le poulet rôti.

— C'est un de mes plats préférés, assura Fred. D'ailleurs, je suis certain que tout ce que vous faites est excellent. Vous cuisinez tous les jours ?

— Oh oui. Bien sûr. Je prépare toujours trois repas. Même le déjeuner, pour moi toute seule. Et j'adore servir un solide petit déjeuner.

— Tu as même tendance à exagérer, intervint West. Vous devriez voir ses petits déjeuners, Fred. C'est ridicule !

— Mais non, protesta-t-elle. J'aime bien voir une table bien garnie au petit déjeuner. Surtout le dimanche matin, quand on a tout le temps de le savourer.

— Des flocons d'avoine, des trucs comme ça, dit Fred.

— Des flocons d'avoine ? Grands dieux, non ! Enfin, ça n'est pas mauvais, mais à condition d'être convenablement préparé. Non. Je fais plutôt des œufs brouillés au jambon, des petites saucisses grillées, des galettes chaudes, des crêpes au miel.

— Tout ça à la fois ?

— Tout ça, confirma West. Vous vous rendez compte ?

La soirée passa trop vite au gré de Fred. Le repas fut délicieux et le chianti eut beaucoup de succès. Verna et Fred bavardèrent durant tout le dîner. Ensuite, Fred proposa d'aider à la vaisselle, mais Verna refusa.

Fred et West regagnèrent donc le living-room et devisèrent agréablement. Fred remarqua que West semblait fatigué. Il savait qu'il devrait maintenant s'excuser et partir, mais il avait besoin de plus amples renseignements. Lorsque Verna eut rangé sa vaisselle, elle vint les rejoindre et reprit sa conversation avec Fred. West paraissait en être exclu. Comme si elle savait que Fred cherchait à la cuisiner, elle raconta sa vie sans se faire prier.

Ce fut West qui mit fin à la soirée en annonçant qu'il devait se coucher. Fred en fut un instant contrarié, mais il s'excusa d'être resté si longtemps et partit après avoir chaudement félicité Verna. On attrape plus facilement les mouches avec du miel qu'avec du vinaigre, se dit-il.

Une fois chez lui, il posa son cahier sur sa table et prit son stylo. Les souvenirs de la soirée se bousculaient dans sa tête. Il inscrivit un mot : « Charmante. » Il en fut le premier étonné et commença à le barrer, puis se ravisa. Le fait d'être charmante n'excluait pas forcément la nécessité de votre disparition, pas vrai ? Mais était-ce bien certain ? Il se coucha et s'endormit en se posant la question.

Revoir les West ne fut pas compliqué. Fred les remercia de leur dîner en les invitant au restaurant. Et il passa encore une excellente soirée. Il découvrit que Verna lui plaisait. Et plus tard, devant son cahier, il se dit qu'une sortie au restaurant ne prouvait rien et ne

servait à rien, puisque Verna n'était pas sur son propre terrain. Fred savait que c'était chez elle qu'elle devait être le plus redoutable. West le lui avait bien laissé entendre. Il referma donc son cahier et n'écrivit rien ce soir-là. Ses notes se réduisaient donc à un seul mot. « Charmante. »

Fred s'arrangea pour se faire de nouveau inviter, et ses visites devinrent régulières. Désormais, il allait dîner chez les West une fois par semaine, et West ne se gênait plus, laissant Fred et Verna bavarder pendant qu'il regardait la télévision, ou montait se coucher tout de suite après le dîner. Fred parlait de toutes sortes de choses avec Verna, qui l'écoutait avec une attention souriante. Elle l'encouragea à parler de son travail et il finit par évoquer devant elle les événements de la semaine et même par lui demander des conseils sur sa carrière.

Il avait oublié le cahier au fond d'un tiroir et ne songeait presque plus au meurtre. Et quand il y pensait, il se disait qu'il n'était pas prêt, qu'il avait besoin d'autres renseignements. Chaque sujet se comportait forcément de façon différente, et mieux il connaîtrait Verna et ses habitudes, plus il lui serait facile de l'éliminer, le moment venu.

Un soir, cédant à une impulsion, il se rendit chez les West et frappa à la porte. Ce fut Verna qui lui ouvrit.

— Fred ! Quelle bonne surprise !

— J'étais dans le quartier, alors je suis passé, dit-il en souriant. West est là ?

— Non. Non, il est allé à une réunion de sa loge maçonnique.

— Ah, je suis navré. J'aurais dû téléphoner.

— Ne restez pas là, Fred. Entrez donc un moment.

Fred hésita un court instant, puis hocha la tête.

— Merci. Mais je ne vous dérangerai pas longtemps.

— Vous prendrez bien un café ?

— Avec plaisir, Verna.

— Je vais en faire.

— Non, ne vous donnez pas cette peine.

— J'ai horreur du café réchauffé. Et je n'en ai que pour une minute.

— Je vais venir avec vous, dit-il, et il la suivit dans la cuisine.

— Vous semblez fatigué, ce soir, Fred.

— C'est vrai, je le suis.

Fred ne mentait pas. Il avait passé ses deux heures de déjeuner avec Miss Howell au Cornhusker Hôtel. Et puis, dans l'après-midi, elle avait fermé à clef la porte du bureau de Fred et ils s'étaient payé une pause-café. Cet incident avait contrarié Fred. C'était lui le patron, quand même. C'était à lui de fermer la porte. Enfin, à cheval donné...

— On vous fait trop travailler, sans doute, dit Verna tandis que l'arôme du café se répandait dans la pièce.

— Que voulez-vous. C'est la vie.

— Il ne faut pas vous laisser faire, vous savez.

— On n'a pas toujours le choix, Verna.

Fred se sentit soudain déprimé. Miss Howell et ses exigences, le souvenir de Gloria dans la baignoire, pesaient comme un fardeau sur ses épaules. Il se voûta un peu.

— Mon cher Fred. Allez donc vous asseoir et vous reposer. Je vous apporterai votre café.

— Merci, Verna.

Comme West se trompait, songea Fred en se laissant tomber dans le bon vieux fauteuil, Comment pouvait-on vouloir se débarrasser d'une femme aussi bonne, aussi chaleureuse que Verna ! Certains hommes ne connaissaient pas leur bonheur. Finalement, West était un con.

Verna entra, chargée d'un plateau.

— J'ai fait ce gâteau ce matin. Je ne vous force pas à en manger, mais je l'ai apporté quand même, au cas où ça vous ferait plaisir.

— Merci, Verna. Vous êtes vraiment gentille.

Fred voulut se lever mais Verna protesta et lui apporta sa tasse. Fred se laissa servir.

— Verna, dit-il après avoir goûté le café, j'ai un aveu à vous faire.

— Un aveu, Fred ?

— Oui. Et je ne sais pas très bien comment m'exprimer.

— Dites simplement ce que vous pensez.

— Quand j'ai entendu parler de vous, j'ai cru que vous ne me plairiez pas du tout.

— Ah... Et alors ?

— Je me trompais. Vous me plaisez, Verna. Vous me plaisez beaucoup.

— Merci, Fred. Vous aussi, vous me plaisez bien. Je suppose que votre femme vous manque, dans des moments pareils ?

Fred réfléchit un moment.

— Non, Verna. Franchement non, dit-il d'un ton grave. Ma femme ne me manque pas. Elle n'était pas du tout comme vous. Je vous choque, sans doute ?

— Non. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne suis pas choquée. Et je vous remercie, Fred. Vous m'avez fait un compliment adorable.

— Vous êtes une femme adorable, Verna. Vous avez bon cœur, vous êtes tendre. Dommage que...

Fred s'interrompit. Peut-être allait-il un peu trop fort.

— Dommage que quoi ? demanda Verna.

Fred but une autre gorgée de café.

— Il est délicieux.

— Dommage que quoi, Fred ?

— Que vous ne soyez pas appréciée, murmura-t-il.

Les lèvres de Verna frémirent.

— Oh Fred ! Vous êtes si bon, si compréhensif !

— Et vous êtes la femme la plus merveilleuse que j'aie jamais connue. Je vous l'assure.

Sur quoi, elle se mit à pleurer. Elle sanglotait tout bas et Fred se pencha vers elle et lui prit la main.

— Allons, Verna. Allons. Ne pleurez pas.

Elle se détourna, appuya son front sur le bras de Fred et il lui caressa les cheveux de sa main libre.

— Comment l'avez-vous deviné, Fred ? gémit-elle. Enfin... ce qui se passe entre Henry et moi ?

— Il me l'a dit. Il m'en a parlé inlassablement et je vous détestais. Je croyais que vous faisiez son malheur. Mais c'est un menteur. Maintenant, je connais la vérité et je lui en veux à mort.

— Oh Fred ! Ma vie est un calvaire. Si vous saviez ! Il me méprise. Je fais de mon mieux. J'essaye de l'aider, de bien le soigner, de lui plaire. Mais ça ne sert à rien. Que puis-je faire ?

— Rien. Je vais m'occuper de tout, Verna. Accordez-moi seulement un peu de temps.

— Mais qu'est-ce que vous pouvez faire ? Je ne voudrais pas qu'il arrive quelque chose. Avec son cœur, ça le tuerait.

— Son cœur ?

— Oui. Je croyais que vous étiez au courant. Il a abandonné la représentation après sa crise cardiaque.

— Une crise cardiaque. Oui, bien sûr.

— Alors vous comprenez, ça n'est pas si simple.

— Rien ne saurait être plus simple.

— J'ai pensé que vous pourriez peut-être m'aider, dans un sens. Je vais vous paraître cruelle, mais j'ai envie de vivre. Est-ce que la compagnie ne pourrait pas mettre Henry à la retraite, avec une pension ?

— À quoi ça servirait ?

— Avec sa pension, il pourrait s'installer à la maison de retraite maçonnique.

— C'est son désir ?

— Eh bien, non, je ne sais pas. Mais je me fais fort de le convaincre.

— Vous l'enverriez dans une maison de retraite ?

— C'est ce qu'il y aurait de mieux pour lui. Il ne m'aime pas, et il aime ses camarades francs-maçons. Ce serait la meilleure solution, pour nous deux. Vous pensez pouvoir arranger ça ?

— Verna, je songeais à une solution plus définitive.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je ne peux rien vous dire, Verna. Mais je veux vous rendre libre.

Il l'enlaça et elle étouffa un nouveau sanglot.

— Oh Fred, moi aussi je rêve d'être libre, de vivre, d'avoir un avenir, et je me fiche du scandale, je me moque de tout. Que Dieu me pardonne, mais je déteste Henry, je le hais !

— Ma douce Verna. Ne vous en faites pas. Je vais m'occuper de lui, je vous le promets.

— Oh oui, Fred. Je vous en prie !

Le lendemain matin, le premier soin de Fred fut de fouiller son bureau pour retrouver le cahier. Il contempla la première page, les initiales V.W. et le mot *charmante*. Puis il l'arracha, la roula en boule, la jeta dans la corbeille à papiers et écrivit sur la deuxième page une seule lettre : un W.

Cela fait, Fred alla chercher le dossier de West et y trouva la confirmation de tout ce que Verna lui avait dit. Il se rappelait le teint verdâtre de West, ses yeux bouffis. Il est déjà fichu, pensa Fred. Au bord du gouffre. Il suffit d'une toute petite poussée.

Sur ces entrefaites, Miss Howell entra.

— Bonjour, Fred. On déjeune ensemble ?

— Ah, bonjour, Nancy. Non, non, pas aujourd'hui. Je suis débordé de travail.

— Ah.

— J'aurai besoin des statistiques sur les crises cardiaques, Nancy. Pour un nouveau projet assez urgent.

— D'accord. Si je m'y mets tout de suite, nous aurons peut-être fini à midi.

Et elle sortit pour aller consulter les fichiers concernant les cardiaques. Elle commence à devenir salement emmerdante, se dit Fred.

Il travailla d'arrache-pied, sans prendre le temps de déjeuner. À quatre heures de l'après-midi, il rassembla tous les éléments et les résultats l'enchantèrent. Les chances, ou plutôt les risques de West, étaient deux fois plus grands que ceux déterminés pour Gloria.

Le projet paraissait extrêmement simple. La moindre des choses pouvait provoquer une crise cardiaque, probablement mortelle. L'ordinateur avait fait ressortir des statistiques un fait singulier. Et fascinant. La mort guettait l'homme marié qui buvait, sortait le soir et avait une maîtresse. Apparemment, cette combinaison du remords, de l'alcool et d'une nourriture trop riche, venant s'ajouter aux efforts physiques d'une nuit amoureuse, représentait un risque certain.

Fred comprit alors que l'arme du crime se réduisait à une sorte de triptyque : whisky, rigolade et petites pépées. Il était prêt à fournir le whisky et les bonnes histoires. Restait la petite pépée. Il n'imaginait pas Verna dans ce rôle.

A cet instant, Miss Howell entra dans son bureau.

— Il se fait tard, Fred. Vous avez eu une rude journée. Qu'est-ce

que vous diriez d'un petit moment de détente ?

Quel ravissant bourreau.

— Nancy, vous êtes adorable. C'est une idée formidable. Mais j'en ai encore pour quelques minutes. Je vous appellerai.

Elle sortit en tortillant des fesses et Fred pivota dans son fauteuil pour regarder par la fenêtre. La solution parfaite. C'est une mécanique, pensa-t-il, que je ne demanderais pas mieux d'échanger contre un nouveau modèle. Il commençait à se lasser de Miss Howell et de ses exigences. Elle le fatiguait. Le problème consistait donc à réunir West et Miss Howell. Alors, si les circonstances s'y prêtaient, un de ces deux cœurs cesserait de battre. Fred était certain que ce ne serait pas celui de Miss Howell.

Comment les réunir ? Il faudrait s'arranger pour qu'ils aient envie l'un de l'autre, qu'ils deviennent fous de désir. Pour Miss Howell, ce serait facile. Il s'agissait donc de travailler West au corps, jusqu'à ce qu'il soit prêt à tout risquer pour goûter aux charmes de Miss Howell. Ainsi soit-il. Il sonna Miss Howell.

— Oui, Fred ?

— Fermez la porte, Nancy. J'ai besoin de me détendre un peu.

Elle sourit et poussa le verrou.

— Moi aussi.

— Mais je ne peux pas me détendre avec cette cravate qui me serre.

— Je ne voudrais pas froisser ma jupe.

Elle l'enleva aussitôt et ils se jetèrent tous les deux sur le canapé.

— Oh Fred ! Embrasse-moi !

Il obéit, docilement, puis il se mit à se tortiller.

— Nancy... Je voudrais essayer un truc.

— Mais qu'est-ce que tu fais, chéri ?

— C'est une nouvelle position, souffla Fred en haletant. West m'en a parlé.

— M. West ?

— Oui. Il paraît que ça rend les femmes complètement folles.

— Mais c'est passionnant !

Fred était dans une posture inconfortable et il avait des fourmis dans une jambe.

— Aïe... C'est pas commode...

— Je peux t'aider ?

— Je ne sais pas. West ne m'a pas dit ce que la fille doit faire. Sacré West. Il connaît tous les secrets... Mais je n'y arrive pas. J'ai dû mal comprendre... Quel homme ça doit être, ce sacré West. Quel homme !

— Ça ne fait rien, Fred. J'aime autant la bonne vieille méthode.

— Oui. Attends. Que je me masse un peu la jambe...

Le lendemain matin, il s'attaqua à West.

— Je peux vous confier un secret, mon vieux ?

— Mais certainement, Fred.

— Ma secrétaire, Miss Howell, m'a fait des confidences et je crois que vous devriez savoir...

— Quoi donc, Fred ?

— Franchement, elle en pince pour vous.

Elle m'a dit carrément qu'elle était folle de vous. Quelque chose comme ça, quoi. Alors, j'ai pensé qu'il fallait vous prévenir.

— Sans blague ? Miss Howell ?

— Écoutez, West, je sais que vous êtes un homme à femmes. Vos conquêtes ne se comptent plus. Il n'y a certainement pas un seul homme à Omaha qui ne rêve d'avoir votre expérience.

— Je ne suis pas un phénomène !

— Allons donc ! Je vous connais. Et Miss Howell aussi, apparemment. Alors j'ai préféré vous avertir, pour que vous vous teniez sur vos gardes, si vous voyez ce que je veux dire. Si jamais vous l'encouragez, mon vieux, elle vous violera sur place.

— Si jamais elle fait ça, Fred, elle ne l'oubliera pas de sitôt.

— Je la connais aussi. Enfin... j'ai entendu parler d'elle. Et à ce qu'on dit, elle est assez formidable. Naturellement, je ne suis pas allé y voir. Mais il se pourrait bien qu'elle vous dame le pion.

— À moi ? J'en doute. Mais puisqu'on parle de filles, j'en ai connu une, à Des Moines... Pas jojo, mais...

— Il paraît, l'interrompt Fred, que Miss Howell fait des choses qui... enfin... que la majorité des femmes ignorent. Je vous jure, mon vieux, laissez tomber les vitamines. A ce qu'on dit, Miss Howell est capable d'animer une statue.

Tout en parlant, Fred sonna Miss Howell, à l'insu de West. Elle apparut aussitôt, toute frétilante.

— Oui, monsieur Benson ?

— Comment allez-vous ce matin, Miss Howell ?

— Très bien, merci. Ah, bonjour monsieur West, dit-elle en souriant. Ça va ?

— Très bien, merci, et vous, Miss Howell ?

— Il faudrait me taper ces lettres immédiatement, dit Fred.

— Certainement, monsieur.

Fred tendit les lettres sans allonger le bras, pour que Miss Howell soit obligée de se pencher sur le bureau. Il guetta l'expression de West du coin de l'œil, et le vit hausser les sourcils en plongeant dans le décolleté de Miss Howell. Pas encore, pensa Fred. Pas encore, mon salaud.

Et ce fut un nouveau week-end.

Miss Howell était au lit et Fred, en caleçon, servait à boire.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Fred ?

— Un nouveau cocktail que m'a indiqué West. Il en boit constamment. C'est excellent pour les hommes.

— Pour les hommes ?

— Tu sais, quoi. Ça donne de l'ardeur, si tu vois ce que je veux dire. Et de l'endurance. D'après West, c'est formidable. Encore qu'il n'en ait sûrement pas besoin, si j'en crois ce qu'on raconte. Quel homme, celui-là.

— Mmmmm, fit Miss Howell.

Fred but une gorgée de son innocent cocktail à base de crème de cacao et se jeta sur Miss Howell. Depuis le matin, il consommait des doses massives de vitamine E.

— Attention, me voilà, cria-t-il. Quand même, ce West, quel démon !

— Je vais finir par le croire.

Ce soir, pensa Fred, il faut que j'atteigne de nouveaux sommets. Indispensable. Et Miss Howell pourra remercier West.

Durant les trois semaines qui suivirent, Fred se prit pour un chef d'orchestre. Il dirigeait. Il jouait avec ses deux instruments. Il rapportait des compliments, il racontait des histoires de prouesses sexuelles inouïes, à l'un comme à l'autre. Il suggérait des mystères. Il captivait.

Entre-temps, Fred téléphonait à Verna à tout bout de champ. Il employait tous les clichés du cinéma de papa. Un soir, il était Joseph Cotten, le lendemain, Bogart. Il alla la voir deux fois, en choisissant les soirs où West se rendait aux réunions de sa loge maçonnique.

Ce fut au cours d'une de ces visites que Fred mit son projet au point.

— Verna, dit-il, je voudrais vous poser une question personnelle. Très personnelle. J'ai une bonne raison pour ça.

— Cher Fred, demandez-moi tout ce que vous voulez.

— Est-ce que vous vous entendez avec West ? Je veux dire... au lit ?

Elle se détourna.

— Je vous ai dit que j'avais une raison, Verna. Pardonnez ma brutalité, mais est-ce que vous couchez ensemble ?

— Deux fois, Fred. Deux fois seulement depuis sa crise. Ça risque de le tuer.

— Bien, dit Fred. Ce gâteau me paraît excellent.

Fred comptait mettre son projet à exécution le soir de la réunion annuelle des représentants. Tous les ans, les agents d'assurances les plus importants étaient invités à Omaha. Ils venaient de tous les coins du pays et envahissaient les hôtels et les motels. La compagnie Great Plains retenait des chambres pour eux et les remplissait de brochures,

de diapositives et de whisky. Et dans chaque établissement, elle organisait des réunions de groupes, présidées par quelques personnalités de la société.

Fred était chargé, avec West et Miss Howell, de celles de l'Auberge de l'Escapade. C'était d'ailleurs lui qui avait pris ces dispositions, et il s'était arrangé pour maintenir Miss Howell sous tension. Depuis trois jours il refusait les pauses-détente et lui donnait tant de travail qu'elle ne pouvait chercher à se satisfaire ailleurs. Trois jours sans homme, pour Miss Howell, c'était dix ans de chasteté dans un couvent pour une femme normale. Quand l'heure de la réunion au motel arriva enfin, elle était mûre à souhait.

Comme Fred l'avait prévu, West retrouva vite les habitudes du temps où il était représentant. Il but son premier scotch lentement, prudemment. Mais, poussé par Fred, il finit par se laisser aller, tout à la joie de retrouver d'anciens collègues.

Fred eut bien du mal à empêcher Miss Howell de monopoliser West dès le début. Il dut également détourner d'elle plusieurs représentants, mais elle n'avait d'yeux que pour West, le champion toutes catégories.

Comme par miracle, West se retrouvait toujours avec un verre plein, un cigare, des canapés de caviar.

— C'est comme au bon vieux temps, hein ? le taquina Fred. Whisky, cigarettes et petites pépées.

— C'est une sacrée réunion, dit West d'une voix qui commençait à devenir pâteuse.

Quand les derniers congressistes furent partis, Fred put admirer son œuvre. West était assez bourré pour se fiche de tout. Miss Howell semblait prête à les violer tous les deux.

— Allons, dit Fred, je crois que ça va comme ça. Je suis claqué. Je vais rentrer me coucher. Ça ne vous ennuie pas de rester tous les deux pour remettre un peu d'ordre ici ?

— Mais bien sûr, Fred.

— Allez vite vous reposer, monsieur Benson. M. West et moi, on va s'occuper de tout.

Fred rentra directement chez lui. Et il attendit. Le téléphone sonna environ une heure plus tard. C'était la police.

XVI

Lorsque Fred ouvrit son journal le lendemain matin, ce qu'il apprécia le plus fut le paragraphe le concernant :

«M. Frederick Benson, le représentant des Assurances Great Plains chargé de présider la réunion et supérieur immédiat de la victime, arriva sur les lieux, après avoir été averti par la police. "Je ne comprends pas ce qui a pu se passer, a dit M. Benson aux policiers. M. West était un employé très sérieux, un homme marié fort bien considéré. Quant à la réputation de ma secrétaire, Miss Howell, elle est au-dessus de tout reproche." »

La déclaration de Fred étendait un voile de vertu sur un fond de péché. L'affaire fit la joie des journalistes de la presse écrite et de la télévision. Les hurlements de Miss Howell avaient réveillé plusieurs clients du motel. On l'avait trouvée dans le couloir, vêtue de son seul soutien-gorge. Quant à West, il était dans le lit, complètement nu. Tous ces détails croustillants aiguisèrent l'appétit de millions de citoyens au petit déjeuner.

Fred exultait.

Le P.-D. G. de Great Plains le convoqua dans son bureau, à la première heure. Droit avait le même âge que Fred, mais il était mince, sportif et élégant. Le type même du P.-D. G.

— Benson, dit-il, c'est une sale histoire. On ne parle que de ça à la radio et à la télévision, les journaux en font leurs choux gras.

— Mauvaise publicité pour nous, je le crains.

— C'est désastreux pour la compagnie, vous voulez dire ! Mais je tiens à vous féliciter de votre attitude. Votre déclaration à la police était parfaite. Vous avez soutenu vos employés, les salopards. Ça fait bon effet. Ça dégage notre responsabilité.

— Merci, monsieur.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé, finalement ?

— Ce que les journaux racontent, je suppose. Ils étaient au lit et le cœur de West a lâché.

— Ils n'auraient pas pu aller baiser ailleurs ? Enfin, bon Dieu, Benson, c'est votre secrétaire. Vous n'auriez pas pu remarquer qu'ils fricotaient tous les deux ?

— Apparemment, c'était la première fois. Je ne peux tout de même pas prévoir ce que vont faire les employés.

— Qu'est-ce que nous allons foutre de cette petite grue, maintenant ? Elle ne peut plus travailler chez nous, Benson. Ce n'est

pas le genre de la compagnie.

— Je m'occuperai d'elle, monsieur Droit. Je vais lui donner immédiatement son congé.

— Et quinze jours de préavis.

— Deux mois, monsieur Droit.

— Deux mois de salaire ? C'est trop, voyons !

— Pour la compagnie, ça n'est pas grand-chose, mais pour elle c'est beaucoup. Cela lui permettra de quitter la ville, monsieur Droit.

— Vous avez raison, Benson. Entendu. Et ce West ?

— Je le connaissais en tant qu'employé, pas davantage. Mais j'ai eu l'occasion de rencontrer sa femme, et je crois qu'il vaudrait mieux que j'aille lui rendre visite moi-même.

— Parfait, Benson. Votre attitude responsable me plaît. C'est ce qu'il nous faut, à la Great Plains. Des hommes qui assument leurs responsabilités. Occupez-vous de tout, faites comme vous l'entendez.

— Je crois que nous aurions pu éviter ces désagréments si nous avions mieux connu ces deux personnes. À mon avis, il nous faudrait un nouveau système de tri du personnel, plus complet, en nous servant de l'ordinateur. C'est le seul moyen de repérer les brebis galeuses avant qu'elles contaminent le reste du troupeau.

— C'est Turner qui est responsable du personnel.

— Je sais, mais notre système est dépassé.

Nous possédons un des meilleurs ordinateurs de la région. Je voulais simplement suggérer que nous devrions vivre avec notre temps.

— Eh bien d'accord. Faites-moi un rapport que je puisse étudier.

— Certainement, monsieur Droit. Et maintenant, je vais m'occuper de cette regrettable affaire.

— C'est ça. Et, Benson, tâchez de mettre fin à ces fricotages dans votre service.

Fred prépara un chèque de près de mille dollars pour Miss Howell, fit monter une secrétaire du bureau des dactylos, lui dicta une magnifique lettre de recommandation et la glissa dans une enveloppe avec le chèque. Puis il prit sa voiture et se rendit tout droit chez Miss Howell. Il sonna.

— Allez-vous-en, lança-t-elle à travers la porte.

— C'est moi. Fred.

La porte s'entrouvrit et un œil rougi l'examina.

— Oh Fred. J'ai tellement honte.

— Je vous pardonne. Laissez-moi entrer.

— Non, je ne peux pas. Je ne veux voir personne.

— Allons, vous ne pouvez pas porter ce fardeau toute seule. On peut discuter la question tous les deux.

— Je ne veux pas vous voir.

Il posa une main sur le battant et poussa.

— Il faut vous ressaisir, repartir du bon pied, recommencer à vivre. Je suis déçu, naturellement. Je pensais qu'entre nous... vous savez...

Elle céda et Fred entra.

— Je ne sais pas ce qui m'est arrivé, Fred. Je ne suis pas ce genre de fille.

— Je le sais très bien. C'est ce qui m'est le plus pénible. Savoir ce que vous valez et vous voir juger de cette façon par tant de gens.

— Je ne sais pas ce que je vais devenir.

— D'abord, vous ne pouvez pas rester éternellement enfermée ici. Vous pourriez trouver un boulot ailleurs, peut-être.

Il voulut l'enlacer mais elle le repoussa.

— Non, je vous en supplie. Ne me touchez pas, Fred. Je vais me faire religieuse. Comment s'y prend-on pour entrer au couvent ?

— Je cherche seulement à vous consoler, ma chère enfant. Une main qui se tend dans le malheur est une main ouverte.

Il s'assit à côté d'elle sur le canapé et laissa tomber sa main ouverte sur ses genoux.

— Nous deux, c'était différent, Fred. Je ne suis pas une de ces filles qui couchent avec n'importe qui.

— Un instant d'égarement et se retrouver avec lui... Affreux.

Il la sentit frémir, et puis elle se mit à pleurer, la tête sur son épaule.

— Ce qu'il vous faut, dit-il, c'est un changement radical. Commencer une nouvelle vie dans un lieu différent. Le monde entier vous tend les bras. Vous êtes jeune, belle, en bonne santé. Tout vous appartient. Avez-vous jamais songé à Lincoln ?

— Lincoln ?

— Une ville nouvelle, un nouveau début. Partez. Mes pensées vous accompagneront. Tenez.

Fred tira le chèque de sa poche. Miss Howell lut le chiffre en bégayant. Puis elle se mit à sangloter. Fred tapota son épaule, caressa son dos, puis sa hanche et enfin les autres parties sensibles de son corps.

— Fred, non. Non, je ne peux pas. Pauvre M. West. Jamais plus je ne pourrai faire ça. Jamais.

— Ne parlez pas comme ça, Nancy. Vous êtes jeune. Ce sont des accidents qui arrivent. Vous ne pouvez pas renoncer à vivre parce qu'un homme vous a trop aimée. C'est comme lorsqu'on tombe de cheval. Il faut remonter en selle tout de suite.

Fred resta en selle tout l'après-midi et une partie de la nuit. Le lendemain matin, il aida Miss Howell à faire ses bagages. Pendant qu'elle était allée toucher son chèque à la banque, il téléphona à

Verna.

— Verna, vous ne pouvez pas rester enfermée avec votre chagrin. La vie continue. Vous êtes jeune, Verna. Vous ne pouvez pas renoncer à vivre. Les voies du Seigneur sont impénétrables. Je passerai vous voir tout à l'heure.

Il raccrocha sans lui laisser le temps d'élever des protestations gémissantes.

Vers midi, Nancy et Fred burent le coup de l'étrier. À une heure, elle partit au volant de sa voiture. Fred lui avait promis de fermer son appartement et d'avertir le propriétaire. Il l'avait si bien persuadée qu'elle entamait une vie nouvelle, que ce fut presque joyeusement qu'elle envisagea son avenir à Lincoln, Nebraska.

Fred se rendit aussitôt chez Verna. Ce premier soir, ils dînèrent tranquillement à la maison. Elle affirmait qu'elle était moins triste quand elle avait quelque chose à faire. Fred s'ingénia à maintenir la conversation sur des sujets anodins. Verna renifla beaucoup.

La seconde soirée fut identique, sinon qu'il y eut un peu moins de soupirs. Le troisième soir, Fred emmena Verna au restaurant puis au cinéma. Ensuite, tout devint facile. Fred s'appliquait simplement à ne pas paraître trop impatient.

Fred engagea une nouvelle secrétaire, une certaine Mme Dunn ; la cinquantaine sonnée et heureuse en ménage. Il n'y eut plus de tortillements de fesses ni de sourires coquins, mais les compensations ne manquèrent pas. Fred s'aperçut que sa puissance de travail avait décuplé depuis qu'il n'était plus troublé par les agaceries et les petites mains brûlantes de Miss Howell.

Rapidement, la vie de Fred prit une nouvelle tournure, mais celle-ci lui plaisait et lui convenait parfaitement. Verna s'occupait de lui, de ses repas, de son linge, et Fred estimait qu'il serait quand même poli de lui faire la cour. Il pensait qu'elle le méritait bien. Après tout, c'était une femme charmante, une femme très bien. Et il avait une profonde affection pour elle. Peut-être même de l'amour. Mais Fred en doutait un peu.

Verna, malgré son deuil, dirigeait la vie de Fred avec toute l'efficacité d'une bonne ménagère. Elle n'exerçait guère de contraintes sur son esprit, aucune sur son corps. Il lui donnait de l'argent pour les frais du ménage. Il venait la voir tous les soirs, savourait un repas délicieux et ils bavardaient ; ou plutôt Fred parlait. Quand il était repu de nourriture et de paroles, il retournait chez lui et s'endormait.

Il présenta son projet de sélection du personnel à Droit, qui fut impressionné par la justesse de ses observations. Il le proposa même à la prochaine réunion du conseil d'administration. Là, le projet fut promptement et impitoyablement descendu en flammes par Turner.

Pour la première fois de sa carrière, Fred jugea utile de défendre

ses idées. Il lutta donc, et son nouveau bien-être lui donna des forces. Verna le soutint affectueusement durant toute la crise. À la fin, Fred ne fut ni vaincu ni vainqueur, mais il s'était fait un ennemi.

Cependant, le combat l'avait presque rajeuni. Il se mit à considérer Verna un peu moins comme une cuisinière-blanchisseuse, et un peu plus comme une éventuelle partenaire de lit.

Un vendredi soir, il décida de passer à l'offensive. Il apporta deux bouteilles de chianti et veilla à ce que le verre de Verna ne soit jamais vide. Au café, elle gloussait à tout ce que lui disait Fred.

— Ah, Fred, quel numéro vous êtes ! Jamais je ne me serais crue capable de rire encore comme ça.

— Vous êtes prête à faire encore n'importe quoi, Verna. N'importe quoi.

Et il lui adressa un sourire qui se voulait salace. Mais elle ne le regardait pas. Elle considérait le fond de son verre.

— Il est vide, Freddie.

Fred le remplit.

— C'est vraiment délicieux. Je me rappelle la première fois que j'ai bu de ce vin. Le soir où vous êtes venu nous voir, Henry et moi.

— Vous pensez beaucoup à Henry ? Il vous manque, je suppose. C'est le... euh... le cher compagnon des longues nuits qui vous manque.

— Vous voulez que je vous dise, Fred, eh bien, ce vieux bonhomme assommant ne me manque pas le moins du monde. Pas du tout. Du tout. Et d'abord, il n'était pas un compagnon. C'était un locataire ennuyeux. Je suis ravie qu'il ait disparu. Comme vous l'aviez dit.

— Comment, comme je l'avais dit ?

— Vous m'aviez bien dit de ne pas m'inquiéter, que vous vous occuperiez de tout. Quelqu'un a fait ce qu'il fallait. Cette pauvre jeune femme, bien sûr. Un vieux crétin comme lui, qui veut faire l'amour avec des jeunes ! C'est elle que je plains. Henry, lui, je m'en fous bien. Celui qui vit par le sabre mourra par le sabre. Et il est bien mort par le sabre, pas de doute.

Elle pouffa et vida son verre d'un trait.

— Mais c'était un homme, Verna. Qui avait des désirs virils, comme tous les hommes.

— Qu'est-ce que vous cherchez à me dire, Fred ? Que vous avez des désirs virils ? Pour moi ?

— Je désire une femme qui m'est très chère. J'aimerais exprimer mes sentiments de la façon la plus belle et la plus noble possible d'un homme à une femme.

— Je me demandais quand vous alliez en venir là. C'est pour ça que vous m'avez fait boire, hein ?

— J'ai apporté ce vin parce que je pensais vous faire plaisir.

— Je vais monter la première, d'accord ? Je vous appellerai quand je serai prête. Laissez la lumière allumée ici, et le poste de télévision. J'éteindrai tout dans la chambre. N'allumez pas. Je n'aime pas avoir de la lumière quand je... enfin, quand je fais ça.

— D'accord, Verna. Vos désirs sont des ordres. Mais si vous préférez que je parte tout de suite, je le comprendrai.

— Non. Ça va. Vous l'avez bien gagné. Mais on ferait bien de remplir mon verre, d'abord.

Sans lui laisser le temps de faire un geste, elle s'empara de la bouteille et se servit généreusement. Puis elle monta dans la chambre, tout en buvant à petits coups.

Fred brancha la télévision. Il avait l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans le ventre. Il avait des doutes. Il se demandait s'il s'était trompé sur le compte de Verna. C'était bien possible. Elle était une femme parfaite, mais seulement dans la journée. Cependant, on ne savait jamais. Elle valait peut-être la peine d'être connue.

— Ouh-hou, Fred ! cria-t-elle. Je suis prête. Pas de lumière, surtout ! D'accord ?

Fred vida son verre et monta. Quand il poussa la porte de la chambre, la lumière du couloir inonda la pièce et il aperçut Verna dans le lit, les couvertures remontées jusqu'au menton.

— Fermez la porte, Fred.

Il obéit et avança à tâtons.

— Vous allez vous déshabiller, Fred ?

— Ma foi, il faut bien que je me déshabille un peu. Alors, autant aller jusqu'au bout.

— Si vous voulez. Prenez votre temps.

— Vous n'êtes pas déshabillée ?

— Si. Mais j'ai ma robe de chambre.

— Ah ?

Fred se mit nu. C'était devenu une habitude, grâce à l'entraînement intensif auquel l'avait soumis Miss Howell. Il se glissa sous le drap.

— Je suis là, ma chérie. Donne-moi tes lèvres adorables.

— Mes lèvres n'ont rien à voir là-dedans. Allons-y, Fred.

Fred eut quelque difficulté à y aller. Tout d'abord, sa peau se frottait à du tissu et non à un corps tiède. Ensuite, à entendre sa respiration régulière, Fred soupçonnait Verna de s'être endormie.

Les activités qui suivirent ne furent pas plus excitantes pour Fred que le remplissage d'un briquet à gaz. L'affaire terminée, il se retourna sur le dos.

— Ça y est ? s'enquit Verna.

— Oui. Je vais rentrer.

— Je vous attendrai demain soir pour dîner. Et n'oubliez pas que c'est le jour de la lessive.

— Oui. Merci.

— De rien, je vous assure.

Fred s'enfuit – ou presque – sa cravate à la main. Il frissonnait. Jamais plus. Comment une femme pouvait-elle être si chaleureuse et tendre à la verticale et aussi frigide à l'horizontale ? Ce soir-là, il s'endormit en se demandant quel était à présent l'heureux bénéficiaire des charmes de Miss Howell.

XVII

Dégoût et déchéance. Telles furent les premières pensées de Fred quand il se réveilla le lendemain. West avait eu raison, et Fred s'était trompé de victime. Et pourtant non. Les charmes de Verna étaient certains, à la cuisine et à la lingerie. Question de nuances. Verna et West n'étaient ni tout blancs ni tout noirs.

Mais Fred savait désormais une chose. Le lamentable épisode dans le lit de Verna lui avait fait comprendre à quel point Miss Howell lui manquait. Ou une fille comme elle. Ce fut donc son premier travail de la journée, en arrivant au bureau. Trouver une compagne nocturne.

Fred avait gardé une copie de la fiche de Miss Howell et de son dossier. Le facteur qui faisait de Miss Howell ce qu'elle était devait également se trouver dans les dossiers d'autres femmes, clientes de la compagnie. L'ordinateur le découvrirait, ce trait apparemment innocent qui devait échapper à tout le monde, sauf à la plus analytique des machines. Alors, avec tous les détails concernant Miss Howell dans son estomac, l'ordinateur pourrait choisir parmi les milliers de jeunes assurées de la région qui remplissaient docilement leurs formulaires celles qui lui ressemblaient.

Le soir, lorsque tout le monde fut parti, Fred s'adressa à la machine. Elle avait digéré le dossier de Miss Howell et attendait les ordres. Fred pressa quelques boutons. Les entrailles de l'ordinateur grondèrent, cliquetèrent et vingt-huit fiches tombèrent. Fred sourit et caressa la machine. Brave petite, quand même. Il avait là vingt-huit noms, vingt-huit jeunes femmes aimant la bagatelle qui n'attendaient que d'être draguées. Vingt-huit créatures aussi douées que Miss Howell. Il rassembla les fiches et alla les examiner dans son bureau.

La première personne avait donné comme profession «mannequin». Ah, se dit Fred, je te crois, tiens ! Elle gagne sa vie grâce à ses appétits sexuels. Pas question.

La deuxième était noire. Fred rejeta la carte, non par racisme mais par prudence. Il voulait une liaison tranquille et discrète, qu'il dirigerait lui-même comme il l'entendrait. Une maîtresse noire attirerait l'attention.

La troisième lui parut intéressante. Jeune, de bons antécédents. Elle travaillait à la compagnie du téléphone. Il posa la fiche à part, entamant ainsi un petit tas des «possibles».

Sur les vingt-huit, douze furent considérées possibles. Fred releva les noms, les adresses, classa ses dossiers et partit. Il comptait

contacter la première le soir même.

— Oui, monsieur ? Qu'est-ce que ça sera ?

Elle se tenait, devant sa table, déhanchée, un pied en avant. Elle avait des traits durs et paraissait plus que son âge, que Fred connaissait.

— Vous êtes Alice ? lui demanda-t-il en souriant.

— Ouais. Comment vous le savez ? Je vous connais ?

— Non, nous ne nous sommes jamais vus mais j'ai entendu prononcer votre nom. Je prendrai une bière, s'il vous plaît.

— Vous êtes jamais venu ici, pas vrai ?

— Non, en effet.

— C'est un copain qui vous aura parlé de moi, alors ?

— C'est à peu près ça.

— Bougez pas. Je vais chercher votre bière. Et si ça se trouve, on pourra rigoler tous les deux.

Dès qu'elle se fut éloignée, Fred jeta un billet de un dollar sur la table et s'éclipsa rapidement. Vulgaire. Moche. Non. Mais la petite aventure l'avait excité.

Il redoutait un peu d'aller chez Verna, mais il savait qu'elle l'attendait, et il se rappela les soirs où West restait au bureau, pour retarder le moment de rentrer chez lui.

Cependant, Verna se montra charmante, comme d'habitude, et Fred apprécia son dîner. Il rentra et s'endormit immédiatement. La chasse l'avait mis en pleine forme.

Le lendemain, il téléphona de son bureau à la candidate numéro deux. Grâce était vendeuse au rayon enfants d'un grand magasin. Au téléphone, elle lui avait paru tout à fait bien, et à l'heure du déjeuner il se précipita au magasin. Mais quand on la lui désigna, il fit aussitôt demi-tour et rentra manger un sandwich à son bureau. Elle était affreuse.

La troisième était serveuse dans un restaurant hawaïen. Fred y emmena Verna le soir même, et nota la serveuse parmi les possibles. Le seul ennui, c'était qu'elle dépassait Fred d'une bonne tête. Le problème n'était pas insurmontable, sans doute, mais il préféra poursuivre ses recherches.

Le numéro quatre s'appelait Faye O'Brien et donnait des leçons de danse au Studio Weston. Le lendemain soir, après avoir averti Verna qu'il devait travailler plus tard, il se rendit au studio. Il y fut accueilli par une grosse blonde.

— Je suis Miss Burns, se présenta-t-elle.

— Ah, très bien. Je m'appelle Fred Benson.

— C'est la première fois que vous venez, je crois ?

— Oui, en effet.

— Vous aimez la danse, Fred ?

— C'est-à-dire que j'aimerais apprendre.

— Alors venez, voulez-vous ?

Fred suivit la blonde dans une assez vaste salle où divers couples se trémoussaient plus ou moins gracieusement au son d'un fox-trot. Fred dansa, tout en regardant autour de lui. Il avisa une assez jolie brune aux cheveux relevés en chignon. Elle dansait avec un gros homme qui transpirait.

— Miss Burns ?

— Oui, Fred ?

— Qui est cette petite brune, là-bas ?

— Où ?... Ah, c'est Miss O'Brien.

— Ah ! Pourrais-je danser avec elle ? Vous êtes absolument charmante et excellent professeur, mais je vous avoue que j'ai un faible pour les brunes.

— Vous pouvez danser avec qui vous voulez, Fred. Nous sommes tous ici pour nous amuser et pour faire connaissance. Et si vous vous plaisez, peut-être aimeriez-vous venir tous les soirs ? J'aimerais vous parler des conditions spéciales pour dix leçons accordées aux nouveaux inscrits.

— Ça pourrait m'intéresser, Miss Burns. Mais auparavant, j'aimerais danser avec Miss O'Brien.

— Suivez-moi.

— Je fais de mon mieux.

— Miss O'Brien... Je vous présente Fred. Il a exprimé le désir de danser avec vous.

— Enchantée, dit Miss O'Brien.

Un nouveau disque démarra et une valse remplaça le fox-trot.

— Je n'ai jamais dansé la valse, dit Fred.

— Avez-vous le sens du rythme ?

— J'essaye.

— Dans ce cas, vous deviendrez certainement très bon danseur. On y va ?

Ils tournoyèrent d'un bout à l'autre de la pièce et Fred bénissait l'ordinateur. Un choix parfait. Maintenant, à Fred d'agir.

— Vous dansez merveilleusement, Miss O'Brien. Et en fait, si je puis me permettre, je vous trouve sensationnelle. Vous avez su me mettre tout de suite à l'aise. Et vous êtes certainement la cavalière la plus ravissante que j'aie jamais eue.

— Eh bien ! Comme flatteur, vous vous posez là !

— Pas du tout. Mais je suis tout d'une pièce. Si je vois quelqu'un qui me plaît, je ne tourne pas autour du pot, je dis carrément ce que je pense. Alors pourquoi ne vous dirais-je pas que vous êtes ravissante puisque c'est la vérité ?

— Vous exagérez, minauda Miss O'Brien. Savez-vous que vous

avez toutes les qualités d'un bon danseur ? On ne vous l'a jamais dit ?

— J'aimerais que vous me donniez des leçons. Je suis sûr que, grâce à vous, je pourrais faire de grands progrès.

— Dans ce cas, vous devriez vous inscrire chez nous.

— Que diriez-vous de dix leçons, pour commencer ?

— Épatant.

— Mais à une condition. Je veux vous avoir pour professeur.

— J'en serais ravie, Fred.

— Ça n'est pas tout. Si vous m'apprenez à danser, je voudrais faire quelque chose pour vous.

— Je ne comprends pas.

— J'aimerais vous donner quelque chose en plus. Ici, par exemple, vous ne touchez qu'un pourcentage sur les leçons que vous donnez, je suppose ?

— Je préfère ne pas parler de ça.

— Écoutez, Miss O'Brien. Une jolie fille comme vous doit sans doute repousser tous les jours des propositions malhonnêtes. Mais comme je vous l'ai dit, je n'y vais pas par quatre chemins. Si vous ne m'aviez pas plu, je ne prendrais pas de leçons de danse. Alors, j'aimerais autant vous payer vous-même. Par exemple, vous pourriez me donner ces leçons ailleurs qu'au studio, et garder l'argent pour vous.

— C'est absolument contraire au règlement. Non, jamais je ne pourrai accepter.

— Je comprends très bien. Et j'admire votre probité. Mais permettez que je vous parle un peu de moi. Je suis veuf. Je suis très seul, je vous l'avoue. À supposer que je devienne bon danseur, à quoi cela me servira-t-il ? Je n'ai personne avec qui danser.

— Mais justement, Fred, la danse permet de rencontrer un tas de gens charmants, elle vous ouvre un nouvel univers.

Fred s'arrêta soudain de danser et entraîna sa cavalière derrière le paravent qui dissimulait le tourne-disque.

— Supposons que je conclue un marché avec vous. Voilà cent dollars. Je veux prendre dix leçons.

Elle regarda vivement autour d'elle, mais personne ne pouvait les voir.

— Je vais vous inscrire tout de suite, dit-elle.

— Très bien. À moins que vous préféreriez garder les cent dollars et me donner des leçons à votre convenance. Chez vous, chez moi, ou dans un studio de votre choix. Combien peut coûter la location d'un studio de danse, pour une demi-heure ? Peu importe. Voici ma carte. Appelez-moi dans la journée à mon bureau. Vous me direz où je dois me rendre demain soir pour ma leçon.

— Mais je... Enfin, tout de même... Je ne sais pas...

— Venez, Miss O'Brien. Ma première leçon gratuite n'est pas finie.

Il la ramena sur la piste et ils se remirent à danser pendant une dizaine de minutes. Fred se garda d'insister davantage. Finalement, il la remercia. La blonde les rejoignit à la porte.

— Alors, Fred ? Vous êtes décidé à prendre des leçons ?

— Je vais y réfléchir.

— Ne tardez pas trop, si vous voulez profiter de nos conditions spéciales, insista la blonde.

— Oui, Miss O'Brien m'en a parlé. Mais je ne sais pas. Je ne sais pas encore.

— Qu'en pensez-vous, Miss O'Brien ? Fred est-il doué ?

— Oui, oh oui. Très doué même, répliqua Miss O'Brien en souriant.

— Vous voyez bien ! reprit la blonde. Miss O'Brien est un de nos meilleurs professeurs. Si elle vous trouve doué, c'est que vous l'êtes.

— Je dois reconnaître que j'ai passé une excellente soirée, avoua Fred.

— Miss O'Brien pourrait peut-être prendre contact avec vous demain ?

— Voici ma carte, dit-il en lui en donnant une deuxième. Maintenant, je dois vous dire bonsoir. Ne manquez pas de me téléphoner, Miss O'Brien.

— Comptez sur moi, monsieur Benson.

Et Fred s'en fut. La blonde se tourna vers Miss O'Brien :

— J'ai idée que c'est dans la poche.

— Je ne sais pas trop. J'ai comme l'intuition qu'il ne remettra plus les pieds ici.

XVIII

Fou de joie. Oui, Fred était fou de joie. Le lendemain matin, il attaqua son travail avec ardeur et dicta assez de lettres à Mme Dunn pour l'occuper toute la journée. Fred comptait bien que Miss O'Brien garderait l'argent et l'inviterait chez elle. Et là, question leçons, il pourrait s'en donner à cœur joie.

Vers onze heures trente, Mme Dunn l'appela par l'interphone.

— Monsieur Benson ? On vous demande au téléphone de la part de Miss Faye O'Brien.

— Je prends la communication, merci, dit Fred en appuyant sur le bouton. Allô ? Miss O'Brien ? Fred Benson.

— Comment allez-vous, monsieur Benson ?

— Comme quelqu'un qui aimerait bien danser.

— Vous savez, j'ai cherché à louer un studio pour ce soir.

— Parfait. Où est-ce ?

— C'est-à-dire... ça présente des problèmes.

— Comment ça ? dit Fred en souriant.

— De trouver une location pour une heure.

— Je vois. Je suis terriblement déçu.

— Non, il ne faut pas. Je vous donnerai une leçon. Voulez-vous noter cette adresse ?

— Je vous écoute.

— 94, Milbern. Appartement 6.

Fred l'inscrivit rapidement sur son bloc.

— Parfait. Sept heures et demie, ça va ?

— Oui. Je... J'ai dit que j'étais malade.

— Très bien. À ce soir, alors.

— À ce soir.

Fred raccrocha et se frotta les mains. Puis il appela Verna.

— Allô, c'est Fred. Je suis navré mais je dois encore rester au bureau ce soir.

— Oh non, Fred ! Vraiment ?

— Eh oui. Et au train où vont les choses, j'ai bien peur d'être obligé de faire des heures supplémentaires plusieurs soirs par semaine. Vous savez que seul le travail peut me faire manquer un de vos délicieux dîners.

— Je comptais vous faire un rôti, ce soir.

— Je regrette encore plus. Franchement. Mais qu'y faire ? Dites voir, Verna, si vous avez besoin de quoi que ce soit, téléphonez-moi

ici, au bureau.

Fred savait très bien que le standard serait fermé.

— Bon, dit Verna. Mais je vous verrai demain soir, j'espère ?

— Oui. Très certainement. À demain, Verna.

— À demain, Fred.

À demain, au revoir, Verna. Et bonjour, Miss O'Brien. Si tout marchait comme prévu, pensait Fred, il pourrait bien avoir désormais la femme idéale. Une femme en deux : l'une pour la journée, l'autre pour la nuit, et qui ne se rencontreraient jamais. Mais Fred se ressaisit assez vite. Pour l'instant, Miss O'Brien représentait l'inconnue. Il fallait voir.

Ce soir-là, il rentra vite chez lui pour prendre une douche, se raser et se changer. Il arriva trop tôt devant le 94, Milbern Street, et fit le tour du pâté de maisons. C'était un ancien quartier élégant dont les hôtels particuliers avaient été divisés en appartements. Le 94 avait dû être une somptueuse demeure au temps des crinolines, mais la maison croulait maintenant sous le poids de ses locataires. Fred entra et consulta un tableau. Appartement 6, Miss O'Brien, premier étage. Il monta. L'appartement donnait sur la rue ; c'était sans doute celui qui avait une fenêtre en saillie. Fred se demanda si elle avait guetté son arrivée derrière les rideaux de chintz. Il gratta à la porte qui s'ouvrit immédiatement.

— Voilà votre meilleur élève, déclara Fred.

— Venez donc.

Elle le fit entrer dans une grande pièce encombrée de meubles et de bibelots horribles.

— C'est charmant chez vous, dit-il.

On entendait brailler la télévision d'un voisin. Des odeurs de cuisine avaient également réussi à s'infiltrer dans la pièce et Fred comprit tout de suite que cela ne ferait pas du tout son affaire. Aucune intimité.

— Vous êtes prêt ? lui demanda Miss O'Brien.

— Non. En fait, je dois vous faire un aveu.

— Ah ?

— Oui. J'ai dû travailler très tard au bureau et j'ai tout juste eu le temps de me précipiter chez moi pour me changer. Je n'ai rien mangé depuis midi.

— Ah... Ma foi, je vais faire mon possible pour écouter la leçon d'aujourd'hui.

— Il y a un vieux dicton... Ne jamais danser le ventre vide. Avez-vous dîné ?

— Oui, j'ai mangé du fromage blanc.

— Et vous appelez ça dîner ? Allons, venez. Nous allons faire un vrai repas.

— Mais votre leçon ? Je vous dois...

— Je connais le restaurant rêvé. Dîners dansants. Après le repas vous pourrez me donner ma leçon sur la piste. Nous ferons d'une pierre deux coups.

Elle parut presque soulagée.

— D'accord. Laissez-moi juste le temps de me refaire une beauté.

La soirée fut un triomphe. Elle passa la nuit chez Fred. Ce n'était pas précisément ce qu'il avait prévu mais, une fois la leçon terminée, il s'était senti bien trop fatigué pour reconduire Miss O'Brien chez elle.

XIX

Ainsi commença pour Fred une vie nouvelle. Il avait un boulot qui lui plaisait et deux femmes à sa disposition, belle de jour et belle de nuit. Verna s'aventurait rarement hors de chez elle. Fred y passait le temps quand il avait besoin de se détendre et de parler de son travail. La cuisine de Verna occupait toujours dans son cœur une place privilégiée. Mais les goûts de Fred évoluaient un tantinet. Il aimait les bons plats solides de Verna, ses ragoûts tout simples, mais de temps en temps il avait envie de nourritures plus riches. Quand il emmenait Faye au restaurant, il commandait toujours les plats les plus exotiques.

Cette vie nouvelle dura exactement neuf mois. Ce fut un dimanche que le problème se posa. Il avait passé sa soirée de samedi, et la nuit, avec Faye. Ils se réveillèrent vers huit heures et Faye suggéra une reprise des activités de la veille. À neuf heures, Fred alla chercher le journal et ils lurent tous les deux au lit jusque vers dix heures. Puis Faye glissa une main sous les pages sportives pour que Fred oublie un peu le football et s'intéresse à un autre genre de sport.

À midi, Fred s'étira avec délices dans son lit, en songeant que la vie était belle. Faye était allée à la cuisine préparer du café, ou du moins, c'est ce que croyait Fred.

Normalement, il était l'heure pour Fred de faire sa toilette et de s'habiller pour aller déjeuner chez Verna, comme tous les dimanches. Pendant ce temps, Faye ferait un peu de ménage et attendrait son retour.

Fred prit sa douche, se rasa, s'habilla sans se presser. Et, quand il rentra dans le living-room, il trouva la table mise et Faye qui l'attendait.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Le déjeuner est servi.

— Le déjeuner ?

— Oui. Tous les dimanches, tu me laisses tomber. Enfin quoi, je ne te vois jamais, sinon au lit.

— Qu'y a-t-il de mieux ?

— Ne me dis pas que tu n'as jamais faim. Et j'aime bien faire un bon déjeuner le dimanche. Je voudrais que tu le partages avec moi. Je suis bonne cuisinière, tu sais.

— Mon déjeuner du dimanche, c'est toi.

— Et d'abord, où est-ce que tu vas comme ça, toutes les semaines ?

— Je te l'ai dit. Voir un vieil ami.

— Déjeune. Après, on regardera la télévision et, quand on aura digéré, je te donnerai le grand frisson.

— Vraiment ?

— Je veux que tu déjeunes avec moi.

— Très bien, Faye. Je vais goûter à ta cuisine.

Ainsi, Fred déjeuna. Deux fois. Dès qu'il eut fini le repas de Faye, il alluma la télévision. Il se donna douze minutes pour digérer.

— Allez, Faye. Je suis prêt.

— Prêt ?

— Pour le grand frisson.

— Ah la barbe, Fred. Je suis gavée.

— Donne-moi un grand frisson gavé.

— Ne me bouscule pas. Franchement, pas tout de suite.

— Écoute, Faye, je dois partir. Je n'en ai pas la moindre envie, mais il le faut. Ton poulet était délicieux. Tu es délicieuse. Mais j'ai une obligation.

— Bon, vas-y, va-t'en. Et va te faire foutre.

— Ne le prends pas comme ça, voyons. À mon retour, tu pourras me le faire connaître, ton grand frisson.

— Peut-être, trésor. Et peut-être pas.

Fred arriva chez Verna avec une heure de retard. Elle ne lui dit rien, mais bouda tout le long du repas.

— Vous ne mangez pas, Fred, dit-elle enfin.

— Je n'ai pas très faim, Verna. Et pourtant, vous savez que j'adore votre poulet frit.

— Vous ne vous sentez pas bien ?

— Pas très. Je ne sais pas ce que j'ai, je ne suis pas dans mon assiette.

C'était une chose que Verna pouvait comprendre, Fred le savait.

— Grippe intestinale ?

— Peut-être.

— Alors, il faut manger. Ça vous fera du bien.

— Oui.

Il fit donc un second repas complet. Cet exploit ne prouva qu'une chose. Le poulet de Verna était légèrement moins gras que celui de Faye mais pas moins appétissant.

— Fred, proposa Verna en desservant la table, si vous passiez la nuit ici ? Je pourrai vous soigner.

— La nuit ? Avec vous ? Seuls tous les deux ? Ça n'est pas convenable.

— Vous n'avez pas bonne mine, Fred. Je m'occuperai de vous, je vous ferai de la tisane. La tisane, c'est bon pour tout. Et demain, vous serez frais comme un gardon.

— Impossible. Songez à votre réputation.

— Nous n'allumerons pas dans la chambre. Personne n'en saura rien.

Fred réprima un frisson à la pensée d'une nouvelle séance dans le noir avec Verna.

— Il vaut mieux que je rentre chez moi, dit-il.

— Alors, je vais vous accompagner. Je veillerai sur vous. On s'arrêtera un instant en chemin pour acheter des jus de fruits.

Fred fut soudain incapable de se maîtriser.

— Non ! hurla-t-il. Non, non ! Sacré bon Dieu !

Verna porta une main à sa bouche. Fred s'éloigna de la table sans ajouter un mot, sortit, sauta dans sa voiture et rentra chez lui sans cesser de jurer et de pester et en donnant des coups de poing sur son volant.

Faye l'attendait. Mais à présent, Fred avait réellement mal à l'estomac. Comme il entra, le téléphone sonna. C'était Verna.

— Fred, ne soyez pas fâché, gémit-elle.

— Mais non, dit Fred gêné par la présence de Faye à côté de lui, qui écoutait.

— Revenez. Je sais que vous êtes malade.

— Nous nous verrons demain.

— Vous m'aimez bien un petit peu, Fred ? Dites-moi que vous m'aimez un petit peu.

— Nous nous verrons demain, répéta-t-il et il raccrocha.

Il se tourna vers Faye en levant les yeux au ciel.

— Je te jure ! Il y a vraiment des gens qui me cassent les pieds !

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette, Fred.

— Je crois que j'ai attrapé la grippe intestinale.

— Qu'est-ce que tu dirais d'un bon massage ?

— J'ai surtout besoin de dormir.

— Je peux t'endormir en te massant. Je suis très calée, tu sais. Je ne me sers même pas de mes mains.

— Nom de Dieu, fous-moi la paix ! hurla Fred. Je suis malade, malade !

— Je vais t'aider à mettre ton pyjama.

Fred finit par céder.

— Bon, d'accord. Mais c'est tout.

Ce ne fut pas tout, et Fred passa une nuit agitée, rêvant qu'il était un poulet frit et que Verna et Faye se disputaient une de ses cuisses.

Il se réveilla dans le calme de la nuit. Il était cinq heures. Fred fut incapable de se rendormir. Il alla se faire du café et se mit à arpenter sa cuisine.

Au diable ces bonnes femmes, pensait-il. Elles ne rêvent qu'à vous prendre dans leurs filets pour vous mettre la corde au cou. Pourquoi

faudrait-il toujours leur obéir ? Eh bien, il y avait un moyen de leur échapper. Adieu, bonnes femmes. Adieu Faye, adieu Verna. Personne n'avait le droit de tenir Fred Benson en laisse. Plus maintenant. Plus jamais.

Doucement, pas si vite. Était-il nécessaire de les tuer toutes les deux ? Fallait-il renoncer aux croquettes de pommes de terre et aux cols amidonnés ? Aux leçons de danse dans un grand lit ? Elles méritaient de disparaître toutes les deux. Et lui méritait la paix. Toutes les deux ? Non. Mais alors, laquelle ?

Fred réfléchit. Éprouverait-il de l'émotion si Verna mourait ? De la tristesse. Oui, il serait triste. Pourquoi ? D'abord, parce qu'il serait obligé de porter son linge au blanchisseur. Il serait contraint de s'occuper lui-même d'une multitude de petites corvées ménagères que Verna lui épargnait. Et il devenait de plus en plus difficile de trouver une bonne femme de ménage.

Mais pourrait-il supporter la vie avec Verna seule ? Verna et ses brioches. Il ne le pensait pas. L'homme ne vit pas exclusivement de brioches.

D'un autre côté, Faye n'était pas mauvaise cuisinière. Il le fallait bien, étant donné l'énergie qu'elle dépensait. Faye pourrait peut-être reprendre certaines des tâches ménagères de Verna. Mais s'il le lui demandait, elle risquait de devenir plus possessive, plus exigeante.

Non, la possessive, c'était Verna. Faye n'en présentait que les symptômes. Fred examina froidement la situation. Avait-il envie de Verna, de chemises bien blanches et de nuits noires ? Ou de Faye aux hanches montées sur roulements à billes ? Lorsque son café fut enfin passé, sa décision était prise. C'était adieu Verna.

Et c'est alors que le destin prit les choses en main. À son bureau, Fred songeait à Verna quand Mme Dunn lui annonça qu'on le demandait au téléphone. C'était justement Verna.

— Fred ? C'est moi.

— Verna ! Je pensais justement à vous.

— J'ai une mauvaise nouvelle, Fred.

— Que vous arrive-t-il ?

— Je dois partir.

— Partir ?

— Oui. À cause de ma sœur qui habite Lincoln. Elle s'est cassé la jambe et je vais aller m'occuper d'elle jusqu'à ce qu'elle soit remise sur pied.

— Ah, quel malheur. Combien de temps resterez-vous partie ?

— Je ne sais pas. Six semaines, peut-être.

— Oui, bien sûr, vous devez y aller. Je suis vraiment désolé, Verna.

Fred était surtout estomaqué. L'idée ne lui était pas venue un

instant que Verna pouvait être éliminée autrement que par un meurtre.

— Fred, vous allez pouvoir vous débrouiller ?

— Mais oui, ne vous inquiétez pas. Allez soigner votre sœur et prévenez-moi si vous avez besoin de quelque chose.

— Je vais vous donner son adresse, si vous voulez m'envoyer votre linge à laver.

— Voyons, Verna, ce n'est pas nécessaire.

— Cette séparation nous donnera le temps de réfléchir, je suppose.

— Certainement. Je vais beaucoup penser à vous. Et à votre retour, j'aurai trouvé une solution.

— C'est vrai, Fred ?

— Vous pouvez y compter.

Le dimanche suivant, Fred demanda à Faye :

— Qu'est-ce que tu vas me faire pour déjeuner, aujourd'hui ?

— Tu restes à la maison ?

— Oui. Et quand nous aurons digéré, j'aurai peut-être droit au grand frisson, hein ?

— Sûrement, chéri !

Elle sauta du lit et courut à la cuisine. Fred s'accota sur les deux oreillers et soupira d'aise. Ce ne serait pas le plus grand frisson de sa vie, celui-là il l'avait connu en tuant sa femme. Mais qui sait, peut-être le deuxième ?

Verna écrivit régulièrement à Fred, les deux premières semaines, puis les lettres s'espacèrent et il cessa complètement d'en recevoir. Fred s'en foutait éperdument. Faye se révélait la compagne parfaite. Un peu excessive sans doute, mais Fred avait tout de même des moments de répit et Faye semblait si reconnaissante qu'il ait renoncé à ses amis ou amies, apparemment pour elle, qu'elle faisait tout ce qu'il voulait. Ce n'était pas la vie rêvée pour elle, mais un tiens au lit valait mieux que deux tu l'auras dans un bar.

Fred s'aperçut que ça ne l'amuse pas du tout de combiner la mort de Verna en son absence. Il essaya à deux ou trois reprises, mais abandonna rapidement. Loin des yeux, loin du cœur.

Les réunions quotidiennes à la Great Plains occupaient beaucoup Fred, qui était devenu cadre supérieur. Il proposait des idées, généralement intéressantes et constructives. Turner et lui se disputaient constamment, mais Fred ne craignait plus le vice-président. Et Droit n'intervenait pas, car à son avis la lumière jaillissait souvent de ces escarmouches. La cote de Fred à la compagnie était en hausse, et tout le monde le savait.

Son bel univers s'écroula un matin de bonne heure quand le téléphone sonna. Fred décrocha et Faye se retourna dans le lit à côté de lui.

— Allô ? fit-il.

— Fred. C'est Verna.

— Verna ?

— Oui. Je rentre.

— Ah ? Vraiment ?

— Et je viendrai vous voir ce soir. Je voulais simplement m'assurer que vous seriez chez vous.

— Je ne sais pas, Verna. J'ai beaucoup de travail en ce moment.

— Remettez-le à demain. Je veux que vous soyez là. J'arriverai vers sept heures.

— Non, écoutez...

— Soyez là à sept heures, Fred, dit Verna et elle raccrocha.

— Qu'est-ce que c'était, chéri ? murmura Faye en lui grattant le dos.

— Rien d'important.

— Tu dois partir dans combien de temps ?

Fred jeta un coup d'œil à la pendule.

— J'ai dix minutes avant que le réveil sonne.

— Chic alors ! Juste le temps !

Il se laissa retomber sur le lit. Au moins, ça l'empêcha de penser à Verna pendant dix minutes.

Il passa toute la journée à griffonner des notes au sujet de Verna, notant tous les détails qui lui venaient à l'esprit. Plus tard, il les mettrait au propre dans son cahier. Les faits lui revenaient aisément à la mémoire. Un autre accident à la maison, tout à fait naturel. Verna,

comme Gloria, sortait rarement. Il l'avait souvent observée dans la cuisine. Elle semblait passer le plus clair de son temps penchée sur son fourneau. Pour Fred, le lieu du crime était tout trouvé.

L'attitude de Verna, sa voix au téléphone, le tracassèrent un peu, au cours de la journée. Il envisagea de ne pas rentrer chez lui, mais après avoir rassemblé d'innombrables notes il finit par décider de l'affronter. Après tout, il lui fallait rester en bons termes avec elle, pour pouvoir organiser l'accident.

Ce soir-là, à sept heures précises, on sonna chez Fred. Il avait attendu un peu nerveusement, un verre à la main. Quand il ouvrit, Verna apparut, souriant de toutes ses dents, comme si ses croquettes lui avaient valu une médaille à la foire du Nebraska.

— Eh bien, Fred ? fit-elle.

— Bonjour, Verna. Entrez donc.

— Avec plaisir.

Elle avança, jeta un rapide coup d'œil dans le living-room et alla s'asseoir sur le canapé. Elle se releva aussitôt et prit le cendrier posé sur la table basse.

— Où est la poubelle, Fred ?

— Sous l'évier, dans la cuisine.

Elle disparut et revint bientôt avec un cendrier bien propre. Elle le remit sur la table, non sans en avoir d'abord ôté la poussière avec sa main.

— C'est petit, chez vous. Beaucoup trop petit. Moi, j'aime une vraie maison, pas vous ?

— Une maison ?

— Mon Dieu, oui. Un appartement n'est pas un vrai chez-soi. C'est très bien dans certains cas, sans doute. Pour les célibataires. Mais moi, je préfère habiter une maison.

— Oui, bien sûr, Verna. Et maintenant, que puis-je pour vous ?

— Me servir à boire, Fred. Un dry. J'aime bien le dry. Ça vous surprend ?

— Mais non, pas du tout. Un dry. Certainement. Voyons...

— Du gin, un soupçon de vermouth et beaucoup de glace.

Fred se rendit dans la cuisine et fit couler l'eau chaude sur un bac à glace. « Un dry, marmonna-t-il. Foutue cinglée. » Il versa les glaçons dans un saladier.

— Rien qu'un soupçon de vermouth, Fred !

— Vous voulez le préparer vous-même ? demanda-t-il d'un ton chargé de toute l'ironie dont il était capable.

— Oh non. Je veux que vous appreniez. Rien qu'un soupçon de vermouth. Et beaucoup, beaucoup de glace.

— Je n'ai pas de shaker.

— Un shaker ! Je vous demande un peu !

Elle vint à la cuisine, fouilla dans les placards et trouva un grand bocal vide.

— Voilà ! C'est exactement ce qu'il nous faut.

Fred remplit le bocal de glaçons et versa du gin jusqu'à mi-hauteur. Puis il ajouta une giclée de vermouth.

— Maintenant, remuez, Fred. Doucement.

Fred remua.

— N'importe quel verre fera l'affaire. Mais n'oubliez pas de mettre de la glace dedans. On the rocks, ça s'appelle.

— Je sais.

Il versa le cocktail dans un gobelet, ajouta un glaçon et le présenta.

— Le dry de madame.

— Nous allons voir.

Elle prit le verre et goûta.

— Mmmm. Pas mal. C'est presque ça. Mais il vous manque un peu de pratique.

Fred se servit son troisième verre de la soirée. Il sentait la colère le gagner.

— Maintenant, Verna, vous allez me dire ce que vous voulez.

— D'abord, Fred, je vais vous raconter une histoire.

— Je n'aime pas les histoires.

— Celle-ci vous amusera. Il y a une surprise à la fin.

— Bon, mais dépêchez-vous. Je suis très fatigué.

— Connaissez-vous quelqu'un à Lincoln ?

— Non. Pas du tout.

— Eh bien, ça n'est pas tout à fait vrai, vous savez. Deux personnes vous connaissent, là-bas. Et même très bien.

— C'est possible, après tout, marmonna Fred en buvant son whisky.

— La première est ma sœur, Helen Westcott.

— Je ne pense pas la connaître.

— Disons qu'elle vous connaît par personne interposée.

— Venons-en au fait !

À ce moment, on sonna.

— Ça doit être l'autre personne de Lincoln qui vous connaît. Allez ouvrir, Fred.

Fred alla ouvrir. Et il se trouva nez à nez avec Miss Howell. Merde, qu'est-ce qui se tramait ? Fred était à deux doigts de céder à la panique.

— Bonsoir, monsieur Benson. Il reste un peu de dry ?

— Mais oui, mon chou, mais oui, lança Verna du canapé. Entrez donc.

— Miss Howell, bafouilla Fred, figé sur place.

— Bonsoir, Verna, dit Miss Howell.

— Comment allez-vous, mon chou ? Fred, servez à boire à Nancy. Et je poursuivrai mon histoire.

— Vous ne lui avez encore rien dit ? demanda Miss Howell qui avait à peine accordé un regard à Fred.

— Non, pas encore. Fred, ne restez pas planté devant cette porte et préparez un verre pour Miss Howell. Allons, plus vite que ça.

Fred referma enfin la porte, alla prendre le bocal et versa dans un verre le reste du cocktail.

— Je viens de dire à Fred, reprit Verna, que deux personnes de Lincoln le connaissent, la première étant ma sœur. Là-dessus vous avez sonné. La deuxième personne à le connaître.

Miss Howell goûta son dry :

— Ça ne vaut pas les vôtres, Verna.

— Il apprendra.

— Vous voyez, monsieur Benson, le monde est petit, comme on dit. J'ai fait la connaissance de la sœur de Verna à un déjeuner de femmes d'affaires. Nous sommes devenues amies.

— Ah ? murmura Fred.

— Oui. Quand elle m'a dit que sa sœur habitait Omaha, ça m'a plus ou moins intéressée, naturellement. Ma ville natale, et tout. Et puis, elle m'a raconté que sa sœur était mariée à un M. West... Vous imaginez le choc ! Enfin... la veuve de M. West. Jamais je ne m'en remettrai, monsieur Benson. Jamais.

— Allons, allons, ma chérie, dit Verna. N'y pensez plus. Ça n'était pas votre faute.

— Et puis, poursuivit Miss Howell, elle m'a appris que mon ancien patron voyait beaucoup la veuve de M. West. Et ça, on peut dire que ça m'a vivement intéressée.

— Un concours de circonstances, bredouilla Fred en se servant un nouveau whisky.

— Deux morts, deux victimes, et qui en a bénéficié ? Fred Benson. Et lui seul. Une mort tragique et accidentelle dans une baignoire. Et Fred Benson est un homme libre. Une mort atroce et sordide dans une chambre de motel, et Fred Benson en profite encore. À première vue, naturellement, la mort du mari de Verna n'est qu'une tragédie et vous perdez un excellent ami. Mais à présent, je sais à quoi m'en tenir.

— Nous savons, rectifia Verna.

— En effet, mon chou. Voyez-vous, monsieur Benson, quand la sœur de Verna s'est cassé la jambe, je suis allée la voir, bien sûr. Imaginez le choc, et ma honte en y trouvant Verna. Naturellement, nous avons parlé du drame. Et plus nous causions, plus ça devenait clair, monsieur Benson, mon trésor.

— Très clair, Fred. Évidemment, nous ne savons pas comment

vous vous y êtes pris. Je parle de votre femme. Par contre, nous savons parfaitement comment vous avez amené cette pauvre Nancy à tuer mon mari pour vous.

— Vous nous avez eues toutes les deux comme ça, pas vrai, Fred ? fit Miss Howell. (Elle vida son verre et le tendit à Fred.) Préparez-m'en un autre.

— Je vais le faire, Nancy, proposa Verna.

— Non, non. Laissez-le. Autant le dresser tout de suite.

— Vous avez raison. Fred, un peu moins de vermouth cette fois-ci, vous entendez ?

Fred avait la gorge sèche.

— Oui, bien sûr, je vais vous préparer des cocktails. Et ensuite, je crois que vous feriez mieux de partir.

Elles se regardèrent en riant.

— Vous avez fait tout ça avec l'aide de l'ordinateur, j'en suis certaine, reprit Miss Howell. Toutes ces statistiques que vous avez étudiées, avant la mort de votre femme et celle de M. West. Nous savons que vous l'avez fait, mais nous ignorons comment.

— Je ne comprends rien à ce genre de choses, ma chérie, dit Verna. J'ai toujours été fâchée avec les chiffres.

Fred prépara le mélange et versa le dry dans les verres.

— Votre main tremble, trésor, remarqua Miss Howell.

Fred retrouva enfin sa voix.

— Je ne sais pas ce que vous racontez, mais je commence à en avoir assez. Ces deux morts sont dues à des accidents. Purement et simplement. Je n'étais même pas là !

— Eh oui, c'est ce qu'il y a de plus chouette, pas vrai, Fred ? Vous êtes insoupçonnable !

— Vous ne pouvez rien prouver ! Rien !

— C'est mon avis, mais Nancy prétend que nous n'avons rien besoin de prouver. Nous pouvons vous causer suffisamment d'ennuis sans avoir à prouver quoi que ce soit.

— Vous faire renvoyer de la compagnie, pour commencer, fit Miss Howell.

— Mon cul, oui ! cria Fred. Et maintenant, foutez-moi le camp toutes les deux !

— Allons, Fred, ne perdez pas les pédales, dit Verna. Attendez de connaître notre proposition.

— Votre proposition ?

— Mais oui. Vous êtes un coquin, Fred. Vous dites que nous ne pouvons pas le prouver. Et vous avez peut-être raison. Mais nous pouvons vous causer des ennuis. De gros ennuis.

— Devant un tribunal, observa Miss Howell, vous vous en sortiriez probablement. C'étaient effectivement des accidents. Mais vous les

avez provoqués. Nous le savons. Nous pouvons donc vous rendre la vie intenable. Mais d'autre part, nous pouvons vous rendre la vie très agréable.

— C'est bon. Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Vous voilà enfin raisonnable, Fred. Dites-le-lui, Nancy chérie.

Miss Howell s'éclaircit la gorge.

— Verna et moi, nous avons besoin de vous, chacune à notre façon. Et vous êtes réellement responsable de la situation où nous nous trouvons. Alors, nous avons mis au point un arrangement.

— Je n'ai pas d'enfants, Fred, intervint Verna. Je considère un peu Miss Howell comme ma fille. Et elle a besoin d'un homme pour être heureuse. Moi aussi. Vous vous occuperez d'elle, et moi, je serai aux petits soins pour vous deux. Voilà l'arrangement.

— Vous vous êtes servi de moi, monsieur Benson, reprit Miss Howell. J'ai tué un homme pour vous. Maintenant, vous allez me dédommager. Verna est un amour, une cuisinière hors ligne et une excellente ménagère. C'est tout ce qu'elle demande à la vie, s'occuper des gens, les chouchouter comme une mère poule. Verna s'occupera donc de nous deux et vous de moi. C'est la solution idéale.

— Vous êtes complètement cinglées ! glapit Fred.

— Allons, dit Verna, c'est si terrible que ça ? Vous connaissez ma cuisine et vous savez que vos chemises n'ont jamais été aussi blanches ni aussi bien repassées. Et j'adore faire le ménage. Une maison bien tenue est une bonne maison. La seule chose qui me déplaît, c'est qu'on me tripote. Ça me fait horreur. Normalement, si on veut être une femme d'intérieur, il faut en passer par là. Mais pas avec notre arrangement.

— Précisément, dit Miss Howell. Moi, j'ai horreur des tâches ménagères. Par contre, j'adore les hommes. Avoir un homme à moi, sans aucune des responsabilités du mariage, c'est parfait. Et avec nous deux, Fred, vous aurez la femme idéale.

Fred eut soudain froid dans le dos. Il se mit à marcher de long en large. Elles sont dingues toutes les deux, c'est sûr, pensait-il, mais elles pourraient me créer les pires emmerdes. Elles en savent juste assez pour tout foutre en l'air. Et après tout, cet arrangement risque de marcher. Qui sait ? En attendant de pouvoir organiser un double accident. Il poussa un profond soupir.

— J'aurai besoin d'un peu de répit, dit-il.

— Mais bien sûr, Fred. Vous aurez tous les jeudis et un dimanche sur deux, promit Miss Howell.

— Je tiens à ce que vous compreniez, déclara Fred, que je n'admetts pas une seconde la véracité de votre hypothèse farfelue. Cependant, je veux bien essayer.

— Épatant ! s'exclama Verna. Nous allons tous nous installer chez

moi. Ça me donnera le temps de chercher une maison plus grande.

— Et n'allez pas vous fourrer des idées dans la tête, mon petit Freddie, menaça Miss Howell. Si jamais il arrive quelque chose à l'une de nous, vous êtes fait. L'autre lâchera le morceau.

— Allez au diable, toutes les deux !

— Allons, Freddie, calmez-vous. Vous allez voir comme vous serez heureux.

Dès le lendemain, Fred s'installa chez Verna. Elle comptait bien profiter des week-ends pour chercher autre chose, mais en attendant, sa maison ferait l'affaire. Sa batterie de cuisine était là et il y avait trois chambres ; c'était tout ce qu'il fallait.

— Il nous faudra ouvrir un compte commun, dit Verna. Vous verrez, Fred, je vous ferai économiser de l'argent. Je sais acheter. Mais je ne peux pas avoir à vous demander de l'argent à chaque instant.

— À mon avis, déclara Miss Howell, on devrait partager en trois. Soixante pour cent pour nous, et trente pour vous. Les dix pour cent restant, nous les mettrons de côté en cas de pépin.

— Très astucieux, ma chérie, approuva Verna. Il faut toujours songer à l'avenir.

Au point où il en était, Fred s'en foutait. Il avait réfléchi à son problème toute la nuit, il avait très mal dormi, et il avait fini par prendre une décision. Il allait marcher. Il le fallait bien. Et après tout, ça ne serait probablement pas tellement désagréable. Il était bien possible qu'à elles deux elles forment la femme idéale.

— Faites ce que vous voulez, dit Fred. Je n'ai pas besoin de beaucoup d'argent. Juste de quoi déjeuner, et m'acheter quelques bricoles.

— Bravo, Fred, approuva Miss Howell. Maintenant, nous allons vous aider à défaire vos bagages. Verna ? La grande chambre, à votre avis ?

— Bien entendu.

Verna et Miss Howell aidèrent Fred pendant une heure, puis Verna s'excusa et alla préparer le dîner. Quand elle les appela à table, Fred était complètement installé. Durant tout le repas, elle fut aux petits soins pour eux, et rougit timidement quand ils la félicitèrent de son excellent dîner. Au café, Fred était conquis.

— Verna chérie, dit alors Miss Howell, je crois que je vais prendre mon dessert tout de suite. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Mon Dieu, petite ! Comment pouvez-vous faire ça l'estomac plein ? Mais si ça vous fait plaisir... Allez. Amusez-vous, mes enfants.

Miss Howell se leva, contourna la table pour s'approcher de Fred ; et se mit à déboutonner sa chemise.

— Qu'est-ce qui vous prend ? protesta-t-il.

— Vous avez entendu, dit Verna. Le dessert.

Verna vint aider Miss Howell et, quand la chemise fut toute

déboutonnée, Miss Howell demanda à Fred de se lever. Il obéit.

— Ôtez-lui le reste, Verna. Fred, déshabillez-moi.

Fred n'osa pas refuser.

— Mon Dieu, qu'il est maigre, s'écria Verna. Il devrait peut-être rentrer déjeuner à la maison.

— Oh oui ! approuva Miss Howell. J'aime bien mon dessert à midi.

Fred s'efforçait de maîtriser ses tremblements. Détends-toi, se répétait-il, bon Dieu, détends-toi.

— Allons, Fred, murmura Miss Howell en envoyant promener sa jupe, il ne faut pas avoir peur. Nous allons bien nous amuser.

— Je vais débarrasser, fit Verna. Montez tous les deux et, si vous voulez encore du café, vous n'aurez qu'à m'appeler.

— Entendu, chérie, dit Miss Howell. Fred. Portez-moi dans la chambre. Allez, hop !

Fred la souleva et monta en trébuchant à chaque marche.

Une heure plus tard, Fred était endormi. Miss Howell et Verna buvaient du café dans le living-room en regardant la télévision. Elles étaient toutes deux parfaitement heureuses.

Quatre jours passèrent ainsi, et Fred s'habitua à son emploi du temps. Miss Howell, petit déjeuner, bureau, déjeuner, Miss Howell, bureau, dîner et Miss Howell pour finir. C'était épuisant mais assez intéressant parce que Fred était traité comme un roi. Miss Howell l'épuisait de la manière la plus agréable qui soit, et Verna le remettait en forme avec ses petits plats. Le seul problème, c'était Faye. Elle menaçait de venir le relancer au bureau s'il ne passait pas la nuit avec elle. Finalement, Fred pensa que le mieux serait de mettre franchement la question sur le tapis.

— Mesdames, dit-il un soir, j'ai un problème.

— Ah mon Dieu ! s'écria Verna. Qu'est-ce qui cloche, Fred ?

— Il s'agit d'une fille... Faye O'Brien. Je la voyais assez souvent et...

— Débarrasse-toi d'elle, Fred, trancha Miss Howell.

— Mais ça n'est pas si facile !

— Fred, intervint Verna, je vais lui téléphoner, je lui dirai que vous êtes fiancé ou un truc comme ça, et que vous ne pouvez plus la voir.

— Non, décréta Miss Howell. J'ai dit qu'il fallait s'en débarrasser. Définitivement.

— Tu veux parler d'un autre accident, ma chérie ?

— Précisément, Verna.

— Mais enfin, ça n'est pas nécessaire ! protesta Fred. Je crois que, si Verna lui parlait, elle me ficherait la paix.

— Nous t'aiderons toutes les deux. N'est-ce pas, Verna ?

— Bien sûr. Ça va être excitant.

Fred était stupéfait.

— Vous voulez dire que vous voulez toutes les deux participer à... à ça ?

— Ma foi, dit Verna, je ne peux pas dire que j'approuve. Certainement pas. Cependant, les circonstances exigent parfois des mesures draconiennes. Et puis, en fait, nous ne ferons rien. Ce sera un accident. Vous y veillerez. Les accidents, ça arrive.

— Ça demandera du temps, observa Fred, assez satisfait de voir qu'on admirait ses talents. Et il faudra me faire confiance.

— Bien sûr, Fred, assura Miss Howell. Jusqu'à un certain point.

— Il va falloir que je recommence à la voir. Je dois la connaître intimement, avant de pouvoir organiser un accident.

— Vas-y, Fred, fais ce qu'il faut. Mais tâche de ne pas trop traîner, répliqua Miss Howell.

Le soir même, Fred téléphona à Faye et lui demanda de venir chez lui ; il avait encore son appartement jusqu'à la fin du mois. Ils passèrent donc la nuit ensemble. Fred était en pleine forme ; sans vouloir se l'avouer, il était excité à la pensée que Faye ne serait bientôt plus de ce monde.

— Ah... Ah, Fred, c'était merveilleux, murmura Faye.

— Oh oui, Faye. Merveilleux.

— J'ai cru que tu allais me quitter, Fred. J'étais si inquiète !

— Jamais je ne te quitterai, ma chérie.

— Je veux passer le restant de ma vie près de toi.

— Je te le promets.

Pendant l'heure du déjeuner, il utilisait les services de Miss Howell pour l'aider à la programmation de l'ordinateur. Elle tapait ses notes avec enthousiasme et s'employait à mener l'affaire tambour battant. Elle tenta bien une fois de peloter Fred au cours d'une de ces séances de travail, mais d'un ton froidement professionnel il la pria de rester tranquille. Les affaires étaient les affaires. Elle en fut irritée, mais tant pis : le travail avant tout.

Au bout de trois semaines, après avoir passé toutes ses nuits avec Faye, Fred programma l'ordinateur. Et ce soir-là, il rapporta le résultat à Nancy et Verna.

— Tout est là, dit-il.

Miss Howell battit des mains.

— L'accident ?

— Oui. Mais ça ne sera pas commode.

— Racontez, Fred, supplia Verna.

— Ça ne me plaît pas tellement. Elle est vulnérable, très vulnérable. Mais l'ordinateur prévoit une mort violente. Je n'aime pas la violence.

— Moi non plus, déclara Verna. On en voit bien trop à la télévision.

— Pourquoi cette mort violente ? s'enquit Miss Howell.

— Parce que c'est une pute, une de ces femmes qui aiment trop les hommes et qui les ramassent n'importe où. Et parfois, elles tombent sur des sadiques. Des tueurs, même. Et quand on couche avec un tueur, on risque de finir au cimetière.

Fred sourit et Miss Howell se tortilla d'un air gêné.

— Bon, fit-elle. Une mort violente. Qu'est-ce que ça peut nous foutre ?

— Une mort violente déclenche automatiquement une enquête, expliqua Fred. Quand il s'agit d'un accident qui a l'air d'un accident, pas de problème. La police a bien trop à faire pour enquêter sur tous les accidents. Mais s'il s'agit d'un accident accompagné de violence, elle enquête. Et elle pourrait découvrir mes relations avec Faye.

— Si l'ordinateur a opté pour la violence, nous n'avons pas le choix, décréta Miss Howell. Mais sois prudent. Ne gâche pas tout.

— Est-ce que nous pouvons vous aider, Fred ? demanda Verna.

— Il me faudra du temps et de l'argent.

— Tu les as. Je veux que cette garce disparaisse, trancha Miss Howell.

Les dés étaient jetés.

— Je t'ai acheté des robes neuves, Faye, annonça Fred, croulant sous le poids des paquets.

— Oh Fred ! Pour moi ?

Il laissa choir son fardeau sur le canapé. Deux ou trois cartons tombèrent sur le tapis. Faye sourit à Fred, puis elle se mit à arracher les ficelles.

— Tout est pour toi, dit Fred. Et j'ai tout choisi moi-même. J'espère que ça te plaira.

C'était important. Et même si les vêtements n'étaient pas du goût de Faye, il faudrait qu'elle les porte. Cela faisait partie du plan.

À mesure qu'elle ouvrait les cartons, l'enthousiasme de Faye se refroidit. Ils contenaient les vêtements de mauvais goût les plus chers que Fred avait pu trouver. Il avait acheté de la lingerie, des produits de beauté, des chaussures. Faye fut quelque peu embarrassée. Il y avait bien une chose ou deux qu'elle aurait pu s'acheter elle-même, mais l'ensemble la surprenait. On aurait dit que Fred s'était appliqué à choisir cette garde-robe de manière que tous les vêtements sans exception aient l'air de proclamer : ce corps est à vendre.

Faye ne saisissait pas très bien ce qui clochait là-dedans. Par ailleurs, elle était sincèrement heureuse que Fred se soit donné tant de mal. Il avait pris soin de laisser quelques étiquettes, et Faye fut impressionnée par les prix.

Elle se déshabilla pour essayer une chemise de nuit, trois robes, un tailleur-pantalon. Et Fred.

Plus tard, Fred vida la penderie, autant qu'elle le lui permit.

— Je veux que tu recommences à zéro, lui dit-il. Je veux te voir porter les vêtements que je t'ai choisis. Ainsi, tu seras toute à moi.

Faye ne discuta pas. Elle réussit à conserver une robe ou deux, et tout compte fait elle était enchantée de la tournure des événements. Les nouveaux vêtements n'étaient pas tous à son goût mais elle en repéra quelques-uns qu'elle porterait sans déplaisir. D'ailleurs, Faye ne s'étonnait plus de grand-chose et Fred était généreux. Comme amant il n'était pas terrible, mais il faisait de son mieux. Et aux yeux de Faye, l'enthousiasme comptait beaucoup. Il était facile à vivre, pas vicieux ni sadique, et Faye lui en savait gré. Tout bien considéré, Fred était une belle prise.

Fred avait prolongé d'un mois la location de son appartement. Il avait donc trente jours devant lui pour éliminer Faye. Comme il

s'agissait d'un appartement meublé, elle ne s'était pas aperçue que Fred avait déjà déménagé la plupart de ses affaires.

Le plan exigeait une première quinzaine d'amour fou. Fred sentait qu'il n'arriverait jamais à satisfaire Faye, mais il devait faire de son mieux. Ces deux semaines furent assez pénibles. Fred se gavait de protéines, de vitamines et de fortifiants. Et il se fixa un emploi du temps, indispensable au projet, assez semblable à celui établi par Miss Howell : Faye, petit déjeuner, bureau. Vers onze heures et demie, Fred faisait dissoudre dans du lait cru une poudre achetée chez un herboriste. Il rentrait alors chez lui remonté à bloc et Faye lui ouvrait la porte, généralement toute nue. Après l'intermède de midi, c'était le déjeuner rapide, puis de nouveau le bureau. À la fin de la journée Fred prétextait un travail urgent, fermait sa porte et s'accordait un petit somme de deux heures. Un autre cocktail de vitamines, et il rentrait chez lui. Au lit. Le dîner. La télévision. Le lit. Il pouvait enfin dormir. À ce régime-là, Fred perdait du poids, il avait une mine épouvantable et commençait même à ressentir certains troubles visuels. Il était grand temps d'agir.

De son côté, Faye était en pleine forme. Cet emploi du temps lui convenait à merveille. De fait, elle empêchait même Fred de prendre un repos bien gagné. Souvent, Fred allait se coucher et somnait dans un sommeil profond pendant qu'elle regardait la télé, et il était brusquement réveillé, de diverses façons, selon le film qu'elle venait de voir. Un soir, après avoir revu *La Strada*, elle imita la trompette et lui souffla dans l'oreille jusqu'à ce qu'il ouvre les yeux. Après un western échevelé, Fred se réveillait en sursaut, chevauché par Faye dans un galop éperdu. Après *Lolita*...

Fred entama alors la phase numéro deux. Le lundi matin, il accomplit son devoir comme d'habitude. A midi, il téléphona à Faye d'un restaurant, en prenant soin de laisser la porte de la cabine ouverte pour qu'elle puisse entendre le bruit.

— J'ai trop de travail, je ne peux pas rentrer, dit-il.

— Oh Fred, non ! Vraiment ?

— Oui. Je suis au bureau. Navré. À ce soir.

— Fred, attends...

Mais il se hâta de raccrocher sans lui laisser le temps de demander ce que signifiait tout ce bruit de fond. Il rentra chez lui, ou plutôt chez Verna qui lui servit un déjeuner reconstituant, repoussa les avances de Miss Howell et regagna son bureau. Le soir, il rentra plus tard que d'habitude. Faye l'attendait, toute nue. Il l'embrassa distraitement, se précipita dans la chambre et commença à se déshabiller. Elle le suivit, tout heureuse, prête à lui pardonner sa trahison de midi. Fred disparut dans la salle de bains ; Faye l'attendit sur le lit. Quand il reparut, il était rhabillé ; il avait mis un autre costume et une chemise propre.

— Fred ! Tu t'es rhabillé !

— Oui, dit-il précipitamment, il faut que je file, j'ai encore du travail au bureau.

— Non ! Pas maintenant, Fred ! Reste un moment, au moins !

— Pas le temps, Faye. À tout à l'heure.

Et il partit sans lui laisser le temps de protester davantage.

Il rentra aussitôt chez Verna.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Miss Howell.

— Je vais me coucher. Réveillez-moi vers une heure.

— Je t'accompagne !

— Des clous. J'ai besoin de sommeil. Verna, je compte sur vous. À une heure. C'est important.

Fred monta dans la chambre et se coucha tout habillé.

À une heure du matin, Verna vint le secouer.

— Fred. Il est une heure. Fred !

Il se réveilla péniblement. Tout son corps était douloureux.

— Oui, marmonna-t-il. D'accord. Merci.

— Mais enfin, qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Miss Howell en entrant à son tour.

— Aidez-moi...

Elles l'aiderent à se mettre debout.

— Je vais vous faire du café, déclara Verna.

— Non. Merci, mais il faut que je retourne là-bas.

— Dans cette tenue ? Votre costume est tout fripé !

— C'est précisément ce que je voulais. Et maintenant, autre chose.

Il saisit Miss Howell et l'embrassa. Elle lui rendit son baiser avec enthousiasme, en lui ébouriffant les cheveux et en le barbouillant de rouge à lèvres. Il la repoussa.

— Bon. Ça va comme ça.

— Fred, qu'est-ce qui t'arrive ? s'écria Miss Howell, profondément humiliée.

Fred ne lui répondit pas, mais se laissa encore embrasser tandis qu'il s'adressait à Verna :

— Soyez gentille, allez me chercher un flacon de parfum.

Verna ne discuta pas et disparut dans la salle de bains.

— Merde, Fred, embrasse-moi ! haleta Miss Howell.

Verna revint avec le parfum et Fred dégagea une de ses mains pour en asperger ses vêtements.

— Bon. Ça va, dit-il. Maintenant je file. Souhaitez-moi bonne chance.

— Salaud ! cria Miss Howell.

Fred se frotta les yeux.

— Les accidents prennent du temps.

Il avait parlé tout bas, mais d'un ton si résolu que les deux femmes

s'écartèrent.

Quand il arriva à l'appartement, Faye l'attendait, en peignoir de bain cette fois.

— Salut, dit négligemment Fred. Ça m'a pris plus de temps que je ne pensais.

— Quoi donc ?

— Hein ? Mon travail, bien sûr.

— Ton travail ?

— Mais oui. Des tas de trucs que j'avais laissés de côté ces derniers temps.

— Qu'est-ce que ça sent ?

— Quoi ?

— Du parfum ! Et regarde-toi, Fred ! Tu es couvert de rouge à lèvres ! Et ton costume ! Dans quel état tu es... Espèce de fumier. Tu étais avec une femme !

— Je te dis que j'ai travaillé.

— C'est une foutue gonze que tu as travaillée, oui !

— Ne sois pas vulgaire, Faye.

— Et ce coup de téléphone, à midi ? De la merde. Tu n'as pas travaillé, tu es sorti. J'ai appelé ta secrétaire.

— Oui, bon, je suis allé prendre l'air un moment. Et puis d'abord, qu'est-ce que c'est que ce ramdam ? Depuis que nous sommes ensemble, je n'ai pas bougé de la maison, j'ai été là matin, midi et soir. Un jour, je suis obligé de faire des heures supplémentaires et tu m'engueules comme du poisson pourri.

Faye se calma un peu.

— D'accord, Fred, tu as dû travailler. Alors, tu dois avoir faim.

— Franchement, non, je suis surtout fatigué. Éreinté. Je vais me coucher.

— Chic, moi aussi.

Fred se déshabilla et se glissa sous les draps. Il tourna le dos à Faye pour chercher le sommeil, mais elle ne l'entendit pas de cette oreille.

— Fred, ne t'endors pas.

— Fatigué... Trop de boulot.

— Tu n'as pas envie d'une petite détente ?

— Trop fatigué.

— Nom de Dieu, Fred, retourne-toi !

La prestation de Fred fut déplorable, aussi lamentable qu'autrefois avec sa femme. D'ailleurs, ce fut ainsi qu'il y parvint. En pensant à Gloria. Comme ça, ce fut très simple. Faye passa une bien mauvaise nuit.

Les deux jours suivants, Fred répéta son cinéma du lundi, avec de légères variantes. Le jeudi, Faye commença à boudier et se mit à boire.

Mais elle ne se disputait plus avec Fred.

Ce soir-là, il rentra à l'appartement et se changea précipitamment.

— Où tu vas encore ce soir, bougre de fumier ? demanda Faye d'une voix pâteuse.

— Au bureau. J'ai un travail fou.

— Mon cul.

— Ne sois pas grossière, Faye.

— Si ça se trouve, je ne serai pas là quand tu rentreras. Hein ? Qu'est-ce que tu dis de ça ?

— Écoute, ce n'est pas ma faute si j'ai du travail. Tu crois que je te raconte des histoires ?

— Ça va, ça va, papa. Va-t'en à ton foutu boulot. Va.

En montant dans sa voiture, Fred repéra du coin de l'œil Faye, qui sortait de l'immeuble. C'était bien ce qu'avait prévu l'ordinateur, elle allait le suivre et lui faire une scène. Fred remarqua, non sans satisfaction, qu'elle avait pris le premier vêtement venu dans sa penderie. Une robe-fourreau de satin très moulante, une de celles qu'il avait achetées.

Il démarra lentement. Elle avait pris sa voiture et le suivait à distance. Il partit tout droit vers sa destination, à l'opposé de son bureau, en prenant bien garde de ne pas semer Faye à un feu vert. Quand il se gara, il s'assura qu'elle avait une place libre pas trop loin. Puis il descendit de voiture et partit à pied.

Il s'engagea dans l'allée centrale du parc public, désert à cette heure. Puis il se mit à presser le pas, en consultant sa montre de temps en temps comme s'il craignait d'être en retard à un rendez-vous. Arrivé à un carrefour, il se dissimula derrière un buisson et regarda derrière lui. Il remarqua que la robe de Faye scintillait à la lumière des rares réverbères, et révélait ses formes. Elle balançait à bout de bras le grand sac en verni que Fred lui avait acheté. Terriblement voyant. Il repartit, s'enfonçant de plus en plus sous les frondaisons du parc. Faye, prise à son jeu et l'esprit embrumé par le whisky, le suivait sans ralentir son allure.

Faye dut se rendre compte subitement de l'endroit où elle se trouvait lorsque les deux jeunes voyous l'empoignèrent. Elle représentait une cible de choix. Fred entendit son premier cri étouffé, et un frisson le parcourut. Il comprit qu'il était en danger, lui aussi, mais il vainquit sa peur et revint sur ses pas.

Entre les branches d'un arbuste, il put voir les trois silhouettes se débattre dans un silence ponctué de grognements et de soupirs. Puis une espèce de petit cri aigu s'échappa des lèvres de Faye et Fred crut reconnaître son nom. Mais avant qu'elle puisse appeler au secours, une main s'était appliquée sur sa bouche.

La lutte se poursuivit, Faye se défendait bien. Elle se servait de son

genou avec beaucoup d'adresse et un des voyous s'écarta, plié en deux, les mains plaquées sur son bas-ventre. L'autre redoubla d'efforts. Fred entendit un bruit de déchirure. Très bien. Parfait.

Faye se débattait toujours et Fred ne put s'empêcher de l'admirer. Elle aurait dû se détendre, comme on dit, et prendre son plaisir.

Le premier voyou retrouva son souffle et rejoignit son compagnon. Ils étaient tellement absorbés par la bagarre que le grand sac, tombé dans l'allée, ne les intéressait plus. Ce qui avait débuté comme un simple vol à la tire se transformait en meurtre. Tout comme l'ordinateur l'avait prédit.

Fred contempla la scène pendant près de cinq minutes qui lui parurent durer cinq heures. Il avait mal à la nuque et il pensait éclater à force de retenir sa respiration. Était-il possible qu'une telle scène de violence passe si longtemps inaperçue ? Que faisaient les flics ? Fred cligna des yeux, se retourna et scruta l'obscurité. Mais le parc était désert.

À présent, du côté des trois ombres, c'était le silence absolu. Les deux voyous, oubliant leur rage et leur désir, s'étaient assis par terre et reprenaient leur souffle. L'un d'eux avait pris le sac à main. Apparemment, Faye ne bougeait plus.

Fred ne comprenait pas pourquoi ces deux garçons restaient là. Il lui faudrait attendre leur départ avant de pouvoir quitter sa cachette. Il jeta un nouveau coup d'œil autour de lui. Il aperçut alors une silhouette qui passait sous un réverbère, dans l'allée.

Fred espérait de tout son cœur que c'était un policier. Il s'accroupit dans les buissons. La silhouette s'approchait. Fred s'humecta les lèvres. Et si c'était un autre voyou ? Fred devait risquer le tout pour le tout. Il humecta encore une fois ses lèvres sèches du bout de sa langue et passa enfin à l'action.

— Au secours ! gémit-il d'une voix aussi aiguë que possible. Au secours ! Ah... Au sec...

Il s'interrompit dans un râle.

La silhouette s'arrêta net. Les deux garçons bondirent en jetant autour d'eux des regards affolés. Ils restèrent un instant figés, à dix mètres à peine de l'arrivant, puis ils prirent leurs jambes à leur cou. L'un d'eux portait toujours le sac. Le promeneur solitaire s'élança aussitôt à leur poursuite en hurlant.

— Arrêtez ! Arrêtez ! Halte !

Fred patienta et, quand le bruit de pas se fut éloigné, il se précipita vers Faye, mit un genou en terre et se pencha sur elle. Il distinguait ses yeux. Ils étaient ouverts et le regardaient. Et le voyaient.

Elle était vivante. Vivante. L'ordinateur avait prévu cette possibilité. Fred regarda autour de lui. Personne. Pourquoi ne

l'avaient-ils pas tuée ? Il ne fallait jamais se fier à la violence. Fred reporta son regard sur Faye, vit ses lèvres s'entrouvrir et comprit qu'elle allait hurler.

Fred n'hésita pas. Il se baissa, plaça son avant-bras sur la gorge de Faye et pesa de tout son poids. Il vit ses yeux s'ouvrir, emplis d'horreur. Il sentit la chair et les cartilages céder. Il entendit un râle bref. Puis elle frémit, tenta de porter une main à son cou, mais son bras retomba. Au bout d'un moment, Fred se redressa en époussetant sa manche. Il glissa son pied sous le corps de Faye et la retourna. Elle était morte. C'était fini. Il fit demi-tour et quitta le parc d'un pas vif, pour aller reprendre sa Chevrolet. En rentrant chez lui, il croisa une voiture de police qui fonçait dans un hurlement de sirène, son phare rouge clignotant sur le toit. En bon citoyen, Fred se gara vivement à droite pour la laisser passer.

Une fois dans l'appartement, il vida les placards de toutes les affaires de Faye. Il les fourra dans deux valises et contempla le lit avec regret. Il aurait souhaité pouvoir passer la nuit tout seul chez lui. Mais il avait besoin d'un alibi. On ne savait jamais. Il retourna donc chez Verna.

Il la trouva dans la cuisine.

— Fred ! Vous êtes rentré.

— Oui. C'est fait.

— Oh, que c'est passionnant ! Nancy ! Nancy ! Devine !

Miss Howell arriva.

— Tu l'as fait, c'est vrai ?

Fred hocha la tête et souleva les valises.

— Voilà ses affaires.

— Jette-les.

— Je pourrais peut-être les mettre à ta taille, ma chérie, proposa Verna.

— À la poubelle !

— Mettez la radio, dit Fred. Je voudrais écouter les nouvelles.

Miss Howell éteignit la télévision et alla dans sa chambre chercher son transistor. Ils s'assirent tous les trois et écoutèrent en silence. Ils n'attendirent pas longtemps le flash d'informations. Il n'était question de rien.

— Et alors ? fit Miss Howell.

— C'est encore trop tôt, répondit Fred.

Une heure plus tard, ça y était. Deux suspects avaient été appréhendés par la police à la suite d'une tentative de viol suivie de meurtre, dans le parc. L'arrestation avait pu être opérée grâce à la présence d'esprit et au courage d'un promeneur attardé qui avait entendu des cris et surpris sur le fait les deux agresseurs. Il s'était lancé à leur poursuite et avait réussi à attirer l'attention d'une voiture

de police qui passait par là. Un des voyous avait été arrêté immédiatement, et l'autre une demi-heure plus tard. La victime, dont les papiers d'identité avaient été trouvés dans le sac volé, se nommait Faye O'Brien, et elle était morte avant d'arriver à l'hôpital.

Fred éteignit la radio. Ils se regardèrent tous les trois en silence un long moment. Puis Miss Howell se leva et vint embrasser Fred.

— Tu l'as fait ! Ça, c'est quelque chose.

— Je l'ai fait. Avec l'ordinateur.

— C'est vraiment intéressant, dit Verna. Maintenant je suppose que vous avez envie de vous coucher, tous les deux.

— Oh oui, Verna ! s'exclama Miss Howell. Il faut fêter ça !

— Vous voulez que je vous monte des brioches et du lait chaud, Fred ?

— Comme brioches, il aura bien assez des miennes, déclara Miss Howell.

Et ils fêtèrent l'événement jusqu'à ce que Fred s'écroule de sommeil vers deux heures et demie du matin.

Un dimanche après-midi, quatre mois plus tard, Verna leva la tête de ses comptes et déclara :

— Nous n'avons pas assez d'argent. J'ai trois bouches à nourrir, la vie augmente sans arrêt, le bifteck est hors de prix et je n'arrive plus à joindre les deux bouts.

— J'ai besoin de repos, répliqua Fred, alors ne me cassez pas les pieds avec ça. Elle pourrait aller travailler, non ?

Fred était allongé sur le canapé, et se massait les tempes. Miss Howell se rebiffa.

— Tu veux parler de moi, hein ? Eh bien, il n'en est pas question, mon trésor. Je suis très heureuse comme ça, figure-toi. Un jour, peut-être, je me remettrai au boulot, mais pas maintenant. Tu n'as qu'à réclamer une augmentation, après tout.

Fred, que cette conversation agaçait, rétorqua sèchement :

— Quelques dollars de plus par semaine, tu crois que ça va changer quelque chose ? Dieu sait si ce que je dépense ne grève pas le budget !

— Mes enfants, mes enfants, toutes vos disputes n'arrangeront rien, intervint Verna. Il nous faut davantage d'argent, un point c'est tout. Et j'ai besoin d'une nouvelle robe d'intérieur.

— Il doit bien y avoir un moyen. Viens, Fred, allons nous coucher. Je réfléchis toujours mieux au lit.

Miss Howell voulut prendre Fred par la main.

— Fous-moi la paix, bon Dieu ! C'est mon dimanche de congé.

— Moi, dit Verna, j'ai une idée.

— Dis vite, ma chérie, susurra Miss Howell.

— Un autre accident. Vous savez. Un cadre de la compagnie... le supérieur immédiat de Fred. Et Fred sera promu à sa place.

— Mais oui ! Pourquoi pas ! Tu vois, Fred, ce qu'il te faut, c'est de l'avancement. Devenir vice-président.

— Et pourquoi pas président ? répliqua Fred en imitant la voix de Miss Howell.

— Allons, Fred, sérieusement, fit Miss Howell sans relever l'ironie. Tu voudrais avoir la place de qui ?

— D'abord, si quelqu'un a un accident, rien ne dit que j'obtiendrai son emploi. Ensuite, c'est dangereux et ça ne me plaît pas.

— Écoute-le, Verna. Ça ne lui plaît pas ! Mais on s'en fout que ça te plaise ou non. Il faut le faire et c'est tout.

— J'y réfléchirai, marmonna Fred. Et maintenant, je vais me coucher. Pour dormir.

Fred monta et alla se jeter sur son lit, heureux d'être enfin seul. Il s'endormit aussitôt. Et fut brusquement réveillé par Miss Howell qui le déshabillait.

— Hein ? Qu'est-ce que c'est ?

— Tu t'es endormi tout habillé, Fred.

— Ah... Merci...

Quand elle l'eut déshabillé, elle en fit autant.

— Non, attends, protesta Fred.

— Il est minuit. Ton jour de congé est terminé.

— Ah merde... Tout de même...

Cependant, le petit somme de Fred l'avait ragaillardé et il passa un excellent moment avec Miss Howell.

— Tu sais, Nancy, lui dit-il ensuite, il y a un foutu salaud à la boîte que je déteste.

— Ah oui ? Qui donc ?

— Turner. Un vrai fumier. Je ne peux pas l'encadrer.

— Je me souviens de lui. Vice-président, chef du personnel, hein ?

— C'est lui. Ça fait plus d'un an qu'il m'asticote.

— Je ne l'ai jamais aimé non plus. Un vrai casse-burnes.

— Nancy, je m'excuse de t'avoir parlé si durement tout à l'heure.

— Pas grave, Fred. Moi aussi, je m'excuse.

— C'est la fatigue.

— Je devrais peut-être chercher du travail.

— Non, ça n'est pas la solution.

— Enfin... Je pourrais rencontrer des hommes, au boulot. Tu vois. Et te laisser te reposer de temps en temps.

— Tu ferais ça ?

— Pour toi, Fred.

— C'est gentil. Trop gentil. Le moins que je puisse faire, c'est de rapporter plus d'argent.

— L'accident ?

— Oui. Franchement, celui-là va beaucoup me plaire.

— C'est bien. J'ai toujours pensé qu'un homme devrait être heureux à son boulot.

Fred entama les recherches relatives à son nouveau projet. Il fit la cour à Turner, observa ses habitudes, ses manies. « Oui, monsieur Turner », « Vous avez parfaitement raison, monsieur Turner ». Fred fit du lèche-bottes à outrance. Sans grands résultats. Il apprit tout de même que Turner avait des opinions d'extrême droite, tout à fait réactionnaires, qu'il s'occupait de bonnes œuvres et assistait à toutes les réunions organisées pour la lutte contre la pornographie et l'éducation sexuelle. Il était également grand chasseur et présidait un

comité d'opposition à la loi sur la réglementation de la vente des armes à feu.

Fred eut du mal à se procurer le dossier personnel de Turner, mais il finit par le voler un soir et le photocopier. Turner avait fait toute sa carrière à la compagnie Great Plains, il avait été un élève brillant à l'école, bien vu de ses professeurs, et avait fait du scoutisme dans un groupe bien-pensant.

Mais ça n'était pas suffisant. Fred avait besoin de détails. Ce soir-là, au lit, il en parla à Miss Howell.

— J'ai besoin d'aide.

— Tu ne t'en tires pas si mal que ça, Fred.

— Mais non, il ne s'agit pas de ça. Je pense à notre prochain accident. J'ai besoin de faits précis. Ça n'avance pas. Et il me regarde déjà d'un drôle d'air parce que je tourne trop autour de lui.

— Je vais coucher avec lui. Les confidences sur l'oreiller, il n'y a rien de tel.

— Ça ne marchera pas. Il risque de te reconnaître. Et d'ailleurs, c'est un pilier d'église.

— Ce sont souvent les meilleurs. Ils se laissent vraiment aller.

— Tu crois que tu pourrais persuader Verna de sortir de la maison ? Il ne la connaît pas, et elle serait mieux son type. Au moins, elle a l'air sérieux.

— C'est possible. Qu'est-ce que tu veux qu'elle fasse ?

— Demain soir, il y a une réunion à Jefferson Hall où Turner doit prendre la parole. Il faudrait que Verna y assiste et fasse sa connaissance. Ou du moins, qu'elle l'observe en dehors de son travail. Dis-lui de tout noter, même les détails les plus insignifiants.

— Je lui en parlerai. Quel est le sujet de la réunion ?

— La pornographie.

— Je peux y aller ?

— Seigneur !

— Je me demande quel effet ça peut faire, de figurer dans un film porno. Quand tu seras vice-président, on achètera une caméra et on se filmera, hein ?

— Nancy ! Je t'en prie ! Tu parleras à Verna ?

— D'accord... Un film porno... Tu te rends compte ? Les projecteurs... Moteur ! Allez, Fred, moteur ! dit-elle en lui sautant dessus.

Non seulement Verna assista à la réunion, mais elle prit une tasse de café avec Turner après son discours. Verna avait été sincèrement passionnée par le sujet et avait applaudi Turner à tout rompre. Elle avait participé avec entrain au débat qui avait suivi, permettant ainsi à Turner de marquer des points. Elle l'avait flatté d'une manière éhontée tout en posant ses questions, l'appelant «un vrai Américain »,

et un homme « que nous aimerions avoir comme président ». En un mot, le sujet Turner fut tout à fait captivé par cette femme qui avait l'air d'une bonne citoyenne, présidente d'une association de parents d'élèves ou quelque chose comme ça. Son zèle pour la cause était évident. Aussi, quand elle vint le féliciter une fois de plus à l'issue de la réunion, il l'invita à prendre un café.

Malheureusement, Verna avait oublié de prendre des notes et Fred et Miss Howell durent la soumettre à son retour à un interrogatoire serré.

Mais elle fut moins négligente aux réunions suivantes. Et elle rapporta une mine de renseignements. Bien assez, selon Fred, pour fournir à l'ordinateur.

— C'est vraiment un grand homme, dit un jour Verna.

Fred et Miss Howell échangèrent un coup d'œil.

— Oui, mais l'argent, dit Nancy.

— Bien sûr. Mais quel dommage d'éteindre sa flamme à la fleur de l'âge !

Fred passa les trois soirées suivantes à programmer une bande magnétique contenant tous les renseignements concernant Turner. Le quatrième soir, une partie du personnel dut faire des heures supplémentaires et se servit de l'ordinateur. Fred avait des sueurs froides et trépignait d'impatience. Tout le monde partit enfin à sept heures moins le quart et Fred attendit encore quelques minutes en guettant à sa fenêtre. Lorsque la dernière voiture eut quitté le parking, il se précipita dans la salle de l'ordinateur, plaça ses bandes et mit la machine en marche.

Fred fut étonné et quelque peu fasciné par le résultat. Selon l'ordinateur, Turner devait se suicider. Excellent, pensa Fred. Ce salaud ne profiterait même pas de son assurance.

L'ordinateur révélait certains faits que la société semble toujours découvrir trop tard sur des hommes tels que Turner. Il était instable, par exemple. Sous ses airs vertueux, se dissimulait un individu qui marchait au bord d'un gouffre. Avec un bon catalyseur, Fred n'aurait même pas besoin de le pousser ; Turner sauterait de lui-même. Les ordres de la machine étaient explicites. Le trio se mit au travail dès le lendemain.

— Monsieur Turner, je vous prie, demanda Miss Howell au téléphone. De la part de qui ? Malcolm Washington, de la Ligue pour l'Égalité des Races. La L.E.R... Merci... Monsieur Turner ? Un instant, je vous passe Malcolm Washington, de la L.E.R.

Elle tendit l'appareil à Fred. Fred avait mis son accent au point dans sa voiture en se rendant à son travail. Une belle voix grave de bon Noir.

— Monsieur Turner ? Je suis Malcolm Washington, chargé du

service de relogement de la Ligue d'Égalité des Races.

— Que puis-je pour vous, monsieur Washington ? demanda assez sèchement Turner.

— Ben voilà, je m'en vais vous parler franchement. Y a une maison à vendre pas loin de chez vous, dans votre rue, et je voulais que vous m'aidiez à y faire installer une famille de couleur... Je sais que c'est un beau quartier pour les Blancs, mais faut bien comprendre que la ségrégation, c'est fini.

— Je n'ai pas bien saisi votre nom.

— Malcolm Washington, monsieur Turner. Je suis chargé du relogement pour...

— Oui, vous me l'avez dit.

— Vous êtes un gros bonnet dans cette compagnie d'assurances et j'aimerais bien que vous nous souteniez, monsieur Turner. Je sais que vous nous aiderez parce que la Great Plains assure beaucoup de gens de couleur.

— Nous employons même une soixantaine de... de Noirs. Mais le quartier dont vous parlez est assez cher.

— Oh, ça ne fait rien, des tas de gens de couleur sont pleins aux as, de nos jours. Mais nous avons un projet, voyez ? Nous pensions prendre une famille pauvre des faubourgs, ou même deux ou trois, et les installer dans cette maison. Pour les habituer à bien vivre. Ensuite on les relâcherait, et ils pourraient se débrouiller, pas vrai ?

Fred percevait nettement la respiration oppressée de Turner.

— Vous ne pouvez pas y installer plus d'une famille, vous savez. Dans une zone résidentielle.

— Vous avez peut-être raison. On y mettra une famille à la fois. Pour les habituer à ne plus jeter leurs ordures dans la rue, des trucs comme ça. Et ensuite, une autre famille la remplacera et on la dressera aussi, et ainsi de suite.

— C'est impensable !

— Tous les gens de couleur qui s'assurent chez vous l'apprendront et ils seront drôlement fiers. Enfin, je voulais simplement vous parler de notre projet, pour que vous puissiez y réfléchir un peu. On se retéléphonerà, hein ? Salut.

Fred raccrocha et prit Miss Howell dans ses bras. Elle l'embrassa goulûment.

— Fred ! Tu as été formidable !

— Tu as acheté les livres ?

— Ils sont là. J'ai trouvé *Verges du Désir*. J'en ai acheté deux exemplaires, comme ça je pourrai te le lire ce soir.

— Pourquoi pas ? Maintenant, prends ton bloc. Tu taperas cette lettre aujourd'hui et tu la lui enverras tout de suite avec le bouquin, dans une enveloppe discrète.

— Qu'est-ce que tu vas lui dire ?

— Attends... Voilà, dit Fred et il se mit à dicter : Cher ami, nous avons le grand plaisir de vous envoyer cet exemplaire gratuit, tout récemment sorti des presses, d'une aventure affriolante qui vous plaira sûrement. C'est le genre d'ouvrage que les hommes virils comme vous savent apprécier mais qu'une censure stupide nous oblige à vendre par correspondance. Ce n'est qu'un échantillon des nombreux ouvrages passionnants que nous tenons à votre disposition. Nous venons de nous installer dans la région d'Omaha et nous avons déjà des centaines d'amateurs virils sur nos listes. Parmi les autres titres disponibles citons encore : *Fais-moi mal*, *Terrain Vierge*, *Nuits torrides*, *Ballets roses et bleus*, et le *Minou de la Ménagère*. Tous nos ouvrages sont vendus au prix de cinq dollars seulement, et vous seront envoyés sous emballage discret à réception de votre mandat. Mais ne tardez pas, les hommes virils comme vous sont nombreux. Attention : vous devez avoir plus de vingt et un ans !

— C'est superbe, Fred ! s'écria Miss Howell.

— Merci, Nancy. Tu signeras illisible, pour «Les Presses Viriles », et tu inventeras un numéro de boîte postale.

— Je m'y mets tout de suite ! Et demain, on lui enverra des photos.

— Non, c'est trop tôt. Ça lui mettrait la puce à l'oreille.

— Alors, glissons une photo dans ce paquet-ci.

— D'accord. Tu as des photos cochonnes ?

— Non, mais j'ai un Polaroid.

— Nancy ! Enfin tout de même !

— Rien qu'une photo, Fred. Je cacherai ma figure.

Elle prit une pose lascive, un bras devant le visage, et Fred la photographia. Quand le cliché fut développé, Nancy parut ravie.

— On en fait une autre, dis ? Tu pourras la mettre dans ton portefeuille.

— Nancy, nom de Dieu, vas-tu aller taper cette lettre ?

Le lendemain, Fred porta un autre coup. Il entra dans le bureau de Turner, porteur d'une brassée de pamphlets et d'articles divers sur la législation sur les armes à feu, et sur les communistes qui cherchaient à désarmer l'Amérique en ce temps de péril.

— J'ai trouvé ça intéressant, Turner. J'ai pensé que vous aimeriez y jeter un coup d'œil.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ces foutus communistes, dit Fred. (Turner dressa l'oreille.) Ils vont se débrouiller pour nous faire confisquer nos fusils, et puis ils nous envahiront tranquillement.

— C'est exact, Benson. Je suis heureux de constater que vous êtes un citoyen concerné.

— Mais nous sommes impuissants. Nous ne pouvons rien y faire. Rien. Rien...

Sur ce, Fred s'en alla.

Il laissa deux jours de répit à Turner avant de lui porter un nouveau coup. Miss Howell écrivit à la main un court billet ainsi libellé : « Etes-vous bien certain que votre femme passe ses journées toute seule à la maison ? » qu'elle envoya dans une simple enveloppe portant la mention « Personnel ».

Huit jours plus tard, les journaux publièrent les statistiques du F.B.I. Comme toujours, elles révélaient un accroissement des crimes et de la violence. Fred signala l'article à Turner, mais celui-ci l'avait déjà lu.

— La justice est trop indulgente, dit Fred. La police est impuissante. Dieu sait où va le monde. Et nous n'y pouvons rien.

Ensuite, Fred envoya à Turner un pamphlet antisémite annonçant que les Juifs se rendaient maîtres des États-Unis, et un autre signalant que le pape détournait de leur religion les bons fermiers protestants. Un magazine féminin publia un article sur l'impuissance masculine. Fred laissa négligemment traîner le magazine, ouvert à la page de l'article en question, sur le bureau de Turner.

Turner commençait à s'énervier. Un léger tic de la paupière était apparu. Fred marmonnait « Foutus communistes » à toute occasion, et secouait la tête d'un air navré. Un jour, lors d'une réunion générale, Turner s'emporta au point de traiter un de leurs meilleurs représentants de « sale nègre arrogant ».

Il était temps de porter le coup de grâce, mais ça n'était pas commode. Fred organisa une réunion familiale.

— Il s'agit maintenant de frapper à mort, dit Fred. Ça ne sera pas du gâteau, mais si ça marche, notre sujet n'en réchappera pas.

— On peut aider ? demanda Miss Howell.

— Non. Je dois faire ça tout seul. Et d'ici là, plus question de fricoter.

— Merde, dit Miss Howell.

— Il faut faire croire à Turner que sa femme a un amant. C'est essentiel. Nous allons lui faire perdre les pédales complètement. Si nous éliminons sa femme, si nous en faisons son ennemie, il sera définitivement paumé. Pigé ?

— Oui, mais j'aimerais bien qu'on se dépêche, fit Verna. J'ai vu des robes de chambre en solde.

Le vendredi soir, Fred mit un vieux costume et se rendit dans le quartier des abattoirs. Il éprouvait quelques inquiétudes, et pourtant, ses coups se révélaient chaque fois un peu plus faciles à exécuter. Le vieux costume était trop large et lui donnait presque l'air d'un clochard. Fred gara sa voiture dans un vieux quartier de la ville qui

avait été jadis florissant et fréquenté par de gros acheteurs de bestiaux. La gare était à deux pas. Les hôtels étaient en bois et, même à la belle époque, ils n'avaient jamais été des palaces.

Fred en chercha un qui soit doté d'un bar. Son choix se porta sur le Royal. Il entra et commanda une bière.

Une fille était installée au comptoir ; la cinquantaine bien sonnée, elle était plutôt moche et ne faisait pas l'affaire de Fred. Elle lui sourit.

— Bonsoir, coco. On attend quelqu'un ?

— Euh... Oui. Quelqu'un de plus jeune, dit Fred.

— Va te faire foutre, patate, répliqua la dame en se désintéressant de lui.

— Où ça se passe, la rigolade ? demanda Fred au barman.

— Qu'est-ce que vous cherchez au juste ?

— Une fille. Mais jeune.

— Attendez un peu, mon pote. On ne sait jamais, pas vrai ?

— Oui. Bien sûr.

Fred commanda une deuxième bière et entendit bientôt une voix juvénile.

— Bonsoir, beau blond.

Il se retourna et vit une jeune personne à la figure peinte qui devait avoir dix-neuf ans. Elle était noire, et portait une robe d'un satin si brillant qu'il reflétait le néon de l'enseigne. Exactement ce qu'il lui fallait. .

— Bonsoir, beauté. Mettez-vous là près de moi. Je vous paye un verre ?

— Bien sûr, coco. Je m'appelle Bonnie.

— Moi Fred. Qu'est-ce que tu prends ?

— Un bourbon.

Fred fit signe au barman, qui posa un verre sur le comptoir. Fred s'en empara et conduisit la fille à une table au fond de la salle. Avant même de s'asseoir, la fille vida le verre.

— Un autre ? proposa Fred.

— Et comment.

Fred retourna au comptoir, commanda un autre bourbon et le rapporta à la table où la fille s'était enfin assise.

— Merci. Alors, on cherche à rigoler un peu ?

— Oui.

— Pour vingt dollars, t'auras tout ce que tu veux.

— D'accord pour vingt dollars.

— Écluse ton verre, qu'on aille voir un peu ce qu'on peut faire tous les deux.

— Je n'ai plus soif, murmura Fred.

Sans insister, elle se leva, lui prit la main et l'entraîna dans le vestibule de l'hôtel minable.

— Donne-moi une chambre, bébé, dit-elle à l'employé de la réception.

— Cinq dollars.

— Paye le morveux, papa.

Fred tira son portefeuille de sa poche. Il avait pris soin d'en ôter tous ses papiers et de n'y laisser que cinquante dollars. Il ne savait pas trop ce que lui coûterait sa soirée. Pour plus de prudence, il avait glissé un billet supplémentaire de vingt dollars dans le compartiment secret.

Fred posa sur le comptoir un billet de cinq dollars et l'employé lui remit une clef. Bonnie s'en empara.

— T'as qu'à me filer le train, trésor, dit-elle en se dirigeant vers l'escalier.

Fred obéit, bien trop nerveux pour apprécier la situation ou, au contraire, la trouver odieuse. Il savait seulement que ce qu'il faisait était nécessaire, mais ça ne le rassurait pas pour autant.

La fille le fit entrer dans la chambre 12, une petite pièce meublée d'un lit et d'une commode, dotée d'un lavabo dans un coin. Il y avait une autre porte dans le fond et Fred se dit qu'elle pouvait bien dissimuler la brigade des mœurs. Ce n'était qu'un placard. Fred poussa un soupir.

— On est nerveux, coco ?

— Non. Ça va.

— Alors, on y va.

Elle ôta sa robe. Elle ne portait rien dessous.

— Tu veux tâter la marchandise d'abord, ou bien tu achètes le lot tout de suite ?

Lorsqu'il avait imaginé cet épisode, Fred avait eu l'intention d'en finir le plus vite possible. À présent, il commençait à changer d'avis. La fille était ravissante et pour Fred l'expérience était neuve. Il ôta son pantalon.

— Avant d'acheter de beaux fruits, j'aime assez les tâter, dit-il.

Sur quoi, ils pouffèrent tous les deux.

Une heure plus tard, Fred reprenait sa voiture. Pendant le trajet de retour, il faillit s'endormir deux fois. Délicieux.

Au bout de huit jours, Fred alla consulter un médecin sous un faux nom. Il apprit qu'il avait bien attrapé ce qu'il souhaitait. La gonorrhée.

Il s'agissait à présent de refiler la maladie à Turner. Il dit au médecin qu'il était allergique à la pénicilline. On lui prescrivit un autre médicament. Fred paya le médecin et s'en fut.

En chemin, Fred passa chez un pharmacien, mais il ne présenta pas son ordonnance. Il se contenta d'acheter une pochette de pansements adhésifs.

— Comment ça va ? demanda-t-il aux deux femmes en entrant

dans la maison.

— Je lui ai téléphoné ce soir, dit Miss Howell. Il a décroché et j'ai coupé.

— Parfait.

— Et je lui ai envoyé un autre petit mot ce matin. Pour lui dire que sa femme était une pécheresse.

— Au poil.

— Ça va bien, Fred ? demanda Verna.

— A part que j'ai attrapé une bonne gonorrhée, je suis en pleine forme.

— Quoi ! s'écria Miss Howell. Espèce de fumier !

— Calme-toi, Nancy. C'est indispensable. Il faut que je la repasse à Turner. Il s'imagine déjà que sa femme le trompe. Mais comment peut-il en être sûr ? Alors, hein ? Si jamais il attrape une maladie vénérienne il ne doutera plus. Comme il ne fricote jamais avec des filles, ça lui viendra fatalement de sa femme.

— Et qui vous dit qu'il couche avec elle ? intervint Verna. Certains hommes sont chastes, vous savez, et M. Turner me fait l'effet d'un monsieur trop distingué pour exiger ce genre de choses de sa femme.

— Je m'occuperai de ça. Je lui parlerai de l'épidémie de maladies vénériennes et je lui dirai qu'elles ne peuvent pas s'attraper en s'asseyant sur un siège de cabinet. Il est prêt à croire n'importe quoi, à présent.

— Comment ferez-vous ?

— Tu peux m'aider, Nancy. Tu as des gants de caoutchouc ? Il faut infecter quelques pansements.

Ils découpèrent avec grand soin les enveloppes de quatre pansements. Puis ils détachèrent le papier adhésif. Le lendemain matin, Fred déposa une goutte de sa maladie vénérienne sur chaque pansement. Ils remirent les bandes adhésives, et les pansements dans l'enveloppe que Fred fourra dans sa poche. Puis il partit à son bureau.

Là, il glissa une épingle dans sa manche, une de ces épingles servant à fixer des étiquettes sur les vêtements, et recourba la pointe pour en faire une arme redoutable.

Cela fait, il sonna sa secrétaire. Il fallait faire vite car il ne savait pas très bien combien de temps les microbes resteraient vivants.

— J'ai besoin des fiches du personnel, madame Dunn.

Elle les lui apporta et il appela aussitôt Turner par l'interphone.

— Monsieur Turner ? Les rapports du personnel sont prêts. J'aimerais vous les apporter moi-même, pour régler quelques détails.

— Très bien, Benson. Je vous attends.

Quand Fred arriva avec les dossiers, Turner se tenait dans une position parfaite, le bras gauche allongé, la main serrée sur un bloc-notes. Fred plaça les dossiers sur le bureau, en s'arrangeant pour

frotter sa manche contre la main de Turner, qui la retira vivement en poussant un petit cri.

— Que vous arrive-t-il, monsieur Turner ?

— Vous m'avez égratigné.

Fred se pencha. Sur le dos de la main de Turner, une petite blessure saignait déjà.

— C'est moi qui vous ai fait ça ?

— Sans doute.

— Je ne sais pas comment. Enfin... heureusement que j'ai justement un pansement sur moi.

Tout en parlant, et sans laisser à Turner le temps de protester, il arracha le papier adhésif d'un pansement qu'il appliqua sur la blessure. Puis il leva le bras et examina sa manche. Il retira l'épingle.

— C'est vrai, Turner. Regardez. Je suis vraiment navré. C'est idiot.

Fred avait également infecté l'épingle, mais il était à peu près sûr que les microbes n'étaient plus virulents. Malgré tout, il ne fallait jamais rien négliger.

— Ce n'est rien, Benson. J'ai surtout été surpris.

— Je suis navré, répéta Fred.

Il sortit du bureau, tandis que les microbes quittaient le pansement pour s'insinuer dans les veines de Turner.

Dans l'après-midi, Fred alla consulter un autre médecin et se fit injecter une dose massive de pénicilline. Il était guéri.

De l'avis de Fred, il faudrait attendre un certain temps avant que la maladie se manifeste. Et plus longtemps encore avant que Turner se décide à aller consulter un médecin. Fred, Nancy et Verna s'arrangèrent donc pour que le temps travaille à leur profit.

Fred envoya une douzaine de roses à Mme Turner, sans carte de visite. Il parla à Turner de la prolifération des maladies vénériennes, qui frappaient même les gens les plus distingués.

— Naturellement, observa Fred, il faut bien que ces gens distingués forniquent avec d'autres qui le sont moins.

Nancy donnait des coups de téléphone anonymes et continuait à envoyer des billets. Verna se rendait à toutes les réunions bien-pensantes et discutait des pressions exercées sur la société actuelle, en ajoutant qu'à son avis mieux vaudrait en finir.

Fred confia à Turner que les communistes empoisonnaient l'eau potable d'Omaha.

Nancy envoya trois nouvelles photos. Tous les jours, Turner était assailli. La pornographie, la loi sur les armes à feu, les communistes, l'adultère, la frustration. Au point qu'il en perdit le sommeil.

Tous les matins, Fred se tenait au courant des déplacements de Turner. Un jour enfin, la secrétaire lui apprit que Turner était allé consulter le médecin.

Aussitôt, Fred téléphona à Nancy.

— Il est chez le toubib. C'est le moment.

Nancy téléphona à un grand magasin de tapis en se faisant passer pour Mme Turner, et déclara qu'elle voulait changer toute sa moquette. Est-ce qu'un représentant pouvait venir tout de suite ?

Et Fred avait gagné son avancement. Pour commencer, Turner abattit sa femme avec un fusil de chasse Remington chargé de chevrotines. Puis il se paya le représentant de tapis avec une carabine Winchester à gros plombs. Et pour finir, il se fourra dans la bouche un magnum Smith et Wesson et pressa la détente.

Une fois de plus, la presse et la police interrogèrent Fred.

— Je connaissais bien M. Turner, dit-il. Je ne comprends rien à ce drame. C'était un homme paisible, un bon chrétien, un ancien chef scout.

La semaine suivante, le conseil d'administration se réunit et nomma Fred vice-président de la Great Plains.

Verna venait de finir sa vaisselle et se massait les mains avec une lotion.

— La vie est vraiment belle ! Non ? Je n'imagine pas ce que nous pourrions rêver de plus.

Six semaines s'étaient écoulées depuis le dernier accident, et la vie de Fred tournait au cauchemar. Il était vice-président, son salaire avait été augmenté de cinquante pour cent, il aimait son travail. Mais sa vie familiale, c'était une autre paire de manches. Il avait horreur des croquettes. Les croquettes de Verna. Il détestait cette maison. Il ne pouvait pas souffrir sa compagne de lit. Enfin... tout bien pesé, il y avait parfois de bonnes nuits. Mais elles étaient rares. Il rêvait de solitude.

— Moi aussi, je suis heureuse, répondit Miss Howell. Jamais je n'aurais cru que je me trouverais une niche.

— Tu l'as bien méritée, ma chérie, assura Verna. Tu es si gentille ! Miss Howell sourit.

— Il n'y a pas plus gentil que toi, Verna.

Fred, allongé sur le canapé, tourna la tête :

— En somme, vous formez un couple parfait.

— Voyons, Fred, nous ne voulons pas vous écarter, vous savez. Après tout, c'est grâce à vous que nous sommes si heureuses. Vous voulez que je vous apporte des biscuits et du lait chaud ?

— Absolument pas, répliqua Fred.

— Ou une bonne tasse de chocolat, insista Verna. Avec de la crème fraîche.

— Bon Dieu, gronda Fred, vous ne pouvez pas me foutre la paix ? Si j'ai envie d'un chocolat, ce qui n'est pas le cas, j'irai me le chercher moi-même.

— Fred, tu es insupportable !

— Mais non, dit gentiment Verna. Il est fatigué, c'est tout. Je comprends très bien.

— Moi, je connais un bon moyen de chasser la fatigue. Allez, viens, Fred.

— N'attige pas trop, répliqua Fred dont les mains tremblaient.

— Laisse-le, Nancy. Il fait son vieux grognon, ce soir. Ne t'occupe pas de lui. Tu veux un bon chocolat chaud ?

Verna semblait résolue à faire quelque chose pour quelqu'un.

— Non, merci. Tiens, si on regardait la télé. Fred, va brancher le

poste.

Fred obéit, puis revint se coucher sur le canapé. L'écran s'alluma. On retransmettait une partie de rugby.

— Oh, Verna... Regarde ces gars costauds ! s'exclama Miss Howell.

Verna mit ses lunettes pour mieux voir.

— Qu'est-ce qu'ils font, Fred ? Ils ne tapent pas dans leur ballon, ils sont tous là au milieu du terrain.

— On procède au remplacement des blessés.

— Ah...

Fred se retint de rire. Il avait trouvé la solution. Un remplacement. Merde, oui, il avait bougrement besoin d'un remplaçant. Quelqu'un qui pourrait prendre la relève, peut-être même le remplacer définitivement.

— Qu'est-ce qui te fait rigoler ? demanda Miss Howell.

— Rien. Rien du tout. Une idée qui m'est passée par la tête.

— Alors, cesse de glousser bêtement, tu veux ?

— Oui. Oui, bien sûr, dit Fred en se redressant. Dites, Verna, j'ai changé d'avis. Une grande tasse de chocolat fumant me ferait le plus grand plaisir. Avec de la crème fraîche.

Le lendemain matin, Fred examina les dossiers du personnel. Il lui fallait trouver un garçon jeune, célibataire, musclé, doté d'un tempérament de chimpanzé. S'il était beau, ce ne serait pas plus mal, et s'il était bête, ce serait encore mieux ; et il faudrait qu'il ait un faible pour le chocolat chaud et les croquettes. Et qu'il soit suffisamment nouveau dans la boîte pour ne pas connaître Miss Howell.

Pour la première fois depuis des semaines, Fred se sentait revivre. Il entrevoyait une lumière au bout de son tunnel : un resplendissant étalon de 100 watts.

L'ordinateur lui proposa soixante-sept hommes, tous jeunes, tous célibataires. Fred ne savait pas du tout comment programmer la machine pour obtenir exactement ce qu'il cherchait ; il n'avait pas de modèle. Il lui faudrait donc partir de zéro, en utilisant son propre cerveau. Du cousu main, en somme.

Son premier candidat travaillait au service du courrier et s'appelait Gary Parks. Son corps musclé affolait toutes les secrétaires et les dactylos ; c'était tout ce que Fred avait pu découvrir sur lui sans éveiller de soupçons. A part ça, il était libre, orphelin et, d'après son dossier, il n'avait rien d'un champion question intelligence.

Fred le convoqua dans son bureau, sous prétexte de s'enquérir du fonctionnement du service du courrier.

— Asseyez-vous, Gary, dit-il aimablement.

— Merci, monsieur Benson.

Les muscles gonflaient sa chemise. Miss Howell apprécierait certainement.

— Gary, je fais une petite enquête parmi le personnel, pour savoir comment marchent nos divers services. J'aimerais savoir ce que vous pensez de votre travail.

— Ma foi, c'est pas mal.

— Vous n'avez pas de problèmes, alors ?

— Il y a bien une machine à photocopier qui tombe tout le temps en panne.

— C'est tout ?

— C'est tout ce que je vois.

— Bien. Très bien. Nous allons nous occuper de ça. Dites-moi, Gary, je ne voudrais pas être indiscret, mais vous êtes vraiment bien bâti. Je parie que les filles sont après vous comme un essaim d'abeilles.

— Merci, monsieur Benson, merci du compliment. Faut dire que je passe tous les jours une heure au gymnase à faire des haltères.

— Vous devez avoir des tas de petites amies.

— Pour tout vous dire, monsieur Benson, j'ai pas tellement le temps. Avec mon copain Bruce, qui habite avec moi, on passe presque tout notre temps au gymnase.

— Ah, très bien. Je vois. Merci, Gary. Cet entretien m'a été très utile.

— Dites, vous verrez si vous pouvez faire réparer cette machine à photocopier, hein ?

— Comptez dessus, Gary.

Gary s'en fut, et Fred le raya de sa liste. Un foutu pédé. Le deuxième, Joe Harris, était l'un des techniciens chargés de l'ordinateur. Il le convoqua.

— Asseyez-vous, Joe. Je fais une petite enquête pour savoir comment marchent nos différents services. Pour voir si je peux arranger ce qui cloche. Comment ça va en ce qui vous concerne ?

— Au poil, monsieur Benson. Notre machine tourne rond. C'est tout ce que vous vouliez me demander ?

— Oui, c'est tout. Pourquoi ?

— Eh bien... Monsieur Benson, je peux vous parler d'homme à homme ? J'ai cru que c'était peut-être à propos de Sally.

— Sally ?

— C'est entre nous, hein ?

— Ce que vous me direz ne sortira pas de ce bureau.

— Sally est dactylo, vous voyez ? Et elle raconte à tout le monde que je l'ai foutue enceinte. Alors, hein... J'ai pensé qu'elle était peut-être venue vous voir, histoire de me causer du tort.

— Et c'est vrai ?

— Pensez-vous ! Tout ce qu'elle sait sur moi, c'est ce que les autres filles racontent, quoi.

— Et qu'est-ce qu'elles racontent ?

— Bof. Je fréquente pas mal de filles, si vous voulez.

— Vous êtes libre pour déjeuner, Joe ?

— Pardon ?

— Oui. J'aimerais discuter divers détails avec vous, au sujet de votre service.

— Ma foi, je ne demande pas mieux. J'avais un rendez-vous mais c'est pas grave, je peux me décommander.

— Je vous en serais reconnaissant. Midi et demi, ça vous va ?

— Bien sûr, monsieur Benson.

— Alors, c'est dit.

Pendant le déjeuner, il ne fut guère question que des conquêtes de Joe. Fred le trouva parfait. Il s'agissait maintenant de rassembler tout son monde.

Premièrement, exciter la curiosité.

— Je suis bien ennuyé, dit Fred à table ce soir-là. Je vais être obligé de renvoyer un de nos employés, et pourtant, son travail me donne satisfaction.

— Ah, fit Verna. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Une de nos dactylos l'accuse de l'avoir mise en cloque. Et il paraît qu'il court après toutes les femmes. Ça m'embête de le renvoyer à cause de sa vie privée, mais je ne peux pas risquer d'avoir des histoires de ce genre au bureau.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda Miss Howell.

— Joe Harris.

— Je ne dois pas le connaître. C'est un nouveau ?

— Il y a à peu près un an qu'il est dans la maison, dit Fred.

— Et les filles se plaignent ?

Miss Howell posa sa fourchette.

— Non, c'est ce qu'il y a de plus curieux. À dire vrai, j'ai l'impression qu'elles voudraient presque toutes le garder.

— Verna, passe-moi le beurre.

Plus tard, allongée sur le lit toute nue, Miss Howell reprit la conversation. Fred était en train de se déshabiller.

— Dis donc. Ton employé.

— Quel employé ?

— Celui dont tu nous parlais tout à l'heure.

— Ah... Joe Harris ?

— Oui. Tu vas le virer ?

— Je ne sais pas trop. Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

— Tu pourrais avoir une conversation avec lui.

— Je ne demande pas mieux mais comment veux-tu que j'aborde

ce sujet ? Le plus embêtant, c'est que c'est un excellent employé. Et qui a de l'avenir.

Sans se retourner, Fred accrocha son pantalon sur un cintre.

— Tu peux toujours essayer.

— Bon. D'accord. Mais d'ailleurs, qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Rien. Ça m'embête toujours de voir quelqu'un perdre son boulot. Maintenant, viens te coucher. Assez causé.

— Écoute, Nancy. Je suis fatigué, ce soir.

— Bon, bon, j'ai compris, ça va.

Fred sourit. Il se coucha en tournant le dos à Miss Howell.

— Alors, une fois seulement, ajouta-t-elle.

Un tic nerveux agita la paupière droite de Fred.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, il annonça :

— Je vais avoir une conversation avec ce jeune homme aujourd'hui même. Tu as raison,

Nancy. Je vais l'inviter à déjeuner au Cornhusker, et je lui parlerai franchement, d'homme à homme.

— Très bien. Tu verras, tu te sentiras beaucoup plus tranquille après.

Fred arriva au restaurant avec Harris à midi et quart pour plus de sûreté. Mais à midi et demi pile, Miss Howell entra et parcourut la salle du regard. Fred tourna la tête pour s'adresser à Harris, sachant très bien qu'elle les verrait.

— Tiens, quelle surprise ! Monsieur Benson ! s'écria-t-elle.

Fred se retourna. Elle était à côté de lui.

— Miss Howell, par exemple ! Comment allez-vous ?

— Très bien. Je suis ravie de vous revoir, monsieur Benson.

— Moi de même. Voulez-vous vous joindre à nous ?

— Avec plaisir.

— Joe, je vous présente Miss Howell. Nancy, Joe Harris. Miss Howell a été ma secrétaire.

— Ah oui ? Tiens !

— Vous travaillez aussi à la Great Plains ? susurra Miss Howell avec un doux sourire.

— Oui. Je suis chargé du monstre. Notre ordinateur. Probable que vous le connaissez.

— Oh oui. Oh oui, certainement, assura Miss Howell.

Le déjeuner se passa plutôt bien. Harris et Miss Howell bavardèrent très amicalement et, au café, elle se tourna enfin vers Fred.

— Je suis ravie de vous avoir rencontré, monsieur Benson. Écoutez, j'habite en ce moment avec une femme absolument charmante. Pourquoi ne viendriez-vous pas dîner, tous les deux ? Au fait, monsieur Benson, vous devez la connaître. C'est la veuve d'un de

vos anciens employés, M. West.

— Ah oui, en effet. West. Si j'ai bonne mémoire, il a succombé à une crise cardiaque.

— C'est ça. Alors, je vous invite ?

— J'en serais ravi si Harris est d'accord.

— Bien sûr. À quelle heure ?

— Sept heures, ça vous va ?

— Au poil. On sera là.

Nancy inscrivit l'adresse sur une feuille d'agenda qu'elle arracha et remit à Fred. Puis elle prit congé d'eux.

— Ah ben dites donc ! s'écria Harris. Qu'est-ce que vous dites de ça ? Une pour chacun !

Ce soir-là, avant l'arrivée de Harris, Fred feignit la colère.

— Et s'il découvre que j'habite ici, hein ? Tout serait foutu !

— Calme-toi, Fred, dit Miss Howell. Il ne découvrira rien du tout.

— Possible, mais ça ne me plaît pas. Pas du tout. Si tu dois draguer des garçons, fais-le dans les bars comme dans le temps.

— Boucle-la, Freddie de mon cœur. Tu obéiras et c'est marre !

Pendant le repas, Fred joua le jeu. Puis, alors que tout le monde passait au salon, il attira Harris à l'écart.

— Ecoutez, mon vieux, je vais m'en aller. Miss Howell vous plaît peut-être, mais l'autre ne m'attire pas particulièrement.

— C'est un fameux cordon-bleu, quand même.

— C'est vrai. Et ça a l'air d'une femme très bien. Mais j'ai beaucoup de boulot en retard. Alors, restez. Et bonne chance.

Et il donna un coup de coude complice à Harris. Puis il attendit que les deux femmes soient assises au salon.

— Je suis navré, mais il faut que je me sauve, dit-il. J'ai passé une excellente soirée, je vous félicite pour vos talents de cuisinière, madame, mais le devoir m'appelle.

Verna sursauta.

— Comment, Fred ? Vous nous abandonnez ?

— Croyez que j'en suis navré. Mais le travail avant tout, n'est-ce pas ?

— Je vous accompagne à la porte, dit Miss Howell. (Et sur le seuil, elle chuchota : Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ?)

— Rien du tout, ma chérie. Je m'accorde une nuit de congé. J'irai peut-être au bowling, ou au cinéma.

— Tu rentres à quelle heure ?

— Minuit. Tu veux que je vienne te rejoindre ? Fais ce que tu veux, je m'en fous. Pour ce soir.

Fred sortit de la maison. Une soirée de liberté. Il se rendit dans un bowling. Il y avait beaucoup de joueurs, tous champions apparemment, mais Fred se contenta de les regarder jouer, en buvant

une bière.

Il se félicitait de sa soirée. Quand il rentra enfin, à minuit, il monta sans bruit, sur la pointe des pieds. Il ne pouvait croire à sa chance. Elles dormaient toutes les deux. Il avait eu une soirée de congé, et ce n'était même pas jeudi !

Deux semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles Miss Howell sortit tous les soirs avec Harris. Quand il venait la chercher, Fred se cachait dans la chambre. Et maintenant qu'il n'était pas obligé de rendre ses hommages à Miss Howell plus d'une ou deux fois par jour, il reprenait des couleurs.

Fred fut le premier surpris de l'excellence de son plan. La démarche de Miss Howell était plus ondulante et Verna semblait plus heureuse, parce que Nancy l'était.

Un vendredi matin, Miss Howell proposa à Fred d'aller passer le week-end tout seul dans un motel. Il accepta avec joie, prépara une petite valise et l'emporta au bureau. Après son travail, il prit le chemin de l'Iowa, où il choisit un motel à sa convenance et s'y installa.

Il alla deux fois au cinéma, regarda la télévision, se gava de poulet frit et n'adressa la parole à personne pendant quarante-huit heures. Il retrouva la joie de vivre.

Le lundi matin de bonne heure, il reprit la route du bureau. Vers dix heures, Miss Howell lui téléphona.

— Fred, dit-elle, tu vas rentrer déjeuner.

— J'ai beaucoup de travail, Nancy. Je...

— Rentre à midi. Compris ?

Et elle raccrocha.

Fred descendit à la salle de l'ordinateur.

— Bonjour, monsieur Benson, dit Harris.

— Dites-moi, vous vous entendez bien avec mon ancienne secrétaire ?

— On s'entend pas du tout, monsieur Benson. Et si vous me permettez de dire ce que je pense, c'est une vraie salope.

— Ah... Oui, je vois.

Miss Howell accueillit Fred à la porte, nue comme un ver. Elle l'agrippa par la ceinture et l'attira dans le vestibule.

— Ça va, trésor ? roucoula-t-elle.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu m'as manqué, Fred. Viens dans la chambre. Nous avons trois jours à rattraper.

Verna apparut à la porte de la cuisine, toute souriante.

— Ça va, Fred ? Montez donc avec Nancy. Je vous servirai votre déjeuner au lit.

Fred passa entre les draps deux heures épuisantes, coupées d'une courte interruption pour avaler son déjeuner que Verna lui apporta sur un plateau. Elle leur sourit.

— Ah, jeunesse ! soupira-t-elle.

Dans la soirée, alors que Fred regardait la télévision, Miss Howell lui sauta dessus. Verna sortit aussitôt du salon en déclarant qu'elle allait faire des sablés.

Une heure plus tard, Miss Howell annonça qu'il était temps d'aller au lit. Fred protesta énergiquement.

— Mais j'ai besoin de repos, merde alors !

— Bon, concéda-t-elle. Je vais simplement te déshabiller et m'amuser un peu. Pendant que tu regardes la télé.

— Ça ne vous ennuie pas qu'on éteigne les lumières ? dit Verna. Fred ? Un bon chocolat chaud, peut-être ?

— Non, merde, non ! hurla Fred tandis que Miss Howell lui arrachait son pantalon.

La semaine suivante fut pour Fred un véritable enfer. Miss Howell et Verna ne lui laissaient pas un instant de répit, l'une avec son chocolat chaud et l'autre avec ses fesses brûlantes. Au désespoir, Fred chercha un autre remplaçant, et consulta fébrilement les dossiers du personnel. Il présenta à Miss Howell trois autres garçons bien bâtis mais elle les écarta avec mépris.

— Mon amour, c'est toi, mon Freddie, disait-elle à chaque fois.

Fred ne savait plus quoi faire. Leurs perpétuelles exigences lui brisaient les nerfs. Il n'avait plus de résistance et semblait souffrir en permanence d'un rhume de cerveau. Les bruits violents le faisaient sursauter et il lui fallait une bonne demi-heure pour réussir à vaincre ses tremblements. Il avait besoin de prendre des somnifères tous les soirs malgré son immense fatigue.

Une nuit qu'il était allongé sur son lit et contemplait le plafond en laissant Miss Howell le manipuler, Verna entra avec un plateau.

— Des biscuits et du lait chaud, Fred ? proposa-t-elle, toute souriante.

— Allez vous faire foutre avec votre lait et vos biscuits ! hurla Fred.

Il s'empara du plateau et le lui jeta à la tête. Il la manqua d'un bon mètre mais ne rata pas le mur qui fut tout éclaboussé.

— Je vais vous étrangler ! glapit-il. J'en ai marre, marre !

Mais Miss Howell le retint fermement en roucoulant :

— Ah chéri, que tu me plais quand tu es en colère.

Il se laissa retomber sur le lit, trop épuisé pour lutter.

Trois jours plus tard, à la réunion quotidienne, Fred lança sa serviette à la figure d'un des directeurs en criant :

— Bouclez-la, pauvre con !

Après cet éclat, Droit insista pour que Fred aille consulter un médecin. Fred se confondit en excuses et dit qu'il était surmené. Peut-être, hasarda-t-il, une quinzaine de jours de repos... Droit fut entièrement d'accord et Fred rentra à la maison.

Ce fut Verna qui le vit entrer d'un pas mal assuré.

— Mon Dieu, Fred ! Vous êtes malade ? fit-elle d'une voix inquiète.

— Oui. Je suis malade.

— Je vais vous apporter des biscuits et du lait.

— Non, répondit Fred, trop fatigué pour discuter.

— Un bon chocolat chaud, alors ?

— Je m'en fous. J'ai besoin de me reposer, marmonna-t-il en tournant vers elle ses yeux rougis. Verna, écoutez-moi. J'ai tué votre imbécile de mari. D'accord ? Bon, alors vous me devez quelque chose. Je vous en supplie. Délivrez-moi de cette sangsue. S'il vous plaît.

— Oh, Fred, mon Dieu, vous êtes vraiment dans un état épouvantable. Venez, je vais vous aider à monter dans votre chambre.

Elle passa son bras autour de la taille de Fred, le guida comme un enfant et poussa la porte de la chambre. Miss Howell était dans le lit.

— Déjà, chéri ? Viens vite dans mes bras.

Fred ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit.

— Elle vous réchauffera si vous avez pris froid, dit Verna.

Il la repoussa et se mit à brailler :

— Ça suffit ! Cette fois, c'est fini ! Fini ! Vous êtes allées trop loin. Je sais ce que vous cherchez. Vous voulez me tuer, hein ? Mais ça ne se passera pas comme ça. Je ne vais plus me laisser faire. Je m'en vais me dénoncer moi-même. Je vais aller me constituer prisonnier. Je vais tout raconter. Tout, je dirai tout. Nous irons tous les trois en prison, mais au moins j'aurai la paix.

Fred sortit de la chambre en titubant.

— Fred ! Attends ! cria Miss Howell.

Il s'empara d'un vase et l'en menaça.

— Ne m'approche pas, sinon je t'assomme. Garces, foutues garces, je vous aurai, promet Fred en commençant à renifler.

Sur quoi, il dévala l'escalier, traversa le vestibule, ouvrit la porte d'entrée et quitta la maison.

Fred mit une heure à raconter ses crimes à la police.

— Je les ai tous assassinés, tous. Ma femme, mon ami, ma maîtresse et mon patron. Une, deux, trois, quatre. Moi. Je les ai tués. Moi et ces deux bonnes femmes. Je ne voulais pas assassiner les deux derniers. Mais elles m'y ont forcé.

— Je vois, dit un des flics. Dites-nous donc comment vous avez tué votre femme, monsieur Benson ?

— Je l'ai fait glisser dans la baignoire. Se fendre son crâne d'imbécile. Vous comprenez, je lui avais donné une caisse d'huile de bain ; ça aussi, ça a aidé. Et j'étais allé au drugstore, alors je lui ai téléphoné, et naturellement elle s'est mise en colère et vlan, elle a glissé.

— Oui, oui, bien sûr. Et votre ami ?

— Je l'ai fait baiser à mort. Parfaitement. Et j'ai fait violer et étrangler ma petite amie. Et pour mon patron, je me suis arrangé pour qu'il se suicide.

Le policier s'était arrêté de prendre des notes. Quand Fred se tut, il décrocha son téléphone.

— J'ai là un client pour l'asile. Venez le chercher.

Fred se débattit en vain. On l'envoya à l'hôpital cantonal et on le livra aux psychiatres. La police alla se renseigner auprès de M. Droit, qui raconta l'incident de la dernière réunion. On fit des enquêtes rapides sur toutes ces morts et on découvrit qu'elles avaient toutes été accidentelles et pas le moins du monde suspectes.

Le flic consciencieux donna un dernier coup de téléphone. Benson prétendait avoir été retenu prisonnier par son ancienne secrétaire et une certaine Mme West. Ce fut Verna qui répondit.

— Allô ?

— Madame West ?

— Oui.

— C'est la police, madame. Connaissez-vous un certain M. Fred Benson ?

— Mon Dieu, oui. C'était le patron de mon défunt mari, à la compagnie d'assurances Great Plains.

— Oui. À notre avis, il souffre d'une dépression nerveuse, mais il a raconté deux ou trois histoires que je suis obligé de vérifier.

— Pauvre M. Benson. Mon mari l'admirait beaucoup, vous savez. Mais allez-y, je vous écoute. Que voulez-vous savoir ?

— Vous vivez seule ?

— Mais oui. Pourquoi ?

— Il prétend qu'il habitait chez vous avec son ancienne secrétaire.

— Mon Dieu ! C'est cette femme abominable qui a été mêlée à la mort de mon pauvre mari. Il me paraît invraisemblable qu'elle puisse habiter chez moi.

— Et M. Benson n'habitait pas chez vous non plus ?

— M. Benson ? Chez moi ? Certainement pas.

— Bon, je vous remercie, madame. Excusez-moi de vous avoir dérangée.

— Je vous en prie. Et si vous voyez ce pauvre M. Benson, faites-lui mes amitiés. Quand il ira mieux, peut-être pourrai-je lui apporter des biscuits ?

— Bien sûr. Au revoir, madame.

Verna raccrocha et monta au premier. Elle frappa à la porte de la chambre et ouvrit.

Miss Howell était au lit avec Joe Harris.

— La police vient de téléphoner, annonça Verna.

— Des ennuis ? demanda Harris.

— Pas du tout. L'affaire est dans le sac. Ils sont persuadés qu'il est complètement cinglé.

Miss Howell embrassa Joe sur la joue.

— Tu vois ? Exactement comme l'ordinateur l'avait prévu. Est-ce que tu es allé porter toutes ses affaires à l'appartement ?

— Sûr. Ça fait deux mois que je l'ai reloué par correspondance à son nom. Comme les papiers de Fred portaient toujours cette adresse, la police doit déjà y être allée.

— Maintenant que ce pauvre Fred nous a quittés, dit Verna, pensez-vous venir vous installer ici, Joe ?

— Ça me paraît logique, non ?

— Nous avons besoin d'argent, vous savez.

— On parlera de ça plus tard, Verna, intervint Miss Howell. Pour le moment, nous sommes occupés.

— Voulez-vous que je vous apporte des biscuits et du lait, Joe ?

— Plus tard, plus tard, ma grosse.

Verna referma la porte sans bruit et descendit à la buanderie pour laver les chemises de Joe. Elles étaient vraiment sales, mais Verna était certaine de pouvoir les rendre blanches comme neige avant longtemps.

À l'hôpital, Fred répétait inlassablement son histoire. Il essaya une fois d'étrangler un médecin qui lui avait demandé s'il aimait les filles. Mais il était dans un tel état de faiblesse qu'il ne put faire grand mal. Après quoi, il fut confiné dans une cellule.

Son infirmière, Miss Maxine Johnson, était une frêle demoiselle

qui exerçait depuis vingt ans. Elle haïssait son métier tout autant que ses malades.

Le premier matin, elle apporta son petit déjeuner à Fred : café, toast et flocons d'avoine.

— Voilà vos flocons d'avoine, dit-elle.

De grosses larmes jaillirent des yeux de Fred.

La maigre silhouette revêche de Miss Johnson se dressait devant lui, et l'odeur du petit déjeuner familial emplissait ses narines.

— Adieu, Gloria, murmura-t-il.

Et sa raison sombra définitivement.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

L'ORDINATEUR DES POMPES FUNÈBRES, n° 1608.

Composition Jouve.
Impression Société Nouvelle Firmin-Didot
à Mesnil-sur-l'Estrée, le 17 février 1999.
Dépôt légal : février 1999.
Numéro d'imprimeur : 45939.

ISBN 2-07-040722-5/Imprimé en France.